



**HAL**  
open science

# Les origines du mythe étrusque dans la Florence des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles

Démis Minot

► **To cite this version:**

Démis Minot. Les origines du mythe étrusque dans la Florence des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles. Sciences de l'Homme et Société. 2021. dumas-03434260

**HAL Id: dumas-03434260**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03434260>**

Submitted on 18 Nov 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Démis MINOT

Les origines du mythe étrusque  
dans la Florence des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles

*Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »*

Mention : Histoire

Parcours : Histoire, cultures, politique, échanges internationaux du Moyen-Age à nos jours

*Sous la direction de Mme Ilaria TADDEI*

**Année universitaire 2020-2021**



Démis MINOT

Les origines du mythe étrusque  
dans la Florence des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles

*Mémoire de Master 2 « Sciences humaines et sociales »*

Mention : Histoire

Parcours : Histoire, cultures, politique, échanges internationaux du Moyen-Age à nos jours

*Sous la direction de Mme Ilaria TADDEI*

**Année universitaire 2020-2021**

## Déclaration sur l'honneur de non-plagiat

Je soussigné(e).....Démis Minot..... déclare sur l'honneur :

- être pleinement conscient(e) que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiés sur toutes formes de support, y compris l'Internet, constitue une violation des droits d'auteur et un délit de contrefaçon, sanctionné, d'une part, par l'article L335-2 du Code de la Propriété intellectuelle et, d'autre part, par l'université ;

- que ce mémoire est inédit et de ma composition, hormis les éléments utilisés pour illustrer mon propos (courtes citations, photographies, illustrations, etc.) pour lesquels je m'engage à citer la source ;

- que mon texte ne viole aucun droit d'auteur, ni celui d'aucune personne et qu'il ne contient aucun propos diffamatoire ;

- que les analyses et les conclusions de ce mémoire n'engagent pas la responsabilité de mon université de soutenance ;

Fait à : Grenoble

Le : 2 juin 2021

Signature : Démis Minot

# Sommaire

## Table des matières

<b>PARTIE I - DES LEGENDES MEDIEVALES AU MYTHE HUMANISTE, 1300-1415 .....</b>	<b>14</b>
CHAPITRE 1 – A LA RECHERCHE DU FONDATEUR DU MYTHE .....	15
Villani ou Boccace ?.....	15
Coluccio Salutati, premier artisan d'une etruscitas renouvelée ?.....	21
CHAPITRE 2 – FLORENCE, FILLE DE ROME ? .....	33
La continuité de la légende des origines .....	33
Florence aux portes de la Toscane.....	42
<b>PARTIE II - DONNER LEURS LETTRES D'OR AUX ÉTRUSQUES, 1415-1494.....</b>	<b>50</b>
CHAPITRE 3 – LEONARDO BRUNI, UNE REVOLUTION HISTORIOGRAPHIQUE ? .....	51
Le revival étrusque dans l'Histoire du peuple florentin.....	51
Rome et l'Étrurie.....	59
CHAPITRE 4 – LA POLITIQUE MEDICEENNE DE L'HISTOIRE .....	72
La culture au service du pouvoir .....	72
L'histoire et les arts sous les Médicis .....	77

## Introduction

Lorsque Côme I<sup>er</sup> de Médicis reçoit le titre de grand-duc de Toscane grâce au pape Pie V, en 1569, le bref est adressé à « Cosmo Medices Ethruriae provinciae Magno Duci<sup>1</sup> ». Ce titre de *Magnus Dux Etruriae* est significatif : il témoigne d'un long processus de propagande et de remodellement de l'image du pouvoir florentin, élaboré peu à peu par les humanistes florentins dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Ce travail sur le passé étrusque incarne à la perfection l'esprit de la Renaissance, « un âge et une culture que traversa un rêve – ou une espérance – celui de redonner vie à un temps passé », pour reprendre la belle formule d'Elizabeth Crouzet-Pavan<sup>2</sup>.

La redécouverte de l'Antiquité se fait entre autres choses par les vestiges de Rome, que voient les très nombreux pèlerins qui se rendent dans la Ville éternelle ; des ouvrages comme les *Mirabilia urbis Romae* au XII<sup>e</sup> siècle ou les *Graphiae aurea urbis* au XIII<sup>e</sup> siècle viennent nouer un lien fort entre le pèlerinage en Rome chrétienne et l'observation des ruines antiques, païennes. Dans le domaine du politique, la Rome des anciens n'a cependant jamais été oubliée : de l'*imperium* romain tant brigué par Charlemagne à la *renovatio senatus* de la commune de Rome en 1143-1144, l'héritage romain ne disparaît point des horizons idéologiques et politiques<sup>3</sup> ; mais jamais n'est-il repris avec tant de vigueur qu'au XIV<sup>e</sup> siècle. C'est essentiellement des arts et des lettres que surgit ce renouveau de l'engouement pour l'antique : les traités d'histoire de César, Salluste et Tite-Live, qui ont nourri les légendes médiévales, les discours de Cicéron et les traités de rhétorique de Quintilien nourrissent la production culturelle de l'époque. Lorsqu'en 1453 les savants grecs fuient Constantinople, c'est la connaissance des classiques grecs qui vient s'ajouter au savoir des humanistes : Platon, Aristote, Plutarque ajoutent encore à la richesse de la floraison culturelle. Les humanistes se passionnent pour les sites archéologiques qu'ils ont sous les yeux et qu'ils retrouvent dans les écrits des auteurs classiques. Les paysages disparus ressuscitent grâce aux descriptions littéraires, et le présent s'enrichit des restes du passé, au point que la Rome ancienne surpasse en gloire la Rome chrétienne. Ceci participe de la naissance de la culture humaniste, en dépassement de ce que l'on nomme ordinairement la pensée médiévale : l'attrait pour les vestiges, pour un passé reconstitué par l'étude des traces matérielles et littéraires des époques révolues, est caractéristique d'un nouveau rapport au réel, où l'expérience du monde est source de savoir.

---

<sup>1</sup> Giovanni CIPRIANI, *Il mito etrusco nel rinascimento fiorentino*, Florence, Leo S. Olschki Editore, 1980, p. 107.

<sup>2</sup> Elizabeth CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes. 1380-1500*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 21.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 47.

Pour les érudits qui explorent les textes antiques, la mémoire devient l'outil principal, la clef de l'imitation des anciens, et, par conséquent, de la formation de l'individu nourri et éduqué par l'assimilation du modèle positif des auteurs classiques. Là où la scolastique est marquée par une « vision relativement pessimiste de la mémoire », centrée autour de l'idée de chute et d'imperfection de l'homme affligé par le péché, l'humanisme réactualise le *topos* de l'âge d'or, avec l'idée que l'âge d'or décrit par les classiques n'est pas révolu à jamais, mais est peut-être en train de se réaliser à nouveau<sup>4</sup>.

L'engouement pour l'Antiquité vient ainsi fournir le socle d'une culture spécifique, qui conjugue la redécouverte des grands auteurs classiques à l'héritage de la pensée scolastique et au savoir technique des sept arts libéraux<sup>5</sup>. Prenant appui sur la création d'une classe de notables urbains et sur la diffusion de la culture de l'écrit, cet héritage multiple permet une révolution de la manière dont la culture s'insère dans la cité : les idéaux de citoyenneté et de liberté, pensée comme participation active à la vie publique, deviennent la clef de voûte de l'humanisme. Ces nouveaux savants, qui apprennent l'histoire, la rhétorique et la philosophie morale, reçoivent la formation idéale pour devenir des professionnels de la diplomatie et de l'administration<sup>6</sup>. Les pouvoirs communaux, seigneuriaux et princiers s'adjoignent ainsi les services de ce nouveau personnel, formé dans ses propres cercles souvent extérieurs aux universités traditionnelles. A Florence, les exemples phares de ce phénomène sont Coluccio Salutati (1331-1406) et son disciple, Leonardo Bruni (1370-1444), tous deux écrivains prolifiques et chanceliers florentins. Leur plume devient une véritable arme au service de la cité, dans les guerres qui opposent la *Città del Giglio* aux autres puissances italiennes. En effet, durant la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, Florence participe à de nombreux conflits : contre les seigneurs des cités voisines, contre le duc de Milan en 1350 puis en 1369-1370, contre le Pape au cours de la guerre des « Otto Santi » en 1375-1378... La cité est également confrontée à la menace posée par Ladislas, roi de Naples, en 1409-1414. Mais le conflit le plus marquant est certainement celui livré contre le « Tyran », Gian Galeazzo Visconti, qui s'empare de Lucques, Pise, Sienne, Pérouse et Bologne. Seule sa mort en 1402 vient délivrer une Florence aux abois. C'est ce besoin de s'armer, tant militairement que culturellement, qui pousse les humanistes proches du pouvoir à rechercher des éléments de discours capables de renforcer la légitimité d'une cause ou d'une cité : les invectives que

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>5</sup> James M. BLYTHE, « “Civic humanism” and medieval political thought », in : James HANKINS, *Renaissance Civic Humanism, Reappraisals and Reflections*, Cambridge University Press, 2009, p. 30-75.

<sup>6</sup> Gary IANZITI, *Leonardo Bruni and the Uses of the Past: Writing History in Renaissance Italy*, Harvard University Press : Cambridge, MA and London, 2012.



s'échangent Coluccio Salutati et Antonio Loschi, chancelier des Visconti, rendent bien compte de cet affrontement littéraire sans merci, tant et si bien que le pape Pie II Piccolomini rapporte que Gian Galeazzo Visconti avait coutume de dire que la plume de Salutati lui causait « plus de tort que trente cohortes de cavaliers<sup>7</sup> ».

Au cours de cette période se jouent, conjointement à ces guerres, de grands changements politiques et institutionnels. En effet, entre les années 1350 et les années 1440, Florence absorbe de nombreuses cités qui étaient jusqu'alors restées indépendantes : sa richesse et son dynamisme lui permettent des achats de terres, des conquêtes et des alliances qui transforment peu à peu la cité libre en capitale d'État territorial.<sup>8</sup> C'est entre les années 1380 et 1420 qu'Arezzo, Pise ou encore Livourne passent sous le contrôle florentin ; sous le gouvernement des Albizzi (1382-1434) s'organise un nouvel État : face à l'expansion rapide du territoire, et afin de clarifier les lois et de les généraliser aux cités annexées, les statuts sont rédigés et compilés en 1408-1409. La décennie 1420-1430 marque l'intensification des pratiques administratives et bureaucratiques, qui passe par l'examen des finances, les inventaires des industries, la réforme du cadastre et des impôts, ainsi que l'amélioration des pratiques d'archivage.

Et, si l'accroissement du territoire florentin nécessite un meilleur fonctionnement de l'administration, cette période est également un moment de transformation du monde politique de la cité<sup>9</sup>. Car les institutions florentines de la fin du *Trecento* sont un assemblage complexe hérité de l'histoire communale : le débat législatif a lieu dans les conseils du podestat et du capitaine du peuple, auxquels participent des centaines de citoyens choisis par la méthode combinée de l'élection et du tirage au sort, assurant tout à la fois un accès libre aux institutions et la garantie de l'excellence des magistrats<sup>10</sup>. En plus des assemblées se tient le pôle central du gouvernement, la Seigneurie, composée de huit prieurs et du gonfalonier de justice,

---

<sup>7</sup> « cuius calamum plus sibi obesse, Ioannes Galeatius Mediolanensium dux solitus erat dicere, quam florentinorum equitum, qui sibi hostes erant, triginta cohortes », E. S. PICCOLOMINI, *Pii Secundi Pontificis Maximi commentarii rerum memorabilium quae temporibus suis contigerunt a reverendo domino Ioanne Gobellino vicario bononiensi iamdiu compositi et a reverendo patre domino Francisco Bandino Piccolomineo Archiepiscopo Senensi, ex vetusto originali recogniti quibus hac editione accedunt Jacobi Piccolominei Cardinalis Papiensis qui Pio pontifice coevus et familiaris fuit, rerum gestarum sui temporis et ad Pii continuationem commentarii luculentissimi eiusdemque epistolae perelegantes, rerum reconditarum plenissimae*, Francfort, in Officina Aubriana 1613, lib. II, p. 50.

<sup>8</sup> Charles M. DE LA RONCIERE, « De la ville à l'État régional : la constitution du territoire (XIVe-XVe siècle) », in : Jean BOUTIER, Sandro LANDI, Olivier ROUCHON (dir.), *Florence et la Toscane, XIVe-XIXe. Les dynamiques d'un Etat italien*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 15-37.

<sup>9</sup> Ilaria TADDEI, « Le système politique florentin au XVe siècle », in : J. BOUTIER, S. LANDI, O. ROUCHON, *Florence et la Toscane...*, *op. cit.*, p. 39-62.

<sup>10</sup> Ilaria TADDEI, « Il leone, la corona e lo stendardo. L'investitura della Signoria fiorentina (secoli XIV-XV) » in Marcello FANTONI (dir.), *I gesti del potere*, Firenze, Le Cáriti, 2011.

Seigneurie qui est renouvelée tous les deux mois. Le système politique florentin est alors fondé sur le Priorat des Arts : en effet, l'appartenance à une corporation conditionne la possibilité d'être élu à une charge, et chaque Art, qu'il soit Majeur, Moyen ou Mineur, possède un quota de représentation. Ceci permet aux magistrats de représenter la ville en miniature : toutes les composantes sociales et professionnelles sont impliquées dans la gestion de la cité. Toutefois, la révolte des Ciompi, en 1378, marque un point de rupture : en effet, au lendemain de la révolte, le régime des Arts est aboli et il se joue, sinon une fermeture oligarchique, du moins une volonté de détacher les postes élevés du contrôle des *artifices* ; ainsi les Arts Mineurs sont-ils exclus de l'accès aux trois offices majeurs. C'est la famille des Albizzi qui domine le paysage politique de Florence durant cette période, contrôlant les offices et faisant passer leurs réformes grâce aux conseils informels, les balie. Les cadres institutionnels républicains demeurent inchangés, mais sont peu à peu vidés de leur pouvoir et de leur substance par la création de nouveaux organes qui sont aux mains des Albizzi et des citoyens les plus puissants. Néanmoins, la résistance à la réforme des statuts de 1409, ainsi que la réorganisation des statuts en 1415 par les instances communales, montre que l'attachement des Florentins à l'héritage communal reste très fort malgré les velléités oligarchiques des élites.

C'est cet attachement à l'identité communale que fait jouer Côme l'Ancien, lorsqu'il met fin au gouvernement des Albizzi à son retour d'exil, en 1434. Son image de simple citoyen et ses origines populaires lui permettent d'entretenir l'idée d'un retour à la tradition républicaine, favorisant la création d'un consensus autour de sa personne. Mais, malgré cette image de restauration communale, les Médicis mettent à profit l'expérience politique du gouvernement des Albizzi : grâce à leurs richesses et relations, les Médicis s'entourent d'alliés politiques pour évincer leurs rivaux, et améliorent encore les méthodes de contrôle des magistratures élaborées par les Albizzi. Néanmoins, le contrôle médicéen n'est pas absolu comme celui d'autres princes : le jeu de rivalités entre familles existe toujours, et les Médicis ne contrôlent pas entièrement le *reggimento* florentin. Côme ne devient gonfalonier de justice que trois fois, et son mandat ne dépasse jamais les deux mois réglementaires ; en 1458, les opposants aux Médicis parviennent à faire approuver une loi limitant le recours aux balie, ce qui constitue une première victoire sur le parti médicéen, qui, à l'instar des Albizzi, fait grand usage des conseils exceptionnels et externes au processus électoral habituel que sont les balie. En réalité, le pouvoir des Médicis s'affirme par la capacité à manipuler le système électoral, et ceci suppose un réseau de clientèles extrêmement développé, qui passe, entre autres, par les confréries. En outre, afin de favoriser le consensus autour de lui, Côme s'entoure d'artistes et

d'intellectuels qu'il protège ; le mécénat permet d'exalter la dynastie et de créer des appuis dans les milieux intellectuels. En somme, le pouvoir médicéen se met en place en tirant profit de tous les réseaux possibles afin d'emporter la victoire dans la rivalité des grandes familles florentines, bénéficiant de l'image très favorable de Côme pour s'imposer. Laurent le Magnifique change radicalement la manière dont le pouvoir se représente : si Côme était *primus inter pares*, Laurent se présente comme un véritable prince, au point de devenir l'idéal même du prince de la Renaissance. Sa propension à la prodigalité envers les humanistes, son amour de la philosophie, sa grande culture ainsi que ses talents d'écrivain en font un grand mécène et humaniste lui-même, ce qui ne manque pas d'attirer nombre d'intellectuels à sa cour, comme, parmi tant d'autres, Botticelli, dont la peinture éthérée rend bien l'idée d'un « âge d'or laurentien ».

En l'espace d'un siècle, le régime corporatiste florentin, fondé sur l'idée de *libertas* comprise comme fidélité à la *Parte Guelfa*, se transforme en une république tenue par une oligarchie au sommet de laquelle siègent d'abord les Albizzi, puis les Médicis. Les éléments de discours convoqués par le pouvoir évoluent peu à peu, et le rattachement aux découpages entre guelfes et gibelins est remplacé par une féroce promulgation de l'indépendance de Florence envers toute forme de tyrannie extérieure – qui culmine lors de la guerre des « Otto Santi », quand la cité guelfe par excellence prend pourtant les armes contre la Papauté pour se défendre de l'impérialisme de Rome<sup>11</sup>. Dans cette nouvelle version de l'idée de *libertas* vient alors jouer un élément qui s'est structuré progressivement depuis la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, le « mythe étrusque ». Si le goût pour les civilisations grecque et romaine est central, la civilisation étrusque suscite également un certain engouement. À partir de la fin du *Trecento*, et surtout au cours du *Quattrocento*, la Toscane redécouvre son antiquité étrusque : vases arétins, statuaire, tombes, jusqu'au labyrinthe de Porsenna à Chiusi, les fouilles de sites étrusques bénéficient de l'attention des savants et des princes humanistes. Ce *revival* étrusque, comme le nomme Giovannangelo Camporeale, a pour conséquence des influences certaines sur la production artistique de la période<sup>12</sup>. Néanmoins, c'est ici l'aspect politique qui semble central : si le nom d'« Étrusques » est absent des écrits du début du XIV<sup>e</sup> siècle, ils deviennent un siècle plus tard une des références historiques centrales du pouvoir florentin, magnifiée par Leonardo Bruni dans son *Histoire du peuple florentin*, dont le premier livre est écrit en 1415, alors qu'il est

---

<sup>11</sup> Luciano Piffanelli, « De part et d'autre de la *libertas*. Salutati, Bruni, et le discours politique florentin à la Renaissance », in *Medioevo e Rinascimento*, XXXII / n. s. XXIX, 2018.

<sup>12</sup> Giovannangelo CAMPOREALE, « La scoperta degli Etruschi nel Rinascimento ». In : *Atene e Roma*, no. 4, 2003, pp. 145-165.

secrétaire à la curie romaine<sup>13</sup>. Ceci se fait tant et si bien que les ducs florentins se font, comme nous l'avons évoqué plus haut, nommer « grands ducs d'Étrurie ». Et si la chute des Médicis suivie de la République de Savonarole, de 1494 à 1498, portent un coup d'arrêt au mythe étrusque, le retour des Médicis en 1512 ne se fait pas sans le retour de la propagande étrusque.

Par quels moyens, donc, les Étrusques gagnent-ils tant de visibilité politique et culturelle ? La question est de taille. En effet, l'ouvrage majeur consacré à la question, *Il mito etrusco nel rinascimento fiorentino* de Giovanni Cipriani, concentre le gros de ses recherches sur la période des ducs toscans<sup>14</sup>. Erik Schoonhoven aborde également la question des origines du mythe étrusque, mais, s'il pose un jalon supplémentaire, il ne s'arrête pas sur chaque étape de l'élaboration du récit historique, du fait du faible nombre de pages consacrées à la question<sup>15</sup>. Par ailleurs, les débats autour du mythe étrusque s'inscrivent plus généralement au sein des études sur l'humanisme civique et le républicanisme, champ de recherche très actif. Au cœur de la notion d'humanisme civique développée par Hans Baron dès 1925 se trouve la conjonction entre culture humaniste et action politique<sup>16</sup>. L'idée de Baron est de montrer que les humanistes civiques, et Leonardo Bruni principalement, ont su mettre en place une rhétorique de la liberté et de la participation active à la citoyenneté, faisant de la République florentine la garante de la *libertas* face à des tyrannies comme Milan.

Dans le contexte de la montée des fascismes en Europe d'abord, puis durant les débuts de la Guerre froide par la suite, les recherches de Baron ont suscité un grand intérêt par leur capacité à éclairer le présent. Baron est de fait à l'origine du grand enthousiasme pour le républicanisme et l'humanisme civique, non seulement en histoire mais également en philosophie. Parmi ses successeurs, Quentin Skinner et John Pocock se distinguent par leurs efforts d'approfondissement de la thèse baronienne. Ainsi, Pocock publie en 1975 son ouvrage sur Machiavel, où il étend l'idée baronienne pour faire de Bruni le fondateur d'une tradition républicaine qui se transmet de fil en fil par Machiavel, puis à Cromwell, et de l'Angleterre passe en Amérique, où elle fonde idéologiquement la révolution des Treize Colonies et la Constitution des États-Unis d'Amérique<sup>17</sup>. Cet élargissement spectaculaire montre que l'humanisme civique, amorcé par Baron, devient une nouvelle tradition de pensée dans le

---

<sup>13</sup> Clémence REVEST, Romam veni. *Humanisme et papauté à la fin du Grand Schisme*, Paris, 2021.

<sup>14</sup> Giovanni CIPRIANI, *Il mito etrusco nel rinascimento fiorentino*, Florence, Leo S. Olschki Editore, 1980.

<sup>15</sup> Erik SCHOONHOVEN, « A literary invention : the Etruscan myth in early Renaissance Florence », *Renaissance Studies*, 24 : 459-471, 2010.

<sup>16</sup> Hans BARON, *The Crisis of the Early Italian Renaissance, Civic Humanism and Republican Liberty in an Age of Classicism and Tyranny*, Princeton, Princeton University Press, 1966.

<sup>17</sup> John Greville Agard POCKOCK, *The Machiavellian Moment: Florentine Political Thought and the Atlantic Republican Tradition*, Princeton, Princeton University Press, 1975.

panorama intellectuel occidental. Parallèlement à cela, dans son ouvrage *The Foundations of Modern Political Thought*, Quentin Skinner fait remonter la tradition de l'humanisme civique aux *dictatores* médiévaux, chez qui il voit déjà les premières formulations d'une théorie républicaine de la liberté ; pour Skinner, ce sont donc les luttes entre communes et pouvoirs souverains des XII-XIII<sup>e</sup> siècles qui forment la source de cette notion<sup>18</sup>. Pocock et Skinner sont constitutifs de ce que l'on a nommé la « Cambridge School », qui s'est concentrée sur l'élaboration de l'histoire de la notion d'humanisme civique. Notion qui indubitablement a de quoi séduire : non sans raison la philosophie politique se l'est-elle appropriée, et non sans raison le républicanisme est-il devenu, dans les années 1990, un point de ralliement politique des mécontents du marxisme, du socialisme et du libéralisme : le républicanisme représente une nouvelle voie, encore mal explorée, capable de porter tous les espoirs d'une vie citoyenne active, communautaire et fondée sur l'idée de liberté. Cet idéalisme était déjà contenu dans les premières moutures de la notion, chez Hans Baron lui-même : l'humaniste civique est considéré comme un apôtre de la liberté, qui est parvenu à une situation de pouvoir dans la cité et peut alors mener le peuple vers le chemin le plus sûr. Toutefois, les recherches plus récentes reviennent peu à peu sur la thèse de Baron, pour affiner les analyses locales et redéfinir les contours de ce qu'a été l'humanisme dans cette période charnière de la Renaissance.

C'est là le sens d'un ouvrage comme *Renaissance Civic Humanism : Reappraisals and Reflections*, dirigé par James Hankins<sup>19</sup>. Au travers de nouvelles recherches, les chercheurs participant à cet ouvrage montrent notamment que Venise et Florence, îlots de liberté selon Baron, sont plutôt en flottement entre les régimes fondés sur le pouvoir des « Arts » et les États de la première modernité. L'humaniste est alors plutôt un idéologue proche du pouvoir qu'un véritable chantre de la liberté ; c'est ce qui ressort du bel ouvrage de Gary Ianziti sur le travail de l'humaniste comme producteur de savoir<sup>20</sup>. Étude très approfondie sur l'écriture de l'histoire chez Bruni, ce livre donne à voir les rouages de la production du savoir historique, et rompt notamment l'opposition manichéenne qui prévalait lors des analyses de Bruni : grand innovateur et fondateur de la méthodologie critique de l'histoire selon certains, simple truchement entre les chroniqueurs et les historiens modernes pour d'autres. Ianziti montre qu'en réalité Leonardo Bruni est un innovateur, qui amène des touches de méthodologie critique là

---

<sup>18</sup> Quentin SKINNER, *The Foundations of Modern Political Thought*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978.

<sup>19</sup> James HANKINS, *Renaissance Civic Humanism, Reappraisals and Reflections*, Cambridge University Press, 2009.

<sup>20</sup> Gary IANZITI, *Leonardo Bruni and the Uses of the Past: Writing History in Renaissance Italy*, Harvard University Press : Cambridge, MA and London, 2012.

où cela lui permet de parvenir à ses fins, à savoir la production d'une histoire élogieuse pour Florence et apte à faire rayonner la gloire de la *Città del Giglio*, en accord avec les valeurs de la classe dirigeante. L'instrumentalisation de l'histoire est également étudiée dans un ouvrage comme *La politique de l'histoire en Italie, Arts et pratiques du réemploi (XIV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)*<sup>21</sup>. Le rôle de premier érudit de la cité, plume officielle du gouvernement et narrateur de l'histoire communale, correspond bien à la charge de chancelier que des hommes comme Leonardo Bruni se voient octroyer, comme le montre l'ouvrage *L'humanisme au pouvoir ? Figures de chanceliers dans l'Europe de la Renaissance*<sup>22</sup>. Enfin, l'ouvrage *Cités humanistes, cités politiques (1400-1600)* permet de réfléchir à la place de la cité dans le paysage renaissant ; après tout, la question même du mythe étrusque peut être lue comme une invention littéraire qui doit permettre le dépassement du *pomerium* florentin, transformant la « florentinitas » en « etruscitas »<sup>23</sup>.

Ce que cette étude se propose alors de faire, c'est essayer d'éclairer les étapes de la création du mythe étrusque et de son développement jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. En tenant compte des recherches actuelles, il s'agit de reconstituer une vue d'ensemble ajournée et élargie du mythe. Pour cela, il convient de s'appuyer d'une part sur les œuvres des deux grands chanceliers humanistes en partie déjà exploitées par les chercheurs dans le cadre des études étrusques : l'*Epistolario* de Coluccio Salutati, l'*Histoire du peuple florentin* de Leonardo Bruni, sa *Laudatio Florentine urbis*, son *Oraison funèbre de Nanni Strozzi* ainsi que certains autres de ses écrits<sup>24</sup>. D'autre part, il est des auteurs moins étudiés sous cet angle, qui permettent d'éclairer la genèse de l'invention politique étrusque : les *Invectives* de Pétrarque, l'*Istoria di Firenze* de Gregorio Dati<sup>25</sup>. D'autres, à l'inverse, ont été consultés mais n'apportent pas grand éclairage dans cette étude, et ne seront donc pas convoqués, comme les *Regia Carmina* de Convevole da Prato, la *Cronica* de l'Anonimo Romano, *I libri della famiglia* de Leon

<sup>21</sup> Caroline CALLART, Élisabeth CROUZET-PAVAN, Alain TALLON (dir.), *La politique de l'histoire en Italie, Arts et pratiques du réemploi (XIV<sup>e</sup> -XVII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, PU Paris-Sorbonne, 2014.

<sup>22</sup> Denis CROUZET, Élisabeth CROUZET-PAVAN, Loris PETRIS, Clémence REVEST (dir.), *L'Humanisme au pouvoir ? Figures de chanceliers dans l'Europe de la Renaissance*, Paris, Garnier, 2020.

<sup>23</sup> Denis CROUZET, Élisabeth CROUZET-PAVAN, Philippe DESAN (dir.), *Cités humanistes, cités politiques (1400-1600)*, Paris, PU Paris-Sorbonne, 2014.

<sup>24</sup> Coluccio SALUTATI, *Epistolario*, éd. Francesco Novati, Roma, 1893 ; Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People*, éd. et trad. par J. Hankins, 3 vol. Cambridge et Londres, 2001-2007 ; L. BRUNI, *Laudatio Florentine urbis*, éd. par S.U. Baldassarri, Florence, 2000. ; L. BRUNI, *Oraison funèbre de Nanni Strozzi (1427- 1428)*, trad. du latin par F. La Brasca dans *Raisons politiques*, 36 (2009/4), p. 65-75 ; L. BRUNI, *Opere letterarie e politiche*, P. Viti (éd.), Turin, 1996.

<sup>25</sup> PETRARQUE, *Invectives*, texte traduit, présenté et annoté par Rebecca Lenoir, Grenoble, Éditions Jérôme Millon, 2003 ; Gregorio DATI, *L'Istoria di Firenze dal 1380 al 1405*, éd. L. Pratesi, 1904.

Battista Alberti et la *Cronica* de Benedetto Dei<sup>26</sup>. Il paraîtra étonnant, néanmoins, d'avoir conservé dans l'étude des auteurs qui ne parlent pas nommément des Étrusques. De fait, certains textes rapportent une histoire des origines qui place les Romains en fondateurs de la cité florentine, plutôt que les Étrusques. Néanmoins, l'absence des Étrusques a un sens, peut-être aussi fort que leur présence chez Salutati ou Bruni ; ces textes ont donc toute leur importance au sein de cette étude. En effet, raconter l'histoire des origines d'une cité n'est jamais un acte anodin, mais traduit la volonté de placer la ville sous le signe d'une continuité idéologique et politique forte, qu'il s'agisse de la tradition étrusque ou de la paternité romaine. Enfin s'ajouteront des mentions d'écrits du XIII<sup>e</sup> siècle, tels que rapportés et analysés par Patrick Mula dans sa thèse « Les origines du mythe de Florence du XIII<sup>e</sup> au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle », archivée à Grenoble et de ce fait accessible dans le cadre de mes recherches<sup>27</sup>. Cette thèse permet de mieux cerner l'évolution du mythe des origines de Florence durant la période précédant celle étudiée dans ce mémoire ; par ailleurs, il semble que cette thèse de littérature soit inconnue dans le domaine de l'histoire des Étrusques, ce qui justifie de s'y arrêter pour pleinement exploiter les nouveaux éléments de compréhension qu'elle apporte.

L'enjeu est alors de voir comment le passé étrusque de Florence est modelé par l'action des humanistes pour devenir une référence culturelle connue, relayée et réemployée par le politique à des fins de propagande et de célébration d'une identité spécifique. La route à suivre dans cette étude semble ainsi tracée par l'évolution chronologique du fait étudié : d'abord présente à demi-ton, la présence des Étrusques dans les écrits du XIV<sup>e</sup> siècle témoigne de la mise en place des supports discursifs qui permettent l'affirmation culturelle, politique et idéologique du mythe étrusque à partir de 1415, date pivot à laquelle Leonardo Bruni écrit le premier livre de l'*Histoire du peuple florentin*. C'est également le moment de la révision des statuts de Florence dans un mouvement d'attachement à la tradition communale de la ville ; la conjonction de l'action politique et de l'écriture humaniste constitue un tournant majeur dans l'affirmation du mythe étrusque. La fin de la seconde période intervient en 1494 avec Savonarole et l'interruption momentanée de l'emploi politique des Étrusques, les Médicis ayant été chassés de la ville. La route à suivre dans cette étude semble ainsi bel et bien tracée, et si

---

<sup>26</sup> Convevole DA PRATO, *Regia Carmina*, trad. de Cesare Grassi, Milano, Gruppo Bibliofili Pratesi, 1982 ; Leon Battista ALBERTI, *I libri della famiglia*, texte établi par Ruggiero Romano et Alberto Tenenti, Turin, Giulio Einaudi Editore, 1969 ; Benedetto DEI, *La cronica dall'anno 1400 all'anno 1500*, texte établi par Roberto Barducci, Florence, F. Papafava éditions, 1984.

<sup>27</sup> Patrick MULA, « Les origines du mythe de Florence du XIII<sup>e</sup> au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle », Université Stendhal Grenoble, thèse de Doctorat d'État, 1992.

toutes les routes mènent d'ordinaire à Rome, il en est d'autres qui, parfois, peuvent conduire à l'Étrurie.



## **Partie I**

-

**Des légendes médiévales au mythe humaniste, 1300-1415**

## Chapitre 1 – A la recherche du fondateur du mythe

Un élément central de l'étude du mythe étrusque tient dans la recherche du moment de sa naissance. Identifier le premier écrivain à avoir pensé la situation de Florence à travers le prisme idéologique de l'ancienne Étrurie est un enjeu essentiel de la périodisation du mythe, et, plus largement, de l'histoire culturelle de la Florence renaissante.

### *Villani ou Boccace ?*

Il s'agit, pour commencer, de revenir sur les études déjà réalisées afin de mieux comprendre les arguments soutenant chacune des propositions déjà avancées quant à l'identité de « l'inventeur du mythe » : d'une part, l'étude de Giovanni Cipriani, avec Villani comme source du mythe, de l'autre celle d'Erik Schoonhoven, qui propose Boccace comme premier humaniste à faire mention de l'Étrurie.

### *La Nuova Cronica de Giovanni Villani*

Giovanni Cipriani, dans son ouvrage *Il mito etrusco nel rinascimento fiorentino*, fait débiter le mythe étrusque à la mention faite par Villani du roi étrusque « Porcena »<sup>28</sup>. Giovanni Villani évoque en effet la « *potenzia e signoria ch'avea la provincia di Toscana innanzi che Roma avesse stato*<sup>29</sup> ». Le fait que Villani désigne la « *provincia di Toscana* » marque, pour Cipriani, le début d'une pensée ayant dépassé la dimension citadine et marquée par les ambitions régionales de Florence. Ainsi de ce que Villani dit au sujet de Porsenna :

[La provincia di Toscana] innanzi al detto tempo fu di grande potenza e signoria e non solamente lo re di Toscana chiamato Porcena, che facea capo del suo reame nella città di Chiusi, il quale col re Tarquinio assediò Roma, era signore della provincia di Toscana, ma le sue confine, dette colonne, erano infino alla città d'Adria in Romagna in sul golfo del mare di Vinegia, per lo cui nome anticamente quello mare è detto seno Adriatico, e nelle parti di Lombardia erano i suoi confini e colonne di Toscana, infino di là del fiume di Po e del Tesino<sup>30</sup>.

De cette grande puissance de l'ancienne région toscane, Cipriani tire deux éléments qu'il convient de souligner ; le premier aspect est la création d'une tradition alternative à la *romanitas*, la fondation d'une *etruscitas* capable de rivaliser avec Rome par son prestige :

---

<sup>28</sup> Giovanni CIPRIANI, *Il mito etrusco nel rinascimento fiorentino*, Florence, Leo S. Olschki Editore, 1980.

<sup>29</sup> Giovanni VILLANI, *Cronica*, in *Croniche di Giovanni, Matteo e Filippo Villani secondo le migliori stampe e corredate di note filologiche e storiche*, Trieste-Milano, Lloyd Austriaco 1857, vol. I, lib. I, cap. XLIV, p. 24.

<sup>30</sup> *Ibid.*, vol. I, lib. I, cap. XLIV, p. 24.

...accanto ai Romani comparivano adesso gli Etruschi nel tentativo di individuare, fino alle epoche più antiche, le linee ideali di una tradizione autoctona e indépendante<sup>31</sup>.

L'importance des Étrusques réside dans leur qualité de nouvelle tradition, indépendante de la tradition romaine, et, élément de grande importance, dans l'autochtonie de ce peuple. Il est néanmoins peu probable qu'il faille entendre l'expression « tradizione autoctona » au sens de « peuple autochtone », car l'origine géographique des Étrusques est fortement contestée, tant chez les auteurs anciens que de nos jours. Il est plus prudent de considérer la notion d'autochtonie comme légitimité provenant de l'existence la plus ancienne. Giovanni Cipriani place donc la chronique de Villani dans une mouvance de recherche d'une nouvelle tradition dont la légitimité vis-à-vis de Rome est incontestable par l'ancienneté. Ceci est prouvé par le recours au terme antique d'Étrurie :

...compare ora l'Etruria accanto alla Tuscia con tutto il peso di quella eredità culturale che il termine stesso stava ad indicare<sup>32</sup>.

Cipriani lui-même note l'importance du choix du terme : *Etruria* plutôt que *Tuscia*. Il est néanmoins problématique que son étude ne mentionne aucunement l'emploi du terme *Etruria* chez Villani – ce qui constitue, par ailleurs, le point de départ de la critique de Schoonhoven, qui sera étudiée plus à fond par la suite. Pour l'heure, il s'agit d'approfondir l'étude de l'*etruscitas* présente dans la chronique de Villani, car Cipriani met de côté un aspect central de ce texte.

En effet, bien que Cipriani n'en fasse pas mention, le récit de Villani commence à la création du monde, et l'Étrurie joue un rôle important bien avant que ne rayonne la *Dodecapolis* étrusque. Avant même le début du récit de la chronique à proprement parler, Villani laisse entrevoir le parcours qu'il compte parcourir dans son œuvre :

e fia dilettevole e utile e conforto a' nostri cittadini che sono e che saranno, in essere virtudiosi e di grande operazione, considerando come sono discesi di nobile progenie e virtudiose genti, come furono gli antichi buoni Troiani, e' valenti e nobili Romani<sup>33</sup>.

On pourrait penser que cette remarque vient reconfirmer l'héritage romain, et donc troyen, de la cité florentine. En réalité, la question est plus complexe et tortueuse. Le récit commence donc par le roi « Attalante », Atlas :

---

<sup>31</sup> Giovanni CIPRIANI, *Il mito etrusco...*, op. cit., p. 2.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>33</sup> Giovanni VILLANI, *Nuova Cronica*, Ugo Guanda Editore, Parma, 1990 (seconde édition en 2007), p. 7.

Attalante ebbe una moglie ch'ebbe nome Eletra. Questa Eletra moglie d'Attalo fu figliuola d'uno altro Attalante re, il quale fu de' discendenti di Can, secondo figliuolo di Noè<sup>34</sup>.

Atlas et Électre ne sont pas ceux auxquels la mythologie gréco-romaine fait ordinairement référence ; ceux-ci vivent peu après le déluge – comme l'indique la parenté d'Électre avec Noé – alors que le monde n'est pas encore repeuplé :

Attalante con Eletra sua moglie [...] arivò in Italia nel paese di Toscana, il quale era tutto disabitato di gente umana<sup>35</sup>.

Arrivés en Toscane, ceux-ci cherchent le meilleur site pour fonder une ville :

si puose in sul monte di Fiesole, il quale gli parve forte per sito e bene posto. E in su quel poggio cominciò e edeficò la città di Fiesole<sup>36</sup>,

Ainsi, Fiesole est fondée par la lignée biblique de Noé lui-même, Atlas étant alors le premier roi étrusque, à la tête de la première cité d'Europe :

E nota ch'ella fu la prima città edificata nella detta terza parte del mondo chiamata Europa, e però fu nominata *Fia sola*, cioè prima, senza altra città abitata nella detta parte<sup>37</sup>.

On voit bien ici ce qui a pu dissuader Cipriani de mentionner cet aspect de la chronique villanienne. Ce n'est point la création d'une tradition historique propre, mais bien une légende mêlant plusieurs traditions différentes ; néanmoins, l'aspect anti-romain est bien présent dans cette légende ; ainsi, Atlas et Electre ont trois fils, dont Italo, qui est choisi pour régner sur l'Italie :

e di lui [Italo] nacquero grandi signori che apresso di lui signoreggiaro non solamente la città di Fiesole e la provincia intorno, ma quasi tutta Italia, e molte città v'edificaro ; e la detta città di Fiesole montò in grande potenza e signoria, infino che lla grande città di Roma nonn-ebbe (*sic*) stato e signoria. E con tutta la grande potenza di Roma, sempre le fu la città di Fiesole nemica e ribella, infine che per gli Romani non fu disfatta, come innanzi farà menzione la vera storia<sup>38</sup>.

Fiesole est ainsi érigée en capitale non seulement de la Toscane-Étrurie, mais de l'Italie entière, et Rome est son ennemie naturelle. Un point intéressant à soulever est la mention de la « vera

---

<sup>34</sup> Giovanni VILLANI, *Nuova Cronica...*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 15.

storia » par Villani, comme pour trahir le fait que ces légendes ne sont pas prouvées par des traces historiques. Mais partout ailleurs dans le récit de la chronique, la légende est considérée comme étant tout à fait vraie. Peut-être est-ce une référence aux historiens romains, qui sont considérés comme la « vraie histoire » pour tout ce qui touche à l'histoire de Rome, plutôt que la légende mêlant tradition biblique et romaine – mais ce n'est qu'une hypothèse. Toujours est-il que, si la lignée d'Italo, devenue la civilisation étrusque née de Fiesole, règne sur l'Italie, un autre des fils d'Atlas, Dardanos, jouit lui aussi d'une destinée notable :

seguiremo come Dardano si partì di Fiesole, e fu il primo edificatore della grande città di Troia, e l'origine de' re de Troiani, ed eziandio di Romani<sup>39</sup>.

Car la lignée de Dardanos, devenue la lignée des rois de Troie, revient en Italie suite à la destruction d'Ilium par les Achéens. Giovanni Villani mentionne les différentes directions prises par les réfugiés troyens après la guerre : Andromaque, comme dans la tragédie éponyme, parvient jusqu'en Épire, où Pyrrhus, le fils d'Achille, la prend pour femme ; Antinoros et Priam le Jeune voyagent jusqu'en Italie et fondent Venise puis Padoue ; enfin, Priam III se rend en Pannonie, et ses descendants, à l'époque des invasions barbares, deviennent les rois francs<sup>40</sup>. Énée, lui, parvient, comme on le sait, à Carthage, puis en Italie, où son fils « Iulio Ascanio » fonde Albe-la-Longue, et donne naissance à la lignée des *Iulii*<sup>41</sup>. De là, le récit de Villani continue jusqu'à la déposition de Tarquin le Superbe :

Rimasa la signoria di Roma a' consoli e sanatori, cacciati gli re, il detto Tarquino re e 'l figliuolo co la forza del re Procena (*sic*) di Toscana, che regnava nella città di Chiusi, feciono molta guerra a' Romani ; ma a la fine gli Romani rimasero vincitori<sup>42</sup>.

On rejoint ici le point relevé par Cipriani et la présence du roi Porsenna, qui assiège Rome avant d'être finalement vaincu au terme d'une âpre lutte. Mais au-delà de l'Étrurie historique, c'est la légende entière qui est employée pour contester la primauté romaine :

E avemo fatto sì lungo esordio perché ci era di necessità per mostrare come l'origine de' Romani edificatori de la città di Firenze, sì come appresso farà menzione, fue stratto di nobili Troiani ; e l'origine e cominciamento di Troiani nacque e venne da Dardano figliuolo del re Attalante della città di Fiesole, siccome brevemente avemo fatta menzione ; e de'

---

<sup>39</sup> Giovanni VILLANI, *Nuova Cronica...*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 22-25.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 46.

discendenti poi nobili Romani e di Fiesolani, per la forza de' Romani, fatto è uno popolo chiamati Fiorentini<sup>43</sup>.

L'origine lointaine des Romains, en remontant par Troie et jusqu'à Fiesole, est étrusque ; et, par extension, les Florentins également possèdent cette hérédité. Car Florence naît de la destruction de Fiesole et de sa refondation par les Romains : lorsqu'échoue la conjuration de Catilina, celui-ci fuit et se réfugie à Fiesole, qu'il pousse à se rebeller contre Rome<sup>44</sup>. Metello et Fiorino mènent les combats contre les insurgés fésulans, mais le général Fiorino meurt au cours d'une incursion nocturne des soldats de Fiesole<sup>45</sup>. Enfin, César vient porter secours aux Romains restants et met fin au conflit en rasant la cité étrusque au terme d'un long siège :

Presa la terra per li Romani, fu spogliata d'ogni ricchezza, e per Cesere fu distrutta, e tutta infino a' fondamenti abbattuta ; e ciò fu intorno anni LXXII anzi la Natività di Cristo<sup>46</sup>.

César fonde alors une nouvelle cité sur les rives de l'Arno, peuplée à la fois de soldats Romains et de survivants fésulans, pour s'opposer éternellement au retour de Fiesole ; cette nouvelle cité tire son nom de Fiorino, étant bâtie sur l'emplacement même de sa mort :

Distrutta la città di Fiesole, Cesere con sua oste discese al piano presso alla riva del fiume d'Arno, là dove Fiorino con sua gente era stato morto da' Fiesolani, e in quel luogo fece cominciare ad edificare una città, acciò che Fiesole mai non si rifacesse<sup>47</sup>,

Retenons donc de la chronique de Villani que la légende qu'il rapporte fonde l'anti-romanité au cœur de la Toscane, dans la cité de Fiesole, qui elle-même donne naissance à Troie, à Rome puis à Florence, Florence qui récupère le sang fésulan par le mélange qui s'opère lors de la destruction de Fiesole. Bien que Cipriani ne rapporte pas ces éléments-ci, il semble néanmoins important d'en tenir compte lorsqu'il faudra comparer la thèse de Cipriani, la thèse de Schoonhoven et celle défendue dans cette étude.

### **La critique de la thèse de Cipriani**

Erik Schoonhoven conteste l'idée de Cipriani selon laquelle c'est Giovanni Villani qui ferait naître une tradition étrusque distincte de celle romaine ; c'est Cipriani lui-même qui prête le flanc à cette réfutation, comme nous l'avons vu : Cipriani postule l'importance du

---

<sup>43</sup> Giovanni VILLANI, *Nuova Cronica...*, *op. cit.*, p. 47.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 52-54.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 59.

changement de terme, de *Tuscia* à *Etruria*. Or, Schoonhoven souligne le fait qu'il n'y a pas le terme *Etruria* chez Villani<sup>48</sup>. Ceci permet à Schoonhoven de conclure ainsi son passage sur la chronique de Villani :

Villani's work shows that the Tuscan history is derived from and subordinate to Roman culture. Although the potency of King Porsenna 'of Tuscany' is one of the topics in his book, the concept of 'Etruria' is absent<sup>49</sup>.

Il continue ensuite son analyse en montrant que Cipriani n'a tenu compte que des sources historiographiques de l'époque, et manque ainsi de voir l'écrivain ayant le premier récupéré le terme d'Étrurie ou d'Étrusques. La renaissance de l'Étrurie s'opère selon lui dans la *Comedia delle ninfe fiorentine* de Giovanni Boccaccio, écrite en 1339-1340 :

In Italia, delle mondane parti chiarezza speciale, siede Etruria, die quella, sì com'io credo, principal membro e singular bellezza; nella quale, ricca di città, piena di nobili popoli, ornata d'infinite castella, dilettevole di graziose ville e di campi fruttieri copiosa, quasi nel suo mezzo e più felice parte del santo seno, inver le stelle dalle sue pianure si leva un fruttuoso monte, già dagli antichi Corito nominato, avanti che Atalante, primo di quello abitatore, su vi salisse<sup>50</sup>.

La beauté de l'Étrurie, dit Schoonhoven, agit dans le récit comme le déclencheur qui transforme Ameto le pâtre de créature presque animale à homme. On voit que l'Étrurie est ici associée à une force civilisatrice, tout comme peut l'être la cité de Fiesole dans la légende, bien que ce soit ici dans une forme propre à la poésie boccacienne. Plus encore, l'opulence de l'ancienne Étrurie en fait bien un lieu caractéristique d'un âge d'or. Plus loin dans le récit, le dieu Mars prophétise la création d'une nouvelle Thèbes en Toscane, qui est évidemment Florence<sup>51</sup>. L'analyse de Schoonhoven fait sens, et, pour autant qu'il soit ici possible de l'affirmer, la mention de l'Étrurie dans la *Comedia delle ninfe fiorentine* semble effectivement la première récupération du terme chez les écrivains du *Trecento*.

Avant d'apporter une tentative de réponse à cette question du fondateur du mythe, il s'agit de convoquer ici une autre œuvre de Boccaccio, de peu postérieure à la *Comedia* : le *Ninfale fiesolano*, traditionnellement datée autour des années 1344-1346. Dans cet écrit, au

---

<sup>48</sup> Erik SCHOONHOVEN, « A literary invention: the Etruscan myth in early Renaissance Florence », *Renaissance Studies*, 24: 459-471, 2010, p. 466.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 466.

<sup>50</sup> Giovanni BOCCACCIO, *Comedia delle ninfe fiorentine*, Torino, Letteratura Italiana Einaudi, p. 6.

<sup>51</sup> Giuseppe CENTONZE, *Dal Sarno all'Arno, L'idronimo Sarnus da Virgilio a Sannazaro. Parte seconda. Dalle Cronache pisane al Boccaccio*, <http://www.stabiana.it/sarno2.htm>. Previously published in *Cultura e territorio*, VI, 1989, 121-45.

terme de l'histoire d'amour entre Africo et la nymphe Mensola, Boccaccio ajoute une suite qui a pour protagoniste le fils d'Africo et Mensola, Pruneo. Pruneo devient en effet le page d'Atlas lorsque celui-ci s'établit à Fiesole. Atlas lui donne une épouse, Tironea, et leur descendance fésulane, « l'africhea schiatta », devient florentine, après que les Romains détruisent Fiesole et fondent Florence. Lorsque, plus tard, Totila détruit Florence et rétablit Fiesole, la descendance de Pruneo refuse de retourner à Fiesole et prouve son identité florentine en s'opposant aux Fésulans alliés de Totila. La question de l'étude globale de cette légende commune à Villani et Boccace sera abordée plus loin ; pour l'heure, bornons-nous à voir que la *Comedia* n'est pas la seule œuvre dans laquelle Boccace place un renvoi idéologique à Florence et à l'Étrurie – bien que ceci ne remette nullement en question l'affirmation schoonhovienne quant à la mention de l'Étrurie.

### ***Coluccio Salutati, premier artisan d'une etruscitas renouvelée ?***

Cette section a deux objectifs : tout d'abord, montrer que Coluccio Salutati fait sens, lorsque l'on recherche un fondateur au mythe étrusque. Ensuite, il s'agit de renforcer encore sa légitimité en montrant que ni Villani ni Boccace n'opèrent de véritable révolution du rapport à l'Étrurie.

#### **Les arguments en faveur de Coluccio Salutati**

Il convient de partir de ce que Giovanni Cipriani dit de Coluccio Salutati. Le chancelier florentin est, d'après Cipriani, le premier humaniste après Villani à récupérer le flambeau du mythe étrusque. Ainsi, sa lettre aux Pérugins du 19 juillet 1383 est considérée comme une sorte de manifeste de l'*etruscitas*. S'adressant aux « Fratres carissimi », Coluccio Salutati leur parle en ces termes :

decrevimus sacrarum legum atque liberalium artium studium in civitate nostra reducere, quod quidem putamus ad totius Tusciae magnificentiam redundare. Quid enim est videre Tuscos olim divinarum et umanarum rerum adeo peritos et gnaros, quod legamus florentissima Repubblica Romanorum decem romuleae gentis principum filios ex senatus consulto singulis Etruriae populis traditos ut sacrorum observantiam iustis moribus ipsorum ritibus referrent in urbem, extra Tusciam scientiam quaerere et alienae nationis iuris hanc studiorum gloriam per ignaviam condonare <sup>52?</sup>

---

<sup>52</sup> Coluccio SALUTATI, *Lini Coluci Salutati Epistolae ex codicibus manuscriptis nunc primum in lucem editae a Iosepho Rigaccio bibliopola florentino celeberrimo et scholiis inlustratae*, Firenze, Bruscaagli, 1741-1742, pars secunda, tomo II, epistola XVIII, p. 84.



La lettre est une exhortation à la reconquête de la gloire passée ; l’avilissement présent de ce qui était autrefois la glorieuse Étrurie doit être combattu afin de redonner le lustre d’antan à cette région *magnifica* et *magnificente*, si l’on ne passe l’italianisme. Particulièrement intéressante est la dimension d’union spirituelle et culturelle qui transparait de la lettre : adressée aux « fratres carissimi » de Florence, elle montre une voie unique pour toutes les cités étrusques, à savoir l’alliance contre les ennemis communs. Cipriani poursuit son étude en mentionnant les vifs échanges entre Antonio Loschi d’une part et Cino Rinuccini et Coluccio Salutati d’autre part, au cours de la guerre opposant Milan à Florence. L’échange débute avec l’*Invective* de Loschi de mars 1397, dans laquelle il s’en prend violemment aux Florentins, qu’il accuse de s’être faussement appropriés la tradition romaine en prétendant descendre de la Ville éternelle. La réponse de Coluccio Salutati dans son *Invectiva in Antonium Luschum Vicentinum* est tout aussi virulente :

Pudeat te spurcissimorum spurcissime stercus et egeries Lombardorum vel potius Longobardorum, Florentinos, verum et unicum Italiae decus, faecem Italiae nominare<sup>53</sup>.

Au-delà du plaisir littéraire que procure l’écriture épideictique de Salutati, l’insulte est l’occasion pour lui de réaffirmer la hiérarchie des peuples passés – et donc, par voie de conséquence, présents. C’est bien comme cela qu’il faut comprendre l’épanorthose « Lombardorum vel potius Longobardorum », qui transforme l’identité régionale des Milanais en injure : la figure de style crée un déséquilibre, l’impression immédiate que le second terme, ajouté pour corriger, est moins noble que le précédent – impression renforcée par l’identification des Milanais à des barbares, les *Langobardi*. L’opposition entre les qualificatifs des Milanais et des Florentins joue également en la faveur des Florentins : « spurcissimorum spurcissime stercus » est un chef d’œuvre d’allitération qui multiplie le son -s, peu poétique, et associé au serpent ou, mieux, à la vipère, symbole héraldique de Milan ; le redoublement du superlatif, dont l’un est au génitif partitif, plonge les Milanais dans une immense saleté dans laquelle ils s’illustrent néanmoins comme les plus sales. Par opposition, l’isolement des Florentins, « verum et unicum Italiae decus », traduit leur supériorité intangible, bien loin de toute compétition – ni génitif partitif ni superlatif pour les Florentins, car personne ne peut rivaliser avec eux. Plus encore, si on lit la formule selon les règles de scansion classique, les désinences en -um s’élident devant les voyelles de « et » et d’« Italiae », rendant la formule extrêmement brève, dynamique et frappante, par opposition à la lenteur et pesanteur des Milanais. Salutati commence ainsi par

---

<sup>53</sup> Coluccio SALUTATI, *Invectiva Lini Colucii Salutati Reipublicae Florentinae a secretis in Antonium Luschum vicentinum de eadem republica male sentientem*, Firenze, Magheri, 1826, p. 126.

rabaisser les Milanais, en les renvoyant à leurs origines barbares, avant de rappeler l'illustre ascendance étrusque des Florentins :

Verum cum antiquissima civitas Faesulana in urbis huius corpus, sive bello, ut fama est, sive pace, captis montanis civibus amoenitate loci, confluerit, sedesque suas reliquerit nemini dubium esse potest urbem hanc augustius quam putetur initium habuisse<sup>54</sup>,

Fiesole, la cité dotée du site le plus beau qui soit, s'est ainsi fondue dans Florence, abandonnant jusqu'à son site magnifique. Face à l'accusation d'Antonio Loschi, qui contestait l'ascendance romaine, l'*Invective* de Salutati riposte en brandissant l'ascendance étrusque en plus de celle romaine.

Il s'agit maintenant d'étendre simplement l'étude au reste de la réponse de Coluccio Salutati, l'œuvre traditionnellement connue comme la *Risponsiva in Antonium Luscum* ou *Invectiva in Antonium Luscum*. Les références plus haut portaient en effet ce nom, pour correspondre aux appels de note et citations présents chez Cipriani. Les extraits qui suivent proviennent de l'ouvrage *La vipera e il giglio*, qui rétablit le nom original de *Contra maledicum et obiurgatorem qui multa pungenter adversus inclitam civitatem florentie scripsit*, mais il s'agit bel et bien du même texte<sup>55</sup>. La traduction de Stefano Baldassarri sera mise en note pour les extraits tirés de son ouvrage. Malgré la mention de la parenté entre Florence et Fiesole vue plus haut, Salutati n'abonde pas en louanges de la culture étrusque dans cet écrit ; la raison en est simple, il doit répondre aux attaques du chancelier des Visconti qui conteste la *romanitas* revendiquée des Florentins. Ainsi, les références à l'Étrurie ne sont pas tant liées à la cité elle-même qu'à des *topoi* de l'éloge ; il évoque par exemple ici le roi Porsenna :

Tutus enim vix in castris suis fuit contra Romanum unicum rex Porsenna<sup>56</sup>

Cette remarque de Salutati peut surprendre ; en effet, il est en train d'avertir Antonio Loschi – et, à travers lui, Gian Galeazzo Visconti – que jamais il n'aurait la vie sûre, en s'opposant aux Florentins. Même en rasant la cité, des Florentins du monde entier viendraient chercher leur revanche<sup>57</sup>. Il ajoute alors l'exemple du roi Porsenna, qui même dans son propre campement

---

<sup>54</sup> Coluccio SALUTATI, *Invectiva...*, *op. cit.*, p. 25.

<sup>55</sup> Stefano U. BALDASSARRI, *La vipera e il giglio. Lo scontro tra Milano e Firenze nelle invettive di Antonio Loschi e Coluccio Salutati*, Roma, ARACNE Editrice, 2013.

<sup>56</sup> Coluccio SALUTATI, *Contra maledicum et obiurgatorem qui multa pungenter adversus inclitam civitatem florentie scripsit*, in Stefano U. BALDASSARRI, *La vipera e il giglio...*, *op. cit.*, VII, p. 154. Trad. p. 240 : « Fu a mala pena al sicuro persino nel suo accampamento contro un solo Romano il re Porsenna... ».

<sup>57</sup> Sur la présence des Florentins en toutes les contrées du monde, élément topique des panégyriques florentins, voici les références mentionnées par Baldassarri : vv. 14-21 de la chanson XLVII (*O gentil donna ornata di biltate*)

n'était pas à l'abri ne fût-ce que d'un seul Romain – comme le prouve la tentative d'assassinat de Mucius Scaevola. Comment comprendre, alors, que Coluccio Salutati évoque les Étrusques dans une situation où *il Visconti* est comparé au roi Porsenna, et les Florentins au Romain Mucius Scaevola ? Il y a à mon sens deux raisons derrière ce choix. Le premier est que cela sert le but de son discours, qui est de prouver que Florence est seule porteuse de la dignité romaine ; les Florentins sont identifiés aux Romains, ce qui sert la démonstration de manière subliminale. Quant à l'identification de Porsenna avec Gian Galeazzo Visconti, il ne faut pas penser cela comme une mention qui léserait le mythe étrusque ; car dans un discours épideictique comme celui-ci, le fait de convoquer les Étrusques comme *exemplum* suffit à consacrer leur nom parmi les noms des peuples et héros antiques dignes d'être gardés en mémoire, indépendamment du rapprochement avec Milan. Qui plus est, cela s'inscrit parfaitement dans l'apparat discursif que met en place Salutati contre Milan : qui est Porsenna, sinon le roi qui a voulu rétablir la tyrannie des Tarquins sur la jeune république romaine ?

Cui rei testis est Livius, cum prodicionem de reducendis regibus solido illo stilo suo referret : « Erant », inquit, « in Romana iuventute adolescentes aliquot, nec hi tenui loco orti, quorum in regno libido solutior fuerat, equales sodalesque adolescentium Tarquiniorum, assueti more regio vivere. Eam tum equato iure omnium licentiam querentes, libertatem aliorum in suam vertisse servitatem conquerebantur ». Hec et alia, que tantus auctor scripsit, puto te, sicut sunt ingenia mortalium ad ea que desiderant curiosa suntque proclivia, tecum iugiter meditari, cogitantemque talia te rerum dulcissimam libertatem crudelissimam tyrannidem ducere taleque tantumque bonum, quo nichil pulchrius esse potest, rem fedissimam appellare <sup>58</sup>;

Cet extrait renforce encore cette idée, montrant l'aristocratie de la fin de l'ère monarchique comme une jeunesse habituée à la « licence », par opposition à la « liberté » honorable que veut le peuple. Le dessein de Salutati est clair : le roi Porsenna et la dynastie des Tarquins, bien qu'étrusques, sont ici convoqués pour représenter les vellétés tyranniques qui s'opposent à la

---

in F. SACCHETTI, *Il libro delle rime*, à cure de F. BRAMBILLA AGENO, Firenze-Perth, Olschki-University of Western Australia Press, 1990, pp. 47-48 ; H. LANGKABEL, *Die Staatsbriefe Coluccio Salutatis. Untersuchungen zum Frühhumanismus in der Florentiner Staatskanzlei und Auswahledition*, Köln-Wien, Böhlau, 1981, ep. 25 (p. 115, datée du 8 mars 1376) ; ep. 39 (p. 144, du 5 septembre 1376) et ep. 114 (pp. 261-262, du 25 mai 1390). Enfin, sur la poésie politique florentine antiviscontienne de la fin du *Trecento*, voir fiche 78 à cure de L. MANCINO in *Coluccio Salutati e Firenze. Ideologia e formazione dello Stato*, à cure de R. Cardini et P. Viti, Firenze, Pagliani, 2008, pp. 204-210 & bibliographie associée.

<sup>58</sup> Coluccio SALUTATI, *Contra maledicum...*, *op. cit.*, XXI, p. 159. Trad. p. 247 : « Di tutto ciò è testimone Livio, quando describe, con quel suo stile incisivo, la congiura per reintrodurre la monarchia : « Vi erano », dice, « fra i giovani Romani alcuni, peraltro di rango non certo basso, che avevano potuto godere di maggiore licenza sotto la monarchia ; si trattava di amici e coetanei dei giovani Tarquinii, abituati a vivere da re. Si lamentavano che l'aver esteso a tutti gli stessi diritti, e quindi aver concesso agli altri la libertà, aveva finito col privarli della loro ». Credo che questo e altri brani scritti da un così grande autore costituiscano per te, curioso e interessato (come sono in genere gli esseri umani) a tutto quanto riguarda i tuoi desideri, motivo di profonda riflessione ; e a forza di pensarci su hai finito col considerare una crudelissima tirannide quella libertà che è invece la più dolce di tutte le cose e definire odiosissimo un bene tanto grande, anzi il più prezioso di tutti. »

républicaine Florence. Et Florence peut incarner les valeurs républicaines car elle est née de la Rome libre :

Cumque nulla prorsus colonia supersit cuius vestigia sint, preter Florentiam, credant Syllanos illos milites, quo possent resistere Fesulanis, in huius unius edificationem consensisse. Nec quem ad male sentiendum de maioribus nostris moveat quod nonnulli, sicut vult Sallustius, vel qui male rem gesserant, ut tradit Cicero, contra patriam adhererint Catiline ; neuter, enim, ipsorum « omnes » dixit, sed « aliquos », quos, scilicet, ad illius nefas rei familiaris angustie perpulerunt<sup>59</sup>.

Là où Giovanni Villani rapporte la légende de la fondation césarienne de la cité, Coluccio Salutati propose la fondation par les colonies militaires de Sylla. En conséquence, Florence possède un « patrimoine génétique » purement républicain ; sa vocation est la défense de la liberté :

imo videras, vides atque videbis plus quam Romanam fortitudinem atque constantiam populi Florentini in defendenda dulcissima libertate<sup>60</sup>.

Il faut néanmoins faire remarquer que Coluccio Salutati rapporte aussi la légende de la destruction-fondation Fiesole-Florence, comme Villani ; et ce, bien qu'il prenne appui sur la fondation républicaine sous Sylla. Ainsi :

Non mirum ergo si, tot astipulantibus rebus, constans et inextinguibilis fama est urbem nostram opificium esse Romanum oppositum Fesulanis, quos Romanis fuisse contrarios et adversos clarissimum facit quod sociali bello legamus Fesulas et alia quedam oppida fuisse deleta ; ut Romanum opus esse Florentiam plane sit stultissimum dubitare<sup>61</sup>.

L'épisode de Catilina à Fiesole prend son sens de prédestination florentine pour la lutte contre la tyrannie, tyrannie qui est ici incarnée par la conjuration de Catilina. Les deux idées ne s'opposent pas, car, comme l'explique Salutati, les colons envoyés par Sylla se sont ensuite

---

<sup>59</sup> Coluccio SALUTATI, *Contra maledicum...*, *op. cit.*, XXVIII, p. 162. Trad. p. 250 : « E dato che non restano le vestigia proprio di nessuna colonia eccetto Firenze, dovranno pur credere che i soldati di Silla abbiano partecipato alla costruzione di questa (e non altre) per opporsi ai Fiesolani. Non gli venga poi in mente di pensare male dei nostri antenati per il fatto che diversi fra loro, secondo Sallustio, o più specificamente quelli che avevano sperperato il patrimonio, come riferisce Cicerone, si erano uniti a Catilina contro la loro patria ; nessuno dei due, infatti, scrive 'tutti' ma 'alcuni', ossia quelli indotti a un tale crimine dalle difficoltà economiche. ».

<sup>60</sup> *Ibid.*, XIX, p. 159. Trad. p. 246 : « l'hai già vista, la vedi e la vedrai quella costanza e tenacia più che romana che è propria del popolo fiorentino nel difendere la dolcissima libertà ».

<sup>61</sup> *Ibid.*, XXV, p. 165. Trad. p. 249 : « Nessuna meraviglia, quindi, se con la garanzia di tutti questi indizi è da tempo immemorabile saldamente attestata la tradizione secondo cui la nostra città fu opera romana per opporsi ai Fiesolani, dei Romani acerrimi nemici come si evince chiaramente dalle fonti scritte che riferiscono della distruzione di Fiesole e di altri centri abitati durante la Guerra Sociale. È insomma assurdo dubitare che Firenze sia stata costruita dai Romani. »

fermement opposés à Fiesole lors des affrontements entre Fiorino et Catilina<sup>62</sup>. De ce fait, la continuité entre une version davantage historicisée (la fondation syllanienne) et la légende (la fondation césarienne) est habilement négociée.

Florence est d'autant plus ardente dans la défense de la liberté que Rome n'est plus aussi puissante. L'idée ici est bien de montrer que ce n'est plus Rome qui est chargée de défendre l'Italie, mais Florence. Et l'Italie reconnaît cette valeur aux Florentins ; seule Milan s'y oppose, ne voyant pas que Florence est bien l'héritière de Rome :

Verum cum negare videaris Florentinos genus esse Romanum, dic, precor, ubinam contrarium repperisti ? Cur nobis invides quod, preter te solum, tota consentit Italia, quod nullus unquam, nisi tu, teterrima belua, contradixit, quod urbs Roma Romanique principes nullis unquam temporibus negaverunt, sed nos filios, carnem ex carne sua et ossa ex ossibus suis etiam in singularem sui nominis honorem et gloriam reputant atque vocant <sup>63</sup>?

Ici encore, on voit l'idée d'un dépassement de la cité mère par la fille : ce n'est plus Florence qui tire sa gloire de la filiation romaine, c'est Rome qui s'enorgueillit d'avoir enfanté d'une cité aussi splendide. La raison de la grandeur de Florence, par ailleurs, est bien simple :

Quod autem hec urbs Romanos habuerit auctores, urgentissimis colligitur coniecturis, stante siquidem fama, que fit obscurior annis, urbem Florentinam opus fuisse Romanum : sunt in hac civitate Capitolium, et iuxta Capitolium Forum ; est Parlasium sive Circus, est et locus qui « Therme » dicitur<sup>64</sup>.

Depuis l'Antiquité, la disposition géographique d'une cité et le climat de la région sont des éléments que les auteurs emploient pour expliquer les qualités des habitants. Ainsi de la force des Spartiates, dont la terre n'était pas aussi fertile que les plaines de l'Attique, qui, si elles ne produisaient pas d'aussi bons soldats, étaient un terreau fertile pour la philosophie et la bonne constitution de la cité. On a pu voir chez Villani l'attention accordée au choix du site, qui était le meilleur qui puisse être, pour Fiesole ; ici, il y a la disposition des bâtiments de Florence, qui font écho à ceux de Rome, permettant le développement des mêmes vertus civiques que sous

---

<sup>62</sup> Coluccio SALUTATI, *Contra maledicum...*, *op. cit.*, XXVIII, p. 162.

<sup>63</sup> *Ibid.*, XXII, p. 160. Trad. p. 247 : « Piuttosto, dal momento che sembri negare l'origine romana del popolo fiorentino, dimmi, ti prego : da dove trai questa convinzione ? Perché ci contesti quello che tutta l'Italia – tu solo escluso – ci concede ? Che nessuno – salvo quella bestia immonda che sei tu – ha mai messo in dubbio ? Che la città di Roma e i più autorevoli Romani mai hanno negato, tanto che ancora oggi ci considerano e ci chiamano figli, carne della loro carne e ossa delle loro ossa, a straordinario onore e vanto anche del loro nome ? »

<sup>64</sup> *Ibid.*, XXIV, p. 161. Trad. p. 248-249 : « Che poi essa sia stata fondata dai Romani, si evince da elementi inequivocabili, corroborati da un'antichissima tradizione che vuole Firenze creazione romana : vi sono in questa città un Campidoglio, e accanto al Campidoglio il Foro ; c'è il Parlascio (o Circo), e c'è un posto chiamato Terme ; ».

la République romaine. Salutati insiste également sur le temple de Mars, qui est romain et non étrusque :

est et templum olim Martis insigne [...] (et templum non Greco, non Tusco more factum, sed plane Romano)<sup>65</sup>.

D'autre part, si Florence jouit de la filiation « institutionnelle » de Rome, elle bénéficie de l'enracinement toscan, et donc étrusque, pour ce qui est du climat et de la géographie :

Respondebo quidem tibi nos subventuros victui nostro ex horreis nostris, ex agro Florentino et ex illa Italie parte quam T. Livius, historicorum nobilissimus, ut verba sua referam, dicit quod « regio sit in primis Italie fertilis, Etrusci campi, qui Fesulas inter Aretiumque iacent, frumenti ac pecoris et omni copia rerum opulenti »<sup>66</sup>.

A la perfection politique des Romains vient s'ajouter l'opulence de l'Étrurie, qui ne peut que faire penser au paysage idyllique que dépeint Boccace lorsque qu'il parle de cette région dans la *Comedia delle ninfe fiorentine*, comme vu plus haut. Salutati mentionne également la puissance politique des Étrusques, assez puissants et étendus pour nommer les deux mers qui bordent la péninsule italienne :

Et de Gallis quidem, qui tot urbes vestras condiderunt, satis dictum sit. Venerunt enim in Italiam et vicerunt, pulsisque exinde Tuscis, quos legimus ea tempestate qua se tractus Maris Inferi, quod et Tuscum dicitur, ac Superi, quod et Adriaticum nuncupatur (ab Adria, Tuscorum colonia), protenditur imperium obtinebant<sup>67</sup>.

En somme, les écrits de Coluccio Salutati ne sont pas un panégyrique étrusque parfaitement uniforme. Si les besoins idéologiques le poussent à chercher secours dans l'identité commune étrusque pour justifier une alliance avec Perugia, la fierté romaine des Florentins est ensuite vivement défendue dans la réponse à Antonio Loschi, afin de brandir la *libertas* comme racine inaliénable de l'identité florentine face à l'opresseur tyrannique. Néanmoins, c'est bien sous sa plume que l'Étrurie devient véritablement une arme politique, un rappel à une gloire passée, toujours visible par la richesse des cités toscanes, qui n'ont besoin

---

<sup>65</sup> Coluccio SALUTATI, *Contra maledicum...*, *op. cit.*, XXIV, p. 161. Trad. p. 249 : « tempio importante, anticamente dedicato a Marte, [...] (ed è un tempio non in stile greco o etrusco ma romano da cima a fondo). »

<sup>66</sup> *Ibid.*, LXVII, p. 179. Trad. p. 270 : « La mia risposta è che troveremo le risorse per il nostro fabbisogno nei nostri granai, nella campagna fiorentina e in quella parte d'Italia che – stando alle parole di Tito Livio, il più autorevole fra gli storici – è 'una regione fra le più fertili d'Italia, quei campi etruschi che si stendono tra Fiesole e Arezzo, ricchi di frumento, di bestiame e di tutti i prodotti della terra'. »

<sup>67</sup> *Ibid.*, CLVI, p. 216. Trad. p. 314 : « « Dei Galli, comunque, che hanno fondato così tante delle vostre città, mi sembra si sia detto abbastanza. Vennero infatti in Italia e vinsero, cacciandone i Tusci, che, come si legge, all'epoca dominavano sulle regioni del Mare Inferiore, detto anche Tosco, e del Superiore, chiamato anche Adriatico da Adria, colonia tosca. »

que de s'unir pour renouveler la grandeur de la Dodécapole étrusque. Notre enquête vise ici à proposer un fondateur du mythe étrusque ; mais qu'est-ce qu'un mythe, sinon un « récit, représentation ou idée, visant à saisir l'essence des phénomènes cosmiques et sociaux, en fonction des valeurs intrinsèques à la communauté et dans le but d'assurer la cohésion de celle-ci<sup>68</sup> » ? Si l'on suit la définition de Lucian Boia, Boccaccio ne saurait recevoir la paternité du mythe étrusque ; il restaure le vocable *Etruria*, oui, mais il ne lui donne pas une vocation idéologique et politique comme le fait Coluccio Salutati. L'invention du mythe étrusque a bien pour fonction d'aller puiser dans l'imaginaire de ces cités indépendantes mais unies en un ensemble cohérent pour expliquer et justifier l'union en un moment de grand danger, en s'inspirant des « valeurs intrinsèques à la communauté », c'est-à-dire la *libertas*, qui n'est plus l'apanage de la seule Rome républicaine, mais également des cités étrusques, dont l'union a pour but de préserver cette *libertas*. Qui plus est, le passage d'un terme littéraire et poétique à un signifiant politique et idéologique n'est-il pas l'incarnation même du mouvement qu'opère l'humanisme, à savoir la conjonction de la culture et de l'action politique ? Les contemporains du chancelier ne s'y trompaient pas ; tant et si bien qu'à la mort du Salutati, Donato degli Albanzani, dans l'*Épithaphe à Coluccio Salutati*, écrit ces vers, qui consacrent Coluccio Salutati comme père de la gloire renouvelée de l'Étrurie et de Florence :

Hic cunctis patronus erat, Musisque latinis  
Carus adhuc hospes, dederat quem gloria tandem  
Florenti Etrurie<sup>69</sup>;

### **La légende des origines de Florence**

On pourrait questionner les raisons qui poussent à choisir Coluccio Salutati plutôt que Giovanni Villani ; comme nous l'avons vu, l'élément étrusque se trouve aussi chez Villani, à travers la ville de Fiesole et sa vocation anti-romaine. La célébration ne comporte pas le terme d'Étrurie, ni l'ambition politique des écrits de Salutati, mais la question ne serait-elle pas encore ouverte ? Afin de renforcer encore la légitimité de Coluccio Salutati comme fondateur du mythe étrusque, il convient ici de nous appuyer sur la thèse soutenue en 1992 par Patrick Mula, « Les origines du mythe de Florence du XIII<sup>ème</sup> au milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle<sup>70</sup> ».

---

<sup>68</sup> Lucian BOIA, *Pour une histoire de l'imaginaire*, Paris, Les Belles Lettres, 1998, p. 40.

<sup>69</sup> Coluccio SALUTATI, *Epistolario*, éd. Francesco Novati, Roma, 1893, tome IV, p. 485.

<sup>70</sup> Patrick MULA, « Les origines du mythe de Florence du XIII<sup>ème</sup> au milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle », Université Stendhal Grenoble, thèse de Doctorat d'État, 1992.

Patrick Mula explique ainsi que les chroniques, à l'époque de Dante, font mention de la destruction de Florence par Totila, suivie d'une reconstruction par Charlemagne. Rien ne permet d'affirmer la véracité de cette légende, mais elle est employée pour justifier le manque de traces de l'antiquité de Florence : manque de sources qui constitue en effet un obstacle lorsque l'on cherche à reconstituer l'histoire locale<sup>71</sup>. Coluccio Salutati lui-même se fait le témoin de cette tradition<sup>72</sup>. Giovanni Villani, avant de débiter sa *Nuova Cronaca*, avertit ainsi que les écrits ont existé et attestaient de l'ancienneté de la cité florentine, mais la destruction de la ville par Totila rend plus difficile la recherche<sup>73</sup>. Le champ est alors libre pour explorer l'identité de la ville, en reconstituant à l'envi les passages sur lesquels les sources sont silencieuses. C'est l'opposition entre Fiesole et Florence qui constitue le sujet central des recherches sur les écrits des origines qu'étudie Mula. Avant lui, cette opposition a été lue comme la première apparition d'une forme de « nationalisme », chez Nicolai Rubinstein<sup>74</sup>. Pour Antoine Monti, Florence est tout à la fois fière de sa romanité mais entretient son ascendance fésulane, anti-romaine, qui lui permet de revendiquer une vocation d'autonomie<sup>75</sup>. Enfin, pour Marthe Dozon, la réhabilitation de Fiesole dans les versions tardives de la légende marque une résurgence de l'*etruscitas*, qui passe par la résolution de la contradiction contre sa ville-mère<sup>76</sup>.

Pour son étude, Patrick Mula recense toutes les versions existantes de la légende afin d'en tirer une vision claire, adjointe de toutes les variations. Voici ce qu'il en dit :

Nous avons déjà signalé que la *Cronica de origine civitatis*, l'*Antiquarium hystoriarum libellus*, le texte inédit contenu dans le manuscrit *Laurentianus-Gaddianus* reliqui 18, la *Brieve memoria del nascimento di Firenze* et le *Libro fiesolano* sont des œuvres très proches. Le texte *De aedificatione Fesularum et Florentie* et celui qui est contenu par le manuscrit *Laurentianus* LXI 43, tous deux beaucoup plus récents, ne figurent dans les tableaux que pour donner un exemple de la profondeur de la diffusion de cette légende à Florence et pour montrer quelques échantillons de versions ou de développements encore inédits. *Fiesole fu di prima fatta* ne suscite guère l'intérêt que pour le développement romanesque de l'épisode de Catilina dont nous aurons à reparler. Seule la *Cronica de quibusdam gestis* introduit de notables différences et amplifications romanesques autour de Dardanos, d'Apollon, des Troyens, de l'histoire de Rome sous César puis Auguste, alors qu'elle néglige les origines du monde et de Fiesole, sans les ignorer. C'est pourquoi nous étudierons la légende dans sa version la mieux représentée et la plus complète, celle qui

<sup>71</sup> Patrick MULA, « Les origines du mythe de Florence... », *op. cit.*, p. 14.

<sup>72</sup> Coluccio SALUTATI, *Contra maledicum...*, *op. cit.*, CLVIII, p. 315.

<sup>73</sup> Giovanni VILLANI, *Nuova Cronica...*, *op. cit.*, I, 1 et II, 1.

<sup>74</sup> Nicolai RUBINSTEIN, « The beginnings of political thought in Florence. A study of Mediaeval Historiography », in *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, V, 1942, pp. 198-227.

<sup>75</sup> Antoine MONTI, « Les chroniques florentines de la première révolte populaire à la fin de la Commune (1345-1434), Lille III, thèse de Doctorat d'État, 1983, 2 vol.

<sup>76</sup> Marthe DOZON, *Les légendes de fondation de Fiesole & de Florence au temps de Dante*, Paris X-Nanterre, C.R.L.L.I., n°31, 1984.



nous est donnée par le *Libro Fiesolano*, en tenant compte si nécessaire au moment opportun des originalités et singularités de chaque texte<sup>77</sup>.

Il existe ainsi une certaine unité dans les légendes, qui s'incarne dans la version rapportée par le *Libro fiesolano*. La légende se déroule comme suit : Atlas et son épouse Electre fondent la toute première cité d'Europe après le déluge universel, Fiesole, sur les conseils de leur astrologue Apollon. De leurs trois enfants, c'est Dardanos qui est choisi pour partir vers l'Orient ; il arrive en Phrygie et érige Dardanie, qui devient plus tard Ilion ou Troie. Après la destruction de la ville au cours de la guerre de Troie, Énée, descendant de Dardanos, ramène la lignée en Italie, où sa descendance fonde Rome. Plus d'un millénaire après le départ d'Énée, Catilina se réfugie à Fiesole après l'échec de sa conjuration. Les Romains et les Fésulans combattent sur les rives de l'Arno, et les Romains repoussent les Fésulans dans leur citadelle. A la faveur de la nuit, les Fésulans parviennent à assassiner Fiorinus, sa famille et ses domestiques dans le camp romain. César est appelé pour mettre fin au conflit, et assiège Fiesole pendant neuf ans. Finalement, Fiesole se rend, et, selon les termes de la reddition, la cité doit être détruite pour permettre la fondation d'une nouvelle cité, moitié romaine et moitié fésulane, à l'emplacement de la mort du général Fiorinus. Cinq siècles plus tard, Totila détruit Florence et rétablit Fiesole ; les Romains reconstruisent alors Florence une nouvelle fois, sur le modèle de Rome. Encore cinq siècles plus tard, les Florentins détruisent Fiesole et les Fésulans doivent s'installer à Florence<sup>78</sup>.

Cette légende glorifie Florence par l'intermédiaire de Troie et de Rome, mais également Fiesole, qui, surprenamment, comme le note Patrick Mula, se trouve placée au même rang que ces cités glorieuses lors même qu'elle n'a jamais exercé une autorité suprême et qu'elle était déjà démolie en 1125<sup>79</sup>. Fiesole est glorifiée comme initiatrice d'un renouveau du monde, « symbole de la recréation d'un univers nouveau dans la perspective chrétienne d'une restauration<sup>80</sup> ». Par ailleurs, Mula éclaircit les problèmes généalogiques qui naissent du mélange des légendes : si, ordinairement, Atlas est un titan qui enfante Electre, qui, violée par Zeus, donne naissance à Dardanos, la légende ci-présente fait d'Atlas un roi étrusque. Electre ne se marie pas avec Corythe (ordinairement son mari légitime, un roi étrusque), de fait peu prestigieux et simple mortel, et n'est pas violée par Zeus, ce qui élimine le problème de l'union non régulière. Atlas devient l'époux d'Electre, ce qui confère à Dardanos la meilleure

---

<sup>77</sup> Patrick MULA, « Les origines du mythe de Florence... », *op. cit.*, p. 32-33.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 37-38.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 41.

ascendance possible<sup>81</sup>. Pareillement, lorsqu'Énée arrive en Italie, selon Virgile, il vainc le roi des Rutules, Turnus, et épouse Lavinie, fille du roi Latinus et promise à Turnus. Dans la légende du *Libro fiesolano*, Turnus n'est pas le roi des Rutules (peuple du Latium) mais roi de Toscane, et Lavinie est reine, déjà mariée à Turnus. De ce fait, Lavinie est la reine de Toscane, et le mariage d'Énée et Lavinie après la défaite de Turnus vient réunir la lignée troyenne avec les racines étrusques, ce qui opère une rejonction de la lignée originelle séparée par le départ de Dardanos en Phrygie, et la permanence d'Italios en Italie<sup>82</sup>.

Après la fondation de Rome, la légende effectue un bond temporel de sept siècles, et passe directement de 753 avant J.-C. à 53 avant J.-C. : exactement sept siècles *ab Urbe condita*, et neuf ans après la conjuration de Catilina, Fiesole est rasée et Florence est née<sup>83</sup>. Il est remarquable de voir combien l'histoire romaine est éludée : le mythe romain est minimisé afin de se concentrer sur la légende florentine et fésulane. Il s'agit de « ne point faire ombre à la grandeur de Florence par un excessif développement de celle de Rome<sup>84</sup> ». En revanche, l'épisode de la fuite de Catilina est élargi et repris, et passe du rang d'escarmouche à celui de conflit majeur, mobilisant un siècle de neuf longues années. La parenté entre la guerre de Troie et la légende qui se constitue autour de la destruction de Fiesole est notable. Pâris-Alexandre s'enfuit de Sparte avec Hélène, tout comme Catilina fuit Rome ; Pâris se réfugie derrière les Portes Scées, et Catilina dans le bastion imprenable de Fiesole. Malgré les nombreux épisodes de combats qui surviennent, aucun parti ne prend l'avantage, et la guerre n'est résolue que par un long siège qui dure respectivement dix et neuf années<sup>85</sup>. Patrick Mula rapporte également la manière dont Florence devient une nouvelle Ilion en flammes, lorsque Totila la détruit par la ruse<sup>86</sup>. Au cours de sa reconstruction, elle renaît en nouvelle Rome :

... consigliarono e ordinarono che uno de' nobili cittadini di Roma dovesse far fare le mura della detta cittade : e le torri spesse per lo giro delle mura, e che tutta fosse edificata al modo di Roma : e anche un altro nobile cittadino dovesse far fare lo smalto della città a similitudine di quel di Roma : e un altro nobile cittadino dovesse far fare le piazze e il Campitoglio come quello di Roma : e un altro nobile dovesse far fare le docce, perché l'acqua venisse nella città per condotto di lungo vij miglia, acciò che per ogni die solenne

---

<sup>81</sup> Patrick MULA, « Les origines du mythe de Florence... », *op. cit.*, p. 50.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 72-73.

<sup>83</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 126.

si lavasse la città a modo di quella di Roma : un altro nobile cittadino dovesse far fare il palagio e guardingo, e terme al modo di quella di Roma<sup>87</sup>.

On retrouve ainsi ici les mentions des bâtiments florentins érigés sur le modèle de Rome, que l'on pouvait lire chez Salutati plus haut, ce qui montre la force et la permanence de ces légendes, dont la compilation date, pour la plupart, du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>88</sup>.

Mais une question subsiste : si Florence est la fille parfaite de Rome, pourquoi glorifier Fiesole de la sorte ? Pour Marthe Dozon, ceci constitue, dans le rapport « autrement inexplicable entre Fiesole et Troie, l'indice d'une tradition locale qui ne peut remonter qu'à haute époque, à l'*etruscitas* de Fiesole<sup>89</sup>. » Cet élément permet alors d'expliquer la formidable diffusion de la légende dans le milieu des intellectuels florentins, qui ont senti que glorifier Fiesole signifiait glorifier Florence. De fait, on retrouve cette légende presque mot pour mot chez Ricordano Malispini dans la *Storia fiorentina*, dans la *Nuova Cronica* de Giovanni Villani, et présente de manière sous-jacente chez Dante ou encore chez Boccace<sup>90</sup>. Ainsi, conclut-il :

Que peut-on en conclure sur la perception florentine de l'histoire de Fiesole, sinon que cette dernière est sentie comme la préhistoire, ou comme l'histoire même de Florence, au long d'une continuité historique qui aboutit à un sentiment d'identité entre les deux villes<sup>91</sup> ?

Ce détour par la légende de la fondation de Fiesole et de Florence permet de voir que, dans l'optique d'un découpage temporel, Giovanni Villani ne fait pas sens ; l'*etruscitas* contenue dans sa *Nuova Cronaca* est un contenu déjà présent auparavant, auquel il n'apporte point de valeur fondamentalement nouvelle. Coluccio Salutati, s'il se fait le témoin d'une longue tradition en perpétuant ce récit des origines, y ajoute une portée politique forte, intrinsèque à l'écriture d'un chancelier. Qui plus est, il promeut également les Étrusques en leur restituant leur nom historique. Ces deux éléments combinés permettent d'affirmer que Coluccio Salutati est bien le fondateur du mythe étrusque – c'est du moins la thèse retenue dans cette étude. Il était également intéressant de mentionner la légende en détail car elle continue de perdurer, bien après le début du *revival* étrusque.

---

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 91 ; *Libro Fiesolano*, chapitre VIII, in G. T. Gargani dans « Opuscoli scelti inediti o rari », appendice à *Letture di famiglia*, Firenze, Galileiana, 1854.

<sup>88</sup> Patrick MULA, « Les origines du mythe de Florence... », *op. cit.*, p. 18-20.

<sup>89</sup> Marthe DOZON, *Les légendes de fondation...*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>90</sup> Patrick MULA, « Les origines du mythe de Florence... », *op. cit.*, p. 106.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 107.

## Chapitre 2 – Florence, fille de Rome ?

La question du fondateur du mythe a été étudiée au cours du chapitre précédent. Il s'agit ici de voir les mentions des Étrusques et du récit des origines chez d'autres auteurs du *Trecento* : Pétrarque, Gregorio Dati, ainsi que la première grande œuvre politique de Leonardo Bruni, la *Laudatio Florentine urbis*. Ces œuvres ont toutes en commun le fait de montrer Florence comme la première fille de Rome, l'héritière légitime de son règne universel – du reste, cette idée est bien présente chez Coluccio Salutati ; mais la présence des Étrusques devient sensible, notamment chez Gregorio Dati.

### *La continuité de la légende des origines*

Il ressort tout d'abord que la légende médiévale associant Fiesole et Florence ne disparaît pas des discours, mais s'insère, comme dans les écrits de Coluccio Salutati, dans une relecture humaniste des légendes et des auteurs classiques, dans le but de légitimer une certaine vision du monde.

### **La fierté d'être Italien : Pétrarque**

Dans son invective *Contra eum qui maledixit Italiae* de 1373, aussi appelée invective *France-Italie* par endroits, Pétrarque répond à un écrit de Jean de Hesdin, qui soutient la Papauté avignonnaise et s'oppose au retour du Saint Siège à Rome. Faisant appel à grand nombre d'*exempla* antiques, Pétrarque fait l'éloge de Rome, et, dans une dimension plus large, de l'Italie. Les traductions proposées en note sont de Rebecca Lenoir, qui a traduit, annoté et présenté l'édition des *Invectives* qui est ici employée<sup>92</sup>. Pétrarque commence par placer Rome dans la lignée des grandes cités légendaires, à la fois bibliques et gréco-romaines :

Babilon illa vetustior funditus ruit, Troia itidem et Carthago, Athene insuper et Lacedemon et Chorintus, iamque nil penitus nisi nuda sunt nomina. Roma non in totum corrui, et quanquam graviter imminuta, adhuc tamen est aliquid preter nomen. Muri quidem et palatia ceciderunt : gloria nominis immortalis est. [...] Non prius alme urbis, quam totius orbis fama deficiet ; semper altissimus mundi vertex Roma erit. [...] Negabit magnum aliquid fuisse, cuius post tot secula reliquie nunc etiam tante sunt, ut nec Gallia nec Germania nec ulla barbaries se illarum glorie conferre audeat <sup>93</sup>?

---

<sup>92</sup> PETRARQUE, *Invectives*, texte traduit, présenté et annoté par Rebecca Lenoir, Grenoble, J. Millon, 2003.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 262. Trad. : « La très antique Babylone fut rasée, comme Troie et Carthage, puis Athènes, Sparte et Corinthe : désormais il n'en reste plus rien, ce ne sont que des noms vides. Rome, par contre, n'a pas été détruite de fond en comble, et bien qu'elle connaisse un déclin important, elle reste bien autre chose qu'un nom. Ses murs

A la différence de toutes les grandes cités du passé, y compris celles moins légendaires comme Carthage, Rome s'illustre comme un lieu glorieux qui jamais ne sera oublié. L'idée selon laquelle Rome échappe à la chute est fort intéressante. Tout d'abord, on peut comprendre cela comme un signe qui est proportionnel à sa grandeur passée : la cité a été si grande, que jamais sa gloire ne s'éteindra véritablement, car les ruines seules suffisent à montrer qu'aucune cité, présente ou passée, ne peut rivaliser avec elle. C'est là le sens des mots « iamque nil penitus nisi nuda sunt nomina » : les cités détruites, malgré leur grandeur passée, ne sont plus que des « nuda nomina », des coquilles vides. Rome, elle, « non in totum corrui » ; une part a survécu. Il faut alors se demander ce qui lui permet de survivre à la destruction totale ; sont-ce les « reliques », qui assurent la visibilité de son antique gloire ? Il est certain que la monumentalité des vestiges romains assure une mémoire forte, plus que pour des cités dont il ne reste rien, ou dont les vestiges n'ont pas été exhumés. Néanmoins, puisque Pétrarque écrit cette invective pour fournir des arguments en faveur du retour de la Papauté à Rome, il faut considérer que la raison de la gloire immortelle de Rome tient en sa qualité de capitale de la chrétienté catholique. Car quelle source de gloire plus grande que celle d'être la nouvelle Jérusalem ? C'est bien en effet la qualité de nouvelle Jérusalem que Rome revendiquera plus tard, au cours de la Contre-Réforme<sup>94</sup>. C'est pour revendiquer la même gloire sacrée que la légende du *Libro fiesolano* avance que Fiesole est le premier archevêché de l'Église :

...imperciò ch'e' fue il primo vescovado del mondo, da quello di Roma in fuori...<sup>95</sup>

Néanmoins, cette primauté n'est pas temporelle, car au chapitre XII, il est expliqué que c'est Lucques qui est le premier archevêché à avoir été fondé. La primauté de Fiesole est de ce fait due à la taille ou à l'influence spirituelle, et, bien que seconde à Rome, ceci lui permet d'en tirer un rapport privilégié à Dieu. Florence également reçoit une forme de sacralité religieuse ; ainsi, nous dit Mula, de la description architecturale de la ville de Florence :

---

et ses palais se sont écroulés, mais la gloire de son nom est immortelle. [...] La renommée de cette cité vénérable ne s'éteindra pas avant celle du monde entier car Rome en sera toujours le plus haut sommet. [...] Va-t-il nier la grandeur de Rome où subsistent après tant de siècles des vestiges si imposants que ni la Gaule, ni l'Allemagne, ni aucune autre contrée barbare n'oseraient prétendre à la gloire qu'ils représentent ? »

<sup>94</sup> Gérard LABROT, *L'image de Rome, une arme pour la Contre-Réforme. 1534-1677*, Seyssel, Champ Vallon, 1987 ; Guy BOQUET, « Gérard Labrot, *L'image de Rome, une arme pour la Contre-Réforme, 1534-1667* ». In: *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 38 N°2, Avril-juin 1991. pp. 337-340.

<sup>95</sup> Patrick MULA, « Les origines du mythe de Florence du XIIIème au milieu du XIVème siècle », Université Stendhal Grenoble, thèse de Doctorat d'État, 1992, p. 48 ; *Libro Fiesolano*, chapitre X, in G. T. Gargani dans « Opuscoli scelti inediti o rari », appendice à *Lecture di famiglia*, Firenze, Galileiana, 1854.

On a ici une variation sur le thème *De ecclesiis aedificandis*, courant pendant tout le haut moyen âge et au-delà, dans la culture patristique et théologique. Florence y est interprétée comme une œuvre d'art sacré. La topographie y est absorbée par la théologie<sup>96</sup>.

Et si la légende confère une sacralité à Florence et Fiesole, Rome est incontestablement la cité la plus chargée de puissance sacrée. La romanité prend alors un sens différent de celui antique ; la romanité n'est plus le rappel à la gloire martiale, à la république ou à l'*imperium*, mais le sentiment de proximité du sacré, lié à la Rome chrétienne.

Ce sentiment de proximité, s'il est fort à Rome, ne se limite pas à la seule ville. Sous la plume de Pétrarque, c'est l'Italie entière qui participe de cette vigueur romaine :

Conditarum sane a Romanis in Italia non est numerus : Bononia, Mutina, Pollentia, Parma, Cremona, Placentia, et decus urbium Florentia<sup>97</sup>.

Les fondations romaines jalonnent l'Italie, et sont autant de relais de la romanité. L'identité italienne se fond dans celle de Rome. Au point que la gloire de Rome et la gloire de l'Étrurie se rejoignent dans la création d'un passé glorieux de l'Italie :

Roma in Italia a Troianis est condita ; Troiam vero quis condidit ? Nempe Italus fuit et Tuscus. Unde est illud apud Virgilium sub Troianorum ad Italiam adventum :

*Hinc Dardanus ortus,  
Huc repetit*<sup>98</sup>.

La citation de l'*Énéide* (VII, 240-241) coïncide avec la légende du *Libro fiesolano*, et figure parmi les sources d'inspiration des chroniqueurs pour faire des Étrusques les fondateurs de Troie et donc les ancêtres des Romains ; ce qu'il ressort de l'invective de Pétrarque, c'est l'idée de gloire qui enveloppe l'Italie entière, étrusque, romaine, ou simplement italique. Car c'est là l'objectif de son écrit : il ne célèbre pas l'identité florentine, milanaise ou d'une cité particulière. L'éloge de Rome est pensé comme une célébration de l'héritage romain qui concerne toute l'Italie – voire au-delà. C'est dans cette tradition de l'universalisme romain, tant antique que chrétien, que Pétrarque inscrit son plaidoyer en faveur de la Papauté romaine.

---

<sup>96</sup> Patrick MULA, « Les origines du mythe de Florence... », *op. cit.*, p. 129-130.

<sup>97</sup> PETRARQUE, *Invectives*, *op. cit.*, p. 360. Trad. : « Les villes qui doivent leur création aux Romains sont très nombreuses en Italie : Bologne, Modène, Pollenzo, Parme, Crémone, Plaisance et la plus belle des villes, Florence. »

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 358. Trad. : « Rome fut fondée en Italie par des Troyens. Mais par qui fut fondée Troie ? Par un Italique, étrusque de surcroît ! C'est pour cette raison que l'on lit chez Virgile à propos de l'arrivée des Troyens en Italie : 'C'est ici qu'est né Dardanus et c'est ici qu'il revient.' »

## **L'Istoria di Firenze de Gregorio Dati**

L'*Istoria di Firenze dal 1380 al 1405* de Gregorio Dati est bien plus tardive que les œuvres étudiées jusqu'à présent<sup>99</sup> ; écrite probablement autour de 1408, elle se rapproche stylistiquement davantage des chroniques médiévales que des écrits des humanistes de la même période, Leonardo Bruni en tête. Néanmoins, on y trouve des éléments qui ne relèvent pas de la tradition des chroniques, et qui attestent d'une certaine infusion des écrits humanistes dans l'imaginaire collectif ; par exemple, Gregorio Dati fait mention d'une identité toscane antique :

La Città d'Arezo fu antichissima, e truovasi nell'antiche Croniche, che innanzi, che fusse Roma (2) Arezo era nobile Città in Toscana, la quale è posta presso al fiume d'Arno<sup>100</sup>,

La note (2) est telle que suit :

(2) *Che Arezzo sia una Città antichissima, è nobilissima (sic), è cosa chiara, e manifesta. Livio lib. 9. lasciò scritto, che ella era uno de' capi, o sia Metropoli dell'antica Toscana. Itaque a Perusia, & Cortona, & Aretio ec. quae ferme Capita Etruriae populorum ea tempestate erant. E nel lib. 10. lo stesso storico. Tres validissimae urbes Etruriae capita, Volsinii, Perusia, Aretium pacem, petiere.*

Comme tous les historiens du *Trecento*, qui lisent Tite-Live, Gregorio Dati connaît les Étrusques. Malgré cela, Dati continue de préférer le terme de Toscans à celui d'Étrusques : il parle de l'« antica Toscana », qui est, dans la citation tirée de Tite-Live immédiatement après, l'« Etruriae ». Selon Hans Baron, le passé étrusque ne fut jamais vraiment oublié, mais simplement offusqué par le rayonnement de Rome, et ainsi la tradition romaine aurait pris le pas sur celle étrusque, ce qui résulte en une *damnatio memoriae* des Étrusques, expliquant l'absence de reprise immédiate du terme Étrusques<sup>101</sup>. Schoonhoven réalise une étude détaillée des termes chez Dante, qui sert de modèle à Baron pour dire que l'opinion générale autour de 1300 était que le sang romain avait été contaminé par le sang fésulan. Voici la conclusion d'Erik Schoonhoven :

The references to Etruscan history in Dante's work show that the Etruscans were not identified as a distinct people. Words like 'Etruria', and other variants, are absent: the

---

<sup>99</sup> Gregorio DATI, *Istoria di Firenze di Goro Dati dal 1380 al 1405*, éd. Giuseppe Manni, Florence, 1735.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>101</sup> Hans BARON, *In search of Florentine Civic Humanism, Essays on the Transition from Medieval to Modern Thought*, Vol. I (Princeton, Princeton University Press, 1988), 53.

people that lived next to the Romans for centuries are not defined as a distinct entity in his work<sup>102</sup>.

Pour Schoonhoven, il n'y a pas de *damnatio memoriae* savamment organisée ; il s'agit plutôt d'un effacement spontané, causé par le manque d'attrait envers un peuple flottant dans la masse indistincte des nombreux peuples italiens. Lucaniens, Étrusques, Rutules, Volsques, Samnites, ... les peuples italiens sont nombreux, et la gloire de Rome cause ce désintérêt qui pousse Baron à considérer qu'il s'agit d'une *damnatio memoriae* organisée. Gregorio Dati s'inscrit dans cet héritage « toscan », plutôt qu'étrusque.

Néanmoins, d'autres signes trahissent la popularité croissante du mythe étrusque. Gregorio Dati montre dans son *Istoria* une conscience accrue de la région toscane, comparativement à, par exemple, la chronique de Giovanni Villani :

[Arezzo] per antico tempo fu molto più potente, che la Città di Firenze, ed ebbe signoria di molte Terre, e Castella<sup>103</sup>.

En effet, il mentionne très fréquemment les cités étrusques, et l'étendue de leur domination, leur importance dans les époques reculées :

...dove fu l'antica Città di Luni, che oggi è disfatta. Appresso tenea la nobile Città di Pisa, e quella di Siena, e di Perugia, e molte altre Terre, e Castella<sup>104</sup>.

Plus encore, il se dégage des énumérations de villes le regroupement en province, signe d'une conscience régionale :

...terreno di Toscana, che se la riserbò lo 'mperadore per se, per eccellenzia, dove sono Siena, Cortona, Arezzo, Volterra, Pistoia, Lucca, Pisa, Luni, e l'antichissima Città di Fiesole, e la nobilissima Città di Firenze. [...] detta Provincia di Toscana<sup>105</sup>...

Notons la présence de Fiesole, dite « antichissima », rémanence de la tradition faisant de Fiesole la première cité étrusque. L'expression « Provincia di Toscana » se retrouve encore à plusieurs endroits dans l'*Istoria* de Goro Dati ; ceci permet de voir que si, nominalement, les Étrusques

---

<sup>102</sup> ERIK SCHOONHOVEN, « A literary invention: the Etruscan myth in early Renaissance Florence », *Renaissance Studies*, 24: 459-471, 2010, p. 468.

<sup>103</sup> Gregorio DATI, *Istoria di Firenze...*, *op. cit.*, p. 23.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 74.



sont toujours absents, l'idée de cohérence régionale a progressé, et justifie les énumérations des cités toscanes.

Une information nouvelle se présente lorsque Gregorio Dati aborde la question des relations entre Rome et l'ancienne Toscane :

e pare, che quando la Città di Roma ebbe principio, e cominciò da gente di rozzi costumi, in poco tempo a crescere molto, secondo che Valerio Massimo racconta, que' Romani, che si voleano avanzare, e trarre innanzi le loro famiglie a onore, mandavano i loro figliuoli come aveano intendimento, a certi loro amici in Toscana, acciocchè quivi s'allevassono, e nutricassono in virtù, e 'n buoni costumi, perchè in Toscana s'esercitavano le virtù morali, e i belli costumi, e le nobili gentilezze, più che in altra Provincia del Mondo, e massimamente dell'onorare gl'Iddii, e di sapere fare i sacrificj, onde e' seguì, che in poco tempo i Romani appresono maravigliosamente queste virtù, e divennono vaghi, e disiderosi, e grandi Autori, e molto si diletтарono in esse, ed esercitaronvisi gran tempo<sup>106</sup>.

Goro Dati dit que le modèle culturel des Romains était la culture étrusque, qu'ils apprenaient et révéraient, comme ils le feraient plus tard de la culture grecque. L'Étrurie est donc ici glorifiée comme source du savoir religieux et littéraire : il ne s'agit plus de relater la filiation Fiesole-Troie-Rome-Florence, mais d'expliquer que pour les Romains, la supériorité culturelle des Étrusques était claire. Car la tendance des Romains à emprunter, à reprendre des choses chez d'autres peuples, est un trope de l'écriture au sujet des anciens : bien loin de l'orgueil conquérant que l'on attribue ordinairement aux Romains, leur sagesse dans le reconnaître les bonnes choses est souvent vanté comme la raison qui les a rendus maîtres du monde. Des tactiques militaires samnites à la philosophie grecque, en passant par l'architecture, les aqueducs et égouts étrusques, les tonneaux gaulois et mille autres choses encore, l'histoire romaine est pavée de récupérations *ad maiorem Romae gloriam*. Ici, Goro Dati rapporte que l'Étrurie était reconnue comme civilisation érudite par les Romains, d'après les dires de Valère Maxime. C'est par ailleurs un des aspects que met en valeur Leonardo Bruni, dans son ouvrage majeur, *l'Histoire du peuple florentin*. Cette nouvelle pierre apportée à la glorification de l'ancienne Étrurie s'insère ensuite dans un raisonnement audacieux quant aux origines de Florence : ayant conquis le monde entier, et se sentant en sécurité en Italie, les Romains réfléchissent aux causes de leur extraordinaire destin. Ainsi :

si ricordarono del loro piccolo principio, e considerarono, che era venuto fatto loro quello, che mai niuna altra nazione, nè Imperio del Mondo avea acquistato, e 'l reputarono senza

---

<sup>106</sup> Gregorio DATI, *Istoria di Firenze...*, *op. cit.*, p. 102.

dubbio, che questo era venuto loro fatto per cagione di due cose ; l'una per l'onore, e reverenza fatta agl'Iddii ne' principj di loro imprese, invocando, e chiedendo il loro aiutorio, e nel fine delle vittorie rendendo loro grazia con divoti sacrificj, avevano in principio, come t'ho detto, imparato da Toscana ; l'altra per lo esercizio della giustizia, e della temperanza, e di tutte l'oneste virtù, e buoni costumi, che di principio, come ho detto, aveano apparato in Toscana<sup>107</sup>,

Les qualités les plus importantes dans la réussite de la conquête du monde sont donc celles que les Romains ont apprises des Étrusques : ceci fait de l'Étrurie, sinon la puissance capable de conquérir les terres connues, du moins la matrice culturelle, religieuse et idéologique de cette expansion. Bien loin d'être l'Étrurie des Tarquins que la République chasse de Rome, comme dans le *Contra maledicum* de Salutati, l'Étrurie est présentée ici dans toute sa splendeur et gloire.

e per queste ragioni parve a' favj di Roma, che l'esserne conoscente, e grato a farne memoria perpetua, fusse tra l'altre in grande virtù, e cosa giusta, e utile per esempio. E però diliberarono per comune consentimento, e per legge, che in quel tempo di tanta pace, e riposo, e di tanta grandezza di loro stato, di fare una bella opera di merito, e memoria de' beneficj ricevuti da' Toscani, e questo fusse di fare nel mezzo di Toscana in quel luogo, che fusse più piano, e dilettevole, e di migliore aria, e acque, che altro sito, che vi fusse, una Città bella a maraviglia fatta a similitudine di Roma, e che si chiamasse Romula , cioè la piccola Roma, e puosono, e fondarono la Città in sul fiume d'Arno, perchè le fusse ancora guardia, e battifolle l'antica forte Città di Fiesole posta in sul monte sopra tre miglia, per poterne vivere più sicuri ; e fatta la nobile nuova Città, mandarono abitatori Cittadini Romani eletti di tutte le nobili schiatte di Roma<sup>108</sup>.

Bien que le nom de Florence ne soit pas encore mentionné, la référence est claire : pour honorer leur dette envers les Étrusques, les Romains fondent une cité, la plus belle et la mieux située du monde, sur le modèle de Rome elle-même. Fiesole est mentionnée, mais elle est une sorte de double de la nouvelle cité, une forteresse face à la cité prospère et pacifique établie dans la vallée. Ceci crée une opposition entre la cité pacifique, située dans la plaine et ouverte au commerce, et la cité menacée par la guerre, contrainte de se réfugier sur les hautes cimes. Et de fait, la cité près de l'Arno est si prospère, qu'elle croît très vite :

E in poco tempo crebbe tanto, e fu fatta sì bella cosa, che qualunque persona l'avesse veduta, o fussene domandata, diceva, ch'ell'era il fiore dell'altre, e che ogni dì più fioriva, intanto che questo parlare fece, che in poco tempo abbandonato il primo nome, da tutti era chiamata la Città del Fiore, e parendo, che così fusse, prese per sua arme, e segno il giglio fiorito, che è sopra a tutti gli altri fiori, ed era il giglio bianco naturale nel campo vermiglio,

---

<sup>107</sup> Gregorio DATI, *Istoria di Firenze...*, op. cit., p. 104.

<sup>108</sup> *Ibid.*, p. 105.

e così durò gran tempo infino alla raccomandazione, che fu fatta co' Fiesolani, quando la Città loro si disfece, e vennono ad abitare a Firenze<sup>109</sup>.

L'explication du nom de Florence justifie alors l'état présent de la cité : elle est riche et prospère, comme son nom l'indique, et finit par absorber Fiesole, après sa destruction.

e venne in detti tempi delle parti di Settentrione di là dalla Magna, e Ungheria un Principe chiamato Totile Flagellum Dei, altri il chiama Attila, ed egli diceva, ch'era fragello di Dio. Costui entrato in Firenze, e fattogli grande onore da' Fiorentini, colla sua gente prese la Terra, e arsela, e missela tutta a ruine, e così fece di molte altre Terre d'Italia ; poi fu morto da un suo ragazzo. I Cittadini sparti per le contrade dattorno, ritornarono, e rifecono la Città, dato che grande numero ne facesse ammazzare, non tutta nel propio luogo di prima la puosono, ma in parte, e parte si stesono più verso l'oriente, e rifecono la Città in poco tempo più bella, che non era prima<sup>110</sup>,

L'intégration de l'épisode de Totila, ici rapproché d'Attila comme pour augmenter le poids historique de la légende, est adjointe de la remarque sur l'accueil que les Florentins offrent au roi barbare : malgré les grands honneurs reçus, il détruit tout de même la cité ; ceci tient bien de la tradition qu'étudie Patrick Mula, dans laquelle Totila détruit Florence par la ruse, créant ainsi un parallélisme entre la destruction de Troie et de Florence.

Florence est la cité fille de Rome, la « petite Rome », qui a grandi en terre étrusque ; elle est le tribut des Romains versé à la grandeur des Étrusques. Comment penser une ascendance plus glorieuse que celle-ci ? Car au savoir et à la noblesse des Étrusques s'ajoute la *libertas* romaine, celle des anciens romains pourfendeurs des rois et des tyrans :

È questa natura in quel popolo, perocchè sono discesi di que' Romani, che col reggimento di libertà aveano acquistato la signoria del Mondo, e posto Roma in pace, e in riposo, più che mai fusse, i quali, se ora tornassono al Mondo, sarebbero amici di Cesare, e d'ognuno, che guastò quello Stato, e 'l reggimento popolare, e ridussonlo a tirannia, e però i Fiorentini nati di que' Romani liberi, seguitando la natura loro, hanno sempre sospetto di chi potesse occupare, o tenere loro libertà del loro reggimento popolare, e civile, e per questo sono nimici di chi studia occupare per tirannia, e superbia la libertà, come fanno coloro, che per gentilezza non vogliono stare al pari degli altri<sup>111</sup>.

La première idée intéressante est celle des Romains qui « col reggimento di libertà aveano acquistato la signoria del Mondo » ; il s'agit bien d'une parole prophétique quant au destin glorieux de Florence : dans les luttes qui opposent la cité de la liberté aux tyrans, c'est le choix

---

<sup>109</sup> Gregorio DATI, *Istoria di Firenze...*, op. cit., p. 106.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 106-107.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 112.

de la liberté qui est destiné à permettre la plus grande gloire. De même, la seconde idée que défend Dati est centrale : la date de fondation de la cité détermine son essence. Nous avons déjà mentionné plus haut que Salutati faisait de la fondation syllanienne de la ville un argument en faveur de son essence profondément républicaine, et on retrouve cette même idée ici : il importe peu que Rome soit devenue un empire, et ait abandonné son identité républicaine. Florence est née de la république romaine, et son identité est en quelque sorte une sorte de « romanité figée dans le temps », une permanence d'idéaux qui ne sont plus chez les Romains, mais qui peuvent continuer d'exister en la ville de Florence. La version de Dati est cependant confuse : Florence est fondée comme tribut aux Étrusques lorsque Rome a conquis le monde entier, et revient à ses racines ; mais cette expansion maximale ne se produit que sous l'empire, si bien que la fondation florentine serait alors impériale, à une époque où les « Romani liberi » de Dati auraient déjà perdu leur pureté morale. Malgré cette légère imprécision dans le récit, que nous expliquerons ci-après, l'idée demeure : Florence est la résurrection de la république romaine, et son destin est de défendre la liberté, ce qui explique son identité guelfe. Néanmoins, il se pose un problème d'identité : en effet, selon Gregorio Dati, les premiers Florentins furent gibelins, et ne se sont tournés vers la *Parte Guelfa* que plus tard. Ceci s'explique par la raison suivante :

La cagione, perchè non somigliano i Romani è perchè quei Cittadini (1) discesono di Fiesole, e' Fiesolani erano di contrario animo a' Romani, e tornarono ad abitare in Firenze quando Fiesole fu presa, e disfatta da' Fiorentini, e a comune consentimento tornarono ad abitare a Firenze, e furono d'accordo ; [...] e così è durato poi sempre infino ad oggi, e quelle schiatte discese di Fiesole sono tutte venute meno, siccome mal seme, ed è rimaso il buon seme Romano<sup>112</sup>.

Pour appuyer cette idée, Gregorio Dati ajoute la note qui suit :

(1) Dante nel can. 15. dell'Inf. così introduce a parlare Ser Brunetto Latini.  
 Ma quello ingrato Popolo maligno,  
 Che discese da Fiesole ab antico,  
 E tiene ancor del monte, e del macigno,  
 Ti si farà per tuo ben far nemico :  
 Ed è ragion, che tra gli lazzi forbi  
 Si disconvien fruttare il dolce fico.  
 Vecchia fama nel Mondo gli chiama orbi,  
 Gente avara invidiosa, e superba,  
 Da' lor costumi fa, che tu ti forbi.  
 La tua fortuna tanto onor ti serba,  
 Che l'una parte, e l'altra avranno fame

---

<sup>112</sup> Gregorio DATI, *Istoria di Firenze...*, *op. cit.*, p. 113-114.

Di te ; ma lungi sia dal becco l'erba.  
Faccian le bestie Fiesolane strame  
Di lor medesme, e non tocchin la pianta,  
S'alcuna sorge ancor nel lor letame,  
In cui riviva la sementa santa  
Di quei Roman, che vi rimaser, quando  
Fu fatto il nidio di malizia tanta.

La référence à Dante est évidente : qui autre que lui pouvait être invoqué pour vanter la « sainte semence romaine », et rabaisser le sang fésulan qui l'aurait corrompue ? Schoonhoven, que nous convoquons plus haut, l'a bien montré. On voit que, chez Dati, se joue un renversement de ce que l'on a pu voir auparavant : il octroie une place de choix à l'Étrurie comme civilisation propre et glorieuse, tout en dépréciant l'héritage fésulan comme une scorie dans le sang florentin. Ceci signifie bien que, au tournant du XV<sup>e</sup> siècle, un dépassement de la légende médiévale contenue dans le *Libro fiesolano* a été effectué. Et, dans le cas de Goro Dati, les influences menant à ce changement sont d'une part l'*etruscitas* que promeut Coluccio Salutati, et d'autre part la *Laudatio Florentine urbis* de Leonardo Bruni.

### ***Florence aux portes de la Toscane***

Cette partie se concentre sur le moment de transition que sont les années 1400-1410 ; au sortir de la guerre contre Milan, après la mort de Gian Galeazzo en 1402, Florence s'enorgueillit et rayonne. C'est là le sens d'une œuvre comme la *Laudatio Florentine urbis*, écrite probablement à l'été 1404, qui n'est pas un écrit de guerre comme les Invectives échangées par Loschi et Salutati, mais un panégyrique au sens plein : Florence a remporté la victoire, et le montre.

### ***La Laudatio Florentine urbis***

Première œuvre majeure de Leonardo Bruni, la *Laudatio* contient en elle beaucoup de thèmes qui seront repris et élargis dans l'*Histoire du peuple florentin*. Tout d'abord, elle est une invitation à la célébration de l'histoire :

Cognoscite, viri florentini, cognoscite stirpem ac prosapiam vestram ! Reputate quam omnium gentium sitis clarissimi ! Ceteri enim populi aut profugos aut extorres patriis

sedibus aut agrestes aut convenas obscuros atque incertos habent auctores. Vobis autem populus romanus, orbis terrarum victor dominusque, est auctor<sup>113</sup>.

L'enthousiasme de Leonardo Bruni est tout à la fois un encouragement à l'entretien de la mémoire historique, et à l'exaltation de la gloire des racines romaines de Florence. Car les origines d'une cité sont un des aspects les plus importants de son essence :

Nam quanti hoc primum est, ut a populo romano Florentinorum genus sit ortum ! Que gens in toto orbe clarior, que potentior, que omni genere virtutis prestantior populo romano unquam fuit <sup>114</sup>?

Bruni poursuit cette idée en énumérant les nombreuses qualités des Romains ; et ces vertus, de manière à peine voilée, sont bien les vertus qu'il donne aux Florentins, qui possèdent la même valeur que Rome, étant nés de la Ville éternelle. Le récit de fondation est un acte fort : Françoise Létoublon souligne son importance déjà dans l'épopée homérique<sup>115</sup>. Ainsi, elle explique :

Le récit de fondation n'est pas inséré dans l'épopée homérique comme un ornement gratuit [...] il y a une fonction importante [...] l'exposé généalogique d'Énée à Achille est destiné à soutenir une argumentation [...] il prend place dans un rituel de combat singulier : les adversaires exposent toujours leur généalogie quand ils ne se connaissent pas déjà, à la fois pour éviter de transgresser un interdit en combattant contre un parent ou contre un hôte et pour invoquer magiquement le secours du *génos* au moment où son héritier va par la victoire en prolonger la gloire, ou mourir [...] l'exposé généalogique dans le défi engage en fait l'issue du combat, puisque la valeur individuelle d'un homme ne compense jamais le 'poids' de sa lignée.

Cette idée selon laquelle la valeur personnelle ne peut dépasser la valeur de la lignée semble très intéressante pour comprendre pourquoi Antonio Loschi se soucie tant de contester la *romanitas* des Florentins. La généalogie est une guerre virtuelle, un acte belliqueux. Ici, Bruni écrit alors que la guerre est terminée, mais il s'agit bien d'un acte de domination affiché face à la perdante, Milan. Et la domination n'est pas pensée que par rapport à Milan : Leonardo Bruni

---

<sup>113</sup> Leonardo BRUNI, *Laudatio Florentine urbis*, XXX, in Leonardo BRUNI, *Opere letterarie e politiche*, P. Viti (éd.), Turin, 1996. Traduction de Paolo Viti : « Imparate a conoscere, o Fiorentini, imparate a conoscere la vostra stirpe e progenie ! Considerate quanto siete più illustri di tutte le genti ! Tutti gli altri popoli hanno, come progenitori, o profughi o banditi dalle loro sedi, o contadini, o forestieri oscuri ed incerti. Di voi, invece, è progenitore il popolo romano, conquistatore e dominatore del mondo intero. »

<sup>114</sup> *Ibid.*, XXXI. Trad. : « Di quanto grande importanza è questo primo bene : che cioè la progenie dei Fiorentini abbia avuto origine dal popolo romano ! Quale gente c'è stata mai nel mondo più insigne, più potente, più elevata in ogni tipo di virtù, del popolo romano ? »

<sup>115</sup> Françoise LETOUBLON, *Fonder une cité*, Grenoble, ELLUG, 1987, p. 79.

annonce dans sa *Laudatio* un élément qui n'était pas dans les écrits que nous avons déjà vu, mais qui sera le thème central de son *Histoire du peuple florentin* :

Ex quo etiam illud fit, ut omnia bella que a populo florentino geruntur iustissima sint, nec possit hic populus in gerendis bellis iustitia carere, cum omnia bella pro suarum rerum vel defensione vel recuperatione gerat necesse est, que duo bellorum genera omnes leges omniaque iura permittunt. Quod si parentum gloria, nobilitas, virtus, amplitudo, magnificentia filios quoque illustrat, nichil est in toto orbe quod Florentinorum dignitati possit preferri, quandoquidem ex huiusmodi parentibus nati sunt qui omni genere laudis cunctos mortales longissime antecellunt. Quis enim est hominum qui se a populo romano non fateatur servatum ? Quis autem servus vel libertus cum domini vel patroni liberis de dignitate contendat, aut se preferendum censeat ? Non parum igitur ornamentum est huic urbi, tam claros ipsius ac sue gentis conditores auctoresque habuisse<sup>116</sup>.

Le raisonnement est simple, mais clair ; Rome a régné sur le monde, les Florentins sont les héritiers privilégiés des Romains, et ont de ce fait une autorité de droit sur tous les peuples. Cette dimension non plus défensive mais offensive, voire impérialiste, du récit des origines est bien nouvelle, et liée au contexte de forte ascension que connaît la cité à ce moment-là. Leonardo Bruni porte avec lui certainement les impressions des Florentins, lorsqu'il proclame l'absolue supériorité de leur cité. Néanmoins, afin d'entériner son propos, il se propose d'éclaircir le cours des événements qui mènent à la fondation de Florence :

At quo in tempore Florentinorum gens a Romanis est orta ? Hoc enim plurimum arbitror referre quod et in regis successionibus observari aiunt, ut is tandem regis filius recte appelletur qui eo tempore natus sit quo eius parens regiam habuerit dignitatem ; qui autem vel ante vel postea nati sunt, eos neque regis filios esse nec in regno paterno successionem habere<sup>117</sup>.

---

<sup>116</sup> Leonardo BRUNI, *Laudatio Florentine urbis*, *op. cit.*, XXXII. Trad. : « Perciò, anche a voi, o Fiorentini, compete, per un certo diritto ereditario, il dominio su tutto il mondo, come possedimento di beni paterni. Ne deriva pure che tutte le guerre che sono fatte dal popolo fiorentino sono giustissime, e che questo popolo nel condurre guerre non può agire senza giustizia, perché tutte le guerre bisogna che le faccia o per la difesa o per il recupero dei suoi beni : e questi due tipi di guerra tutte le leggi e tutti i diritti li permettono. Che se la gloria dei padri, la loro nobiltà, virtù, grandezza, magnificenza rendono illustri anche i figli, non c'è niente in tutto il mondo che si possa anteporre alla dignità dei Fiorentini, dal momento che essi sono nati da genitori che in ogni motivo di lode superano di gran lunga tutti i mortali. Chi c'è fra gli uomini che non riconosca di essere stato conservato dal popolo romano ? Chi poi, o servo o liberto, oserebbe gareggiare in dignità con i figli del suo signore o del suo patrono, o penserebbe di dover essere preposto ad essi ? Non è, dunque, un piccolo ornamento per questa città avere avuto così illustri progenitori e fondatori. »

<sup>117</sup> *Ibid.*, XXXIII. Trad. : « Ma in quale tempo la stirpe dei Fiorentini è derivata dai Romani ? Penso che questa sia una cosa molto importante, perché, a quel che si dice, anche nelle successioni dei re si osserva che a buon diritto si chiama figlio del re uno che è nato nel tempo in cui suo padre aveva la dignità reale ; quelli, invece, che sono nati prima o dopo non si considerano figli del re, né possono avere la successione nel regno paterno. »

L'idée du moment de naissance des cités-filles de Rome pour déterminer laquelle est légitime à régner est audacieuse, mais elle permet à Bruni de justifier une sélection parmi les très nombreuses villes qui se réclament d'une fondation romaine ; nous avons vu que Goro Dati, à quelques années de distance, écrit son *Istoria* en mentionnant une pléthore de villes nées de Rome. L'argument de Bruni permet ainsi de s'assurer que les revendications florentines sont bien établies.

Hec igitur splendissima Romanorum colonia eo maxime tempore deducta est quo populi romani imperium maxime florebat, quo potentissimi reges et bellicosissime gentes armis ac virtute domite erant. Carthago, Numantia, Corinthus a stirpe interierant ; omnes terre mariaque omnia in potestatem eius populi venerant ; nichil calamitatis populo romano ab ullis hostibus inflictum erat. Nondum Cesaes, Antonii, Tiberii, Neronis, pestes atque exitia rei publice, libertatem sustulerant, sed vigeat sancta et inconcussa libertas, que tamen, non multo post hanc coloniam deductam, a sceleratissimis latronibus sublata est<sup>118</sup>.

On voit ici la mention des grandes guerres républicaines : la conquête et destruction de Carthage, au terme de la troisième guerre punique, a lieu en 146 avant notre ère, tout comme la chute de Corinthe. Numance, enfin, est prise en 133 avant J.-C.. Leonardo Bruni fait appel à la Rome de ces conflits, et l'oppose aux tyrans qui « libertatem sustulerant », ceux qu'il qualifie de « pestes atque exitia ». Si Néron et Antoine, et Tibère dans une certaine mesure, figurent parmi les *exempla* négatifs courants, le fait de qualifier César de la sorte est plus surprenant. Ceci montre bien à quel point la chancellerie de Salutati a eu un rôle clef dans la création et la consolidation de nouveaux éléments idéologiques forts : l'appel à la liberté républicaine est en effet bien le moment où la fondation césarienne est mise de côté, au profit du sursaut d'identité républicaine, résistante à l'oppression, qui était nécessaire pour surmonter la menace des Visconti. Florence est ainsi l'incarnation de la république romaine dans sa meilleure forme, car peu après la fondation de la cité (« non multo post hanc coloniam deductam »), les empereurs, ruine de Rome et « sceleratissimis latronibus », mettaient à mal la liberté. Il faut noter, sur ce point, que c'est un élément du discours qui marque les consciences, puisqu'on le retrouve tel quel chez Gregorio Dati, quelques années plus tard. Toutefois, la virulence à l'égard de tous les

---

<sup>118</sup> Leonardo BRUNI, *Laudatio Florentine urbis, op. cit.*, XXXIV. Trad. : « Dunque, questa splendissima colonia dei Romani fu dedotta nelle condizioni più floride, in cui potentissimi re e bellicosissime genti erano state domate con le armi e col valore : Cartagine, Numanzia, Corinto erano state distrutte alle radici ; tutte le terre e tutti i mari erano caduti in potere di quel popolo ; nessun danno era stato inflitto al popolo romano da alcun nemico. Non ancora i Cesari, gli Antoni, i Tiberi, i Neroni, peste e rovina della Repubblica, avevano tolto la libertà ! Ma era in auge, sacra e inviolata, la libertà, la quale però non molto dopo che questa colonia era stata costituita, fu soppressa da scelleratissimi ladroni. »



empereurs est reprise plus loin, et nuancée ; car Bruni a bien conscience du danger qu'il y a à attaquer si violemment des figures tutélaires comme César ou, a fortiori, Auguste :

O Cai Cesar, quam plane tua facinora romanam urbem evertere ! Sed comprimam ipse me. Sunt enim qui Lucanum, doctissimum et sapientissimum hominem, vera de te scripsisse permoleste ferant. Nec fortasse carent ratione : etsi enim multa ac magna in te vitia erant, multis tamen ac magnis virtutibus obumbrabantur. Quamobrem de te silere tutius erit. Et simul filium tuum eadem illa ratione preteribo ; quanquam non ignoramus, cuius tu rei gratia ut illum adoptares allectus es. Sed totum pretereo, neque eius lassam crudelitatem nec proscriptiones cedisque innocentium civium neque prodicionem senatus neque adulteria stupraque eius memorabo. Fuerunt enim in illo, ut in patre quoque fuerant, vestigia quedam virtutum que vitia quoque tolerabiliora faciebant. At hec monstra, quibus imperium tradidistis, nulla virtute redempta erant a vitiis, nisi forte virtus est omni conatu rem publicam delere nec ullo flagitio, quantumvis maximo, abstinere. Quare, etsi cetera vestra obliviscar, illud tamen neque oblivisci neque ut vobis non succenseam adduci possum, quod viam tantis malistantisque sceleribus patefecistis quanta successores vestri omni genere impietatis nequitieque ediderunt<sup>119</sup>.

Bien que mitigée par le désir de faire preuve de retenue, l'accusation de Bruni est catégorique : à partir de César, Rome n'est plus glorieuse, car sa liberté, la liberté du peuple romain, a été bafouée. En comparaison, Florence, elle, est bien la championne de la liberté contre toute forme de tyrannie, comme le montre l'anecdote que rapporte Bruni plus loin dans son éloge :

Ex quo nata est illa vox, quam adversus potentiores frequentissime iactari videmus. Cum enim quid minantur, promptissime aiunt : « Ego quoque florentinus sum civis ». Hac illi voce attestari videntur et palam admonere ut nemo se propter imbecillitatem contemnat nec sibi iniuriam propter potentiam minari pergat ; parem esse condicionem omnium, cum eos qui minus possint ipsa res publica polliceatur ulcisci<sup>120</sup>.

---

<sup>119</sup> Leonardo BRUNI, *Laudatio Florentine urbis*, *op. cit.*, XL. Trad. : « O Caio Cesare, come le tue azioni hanno completamente rovinato la città di Roma ! Ma mi tratterò. Ci sono, infatti, di quelli che sopportano male che Lucano, uomo tanto dotto e sapiente, abbia scritto il vero su di te. E forse hanno ragione : perché anche se tu avevi molti e grandi vizi, essi erano coperti da molte e grandi virtù. Perciò nei tuoi confronti è più sicuro tacere. E per lo stesso motivo tralascierò tuo figlio, anche se non ignoriamo da quale causa fosti indotto ad adottarlo. Ma tralascierò tutto, e di lui non rievocherò né la manifesta crudeltà, né le proscrizioni e le stragi di cittadini innocenti, né il tradimento del senato, né gli adulteri e gli stupri. Egli ebbe, come anche aveva avuto suo padre, alcuni vestigi di virtù che rendevano più sopportabili anche i suoi vizi. Ma questi mostri, ai quali avete lasciato l'impero, nessuna virtù li redimeva dai loro vizi, a meno che non sia virtù cercare in ogni modo di distruggere lo Stato e non astenersi da nessuna scellerataggine, per quanto grande sia. Perciò, anche se tralascierò tutte le altre vostre azioni, non posso però dimenticare – e non posso quindi sdegnarmi contro di voi – il fatto che voi avete aperto la strada ai tanto grandi mali e alle tanto grandi scellerataggini che i vostri successori hanno compiuto con ogni genere di empietà e di iniquità. »

<sup>120</sup> *Ibid.*, LXXXIX. Trad. : « Da tutto ciò è nata quella voce, che tante volte sentiamo venirealzata contro i più potenti : quando costoro fanno qualche minaccia, gli altri dicono subito : « Anch'io sono cittadino di Firenze ». Con queste parole sembra che vogliano attestare, ed apertamente avvertire, affinché nessuno li disprezzi per la loro piccolezza né intenda minacciar loro del male per la sua potenza ; uguali, dunque, le condizioni di tutti, dal momento che lo Stato stesso promette di vendicare i più deboli. »

Cette rumeur semble très intéressante dans les évocations sous-jacentes qu'elle comporte : il est impossible de déterminer si elle est une pure invention de Bruni ou non, mais il est certain que l'humaniste choisit bien ses mots, lorsqu'il rapporte la formule « ego quoque florentinus sum civis ». Le rappel de la célèbre formule « Romanus sum civis », prononcée par Mucius Scaevola alors qu'il sacrifie sa main droite dans les flammes après la tentative d'assassinat de Porsenna, permet d'inscrire la citoyenneté florentine dans la droite lignée de la citoyenneté romaine. Le thème de la citoyenneté est indéniablement central dans l'œuvre de Bruni, et cela se lit également dans le titre de ses écrits : si la *Laudatio* a pour sujet la « Florentine urbis », son *Histoire*, elle, se donne pour objet central le peuple florentin. Il est néanmoins remarquable que l'Étrurie soit absente de la *Laudatio Florentine urbis* ; en effet, le terme est présent, mais il n'a qu'une vocation locative, nullement culturelle ou politique, de manière très similaire à la mention du terme chez Boccace, par exemple<sup>121</sup>.

#### **Le panorama intellectuel à la veille de l'écriture de l'*Histoire du peuple florentin***

Il s'agit ici d'opérer tout à la fois une transition vers la seconde partie en voyant plus à fond quel est le contexte d'écriture de l'*Histoire du peuple florentin*, et un bilan de ce qui a déjà été vu, pour mieux comprendre la valeur de l'œuvre majeure de Leonardo Bruni. C'est également l'occasion d'avoir une vue d'ensemble sur cette période charnière. Car le chemin parcouru depuis la légende rapportée par Giovanni Villani est impressionnant : en l'espace d'une vingtaine d'années, le chancelier florentin et son disciple réinventent le sens du « nationalisme » florentin. En effet, si l'on peut considérer que la présence de Fiesole dans la légende médiévale du *Libro fiesolano* constitue une forme précoce d'éloge de l'*etruscitas*, comme le fait Marthe Dozon, la fin du récit est plutôt dévalorisante pour Fiesole, détruite à jamais, et la gloire se tient bien du côté de Rome et de Florence, sa fille privilégiée. De surcroît, le mélange des sangs romain et fésulan est considéré comme une corruption de la « sainte semence romaine », aux yeux de Dante. C'est bien Coluccio Salutati le premier qui, en rétablissant les Étrusques comme antécédent politique viable, propose une alternative aux Romains. Ceci ne signifie pas, comme nous l'avons vu, qu'il cesse de faire appel aux Romains ; Florence est née d'une fondation romaine et tient son amour de la liberté de la république, mais la terre qui la nourrit est bien l'Étrurie. En faisant appel à une culture indépendante, séparée de la lignée romaine, Salutati amène dans l'arène politique une redécouverte culturelle qui se fonde

---

<sup>121</sup> Leonardo BRUNI, *Laudatio Florentine urbis*, op. cit., LXX.

sur la relecture attentive des historiens anciens, et non simplement une inspiration pour en tirer une légende. L'œuvre de Gregorio Dati témoigne bien de cette restauration de la fierté étrusque, puisqu'il met en avant une supériorité culturelle des Étrusques sur les Romains, tout en reprenant la focalisation républicaine de la *Laudatio* de Leonardo Bruni.

Au tournant des années 1410 donc, les Étrusques sont connus et certains aspects saillants de leur identité sont déjà affirmés çà et là. Toutefois, Bruni lui-même ne s'en est pas servi dans sa *Laudatio*. Car l'objectif avoué de la *Laudatio* n'est pas d'écrire un traité d'histoire, mais bien de composer un panégyrique, comme le dit Bruni lui-même<sup>122</sup>. La *Laudatio* sert à démontrer que Florence a hérité de la puissance de Rome, ce qui se voit bien dans sa capacité à surmonter tous les obstacles. Ceci a pour but d'accompagner l'ascension de Florence après la mort du Visconti : il faut se munir d'outils culturels pour appuyer les prétentions impérialistes de la *Città del Giglio*. Pour Gary Ianziti, cette œuvre de Leonardo Bruni est bien celle d'un jeune écrivain qui désire se faire remarquer, et qui annonce une œuvre plus grande ; en effet, Ianziti soutient que tout laisse penser que le disciple de Coluccio Salutati, en 1404, réfléchit déjà à celui qui sera l'ouvrage de sa vie, comme en témoignent des réemplois de passages entiers de la *Laudatio* à l'intérieur de l'*Histoire du peuple florentin*. Plus encore, pour Ianziti, le rôle majeur accordé à la *Parte Guelfa* laisse suggérer une sorte d'accord entre l'humaniste et les élites florentines : en effet, la prééminence de la *Parte Guelfa* dans la *Laudatio* tranche avec la perte de vitesse que connaît le Guelfisme au début du XV<sup>e</sup> siècle. Tout particulièrement, c'est la loyauté envers l'Église qui diminue après la guerre des Huit Saints et le Schisme. Cette loyauté est ainsi remplacée par l'attachement à la souveraineté florentine et à la *libertas*. Ceci prend tout son sens dans une vue plus large : nous avons vu la forte valeur accordée à l'aspect théologique dans les légendes qu'étudie Patrick Mula. Ces légendes chargées d'une valeur religieuse évoluent peu à peu et, sous la plume des humanistes, s'imprègnent d'histoire. Il se produit ainsi un double mouvement : la légende, sacrée et fondée sur la foi, devient le récit historique, porteur d'une valeur mythique, mais fermement ancré dans la démarche humaniste. De la même manière, le récit des origines passe d'un fait littéraire et poétique à un discours porteur d'une ambition politique marquée. Ce double mouvement est bien celui de l'humanisme dans sa dimension globale. Ainsi, lorsque Leonardo Bruni revient à Florence, en mars 1415, après avoir passé dix ans comme secrétaire à la Curie romaine (si l'on exclut les six mois où

---

<sup>122</sup> Voir à ce sujet les commentaires de Gary IANZITI, *Writing history..., op. cit.*, p. 95-97.

Bruni devient chancelier temporaire de Florence, entre décembre 1410 et avril 1411), il commence immédiatement à travailler à l'*Histoire du peuple florentin*, qui doit consacrer la rupture avec les légendes, et donner ses lettres d'or à l'écriture de l'histoire des Étrusques.

## **Partie II**

-

**Donner leurs lettres d'or aux Étrusques, 1415-1494**

## Chapitre 3 – Leonardo Bruni, une révolution historiographique ?

Cette partie est consacrée à l'étude détaillée des éléments que Leonardo Bruni développe dans son *Histoire du peuple florentin* au sujet des Étrusques. Il ne s'agit pas ici de contester l'étude de Giovanni Cipriani, car son analyse du rôle des Étrusques dans l'*Histoire du peuple florentin* reste pertinente ; il s'agit simplement de fournir davantage de détails quant aux descriptions que Bruni fait de ce peuple. Enfin, l'étude de l'*Histoire* sera couplée à l'étude de l'*Oraison funèbre de Nanni Strozzi* (1427). Ici encore, la traduction des passages latins sera proposée en note.

### *Le revival étrusque dans l'Histoire du peuple florentin*

Leonardo Bruni quitte Florence pour se rendre à la Curie romaine en 1405, et y reste jusqu'en 1415. Cette période est marquée par le détachement de Bruni vis-à-vis de Florence, détachement renforcé par la mort de Coluccio Salutati, figure tutélaire pour Bruni, en 1406. C'est Niccolò Niccoli qui se charge de préserver le lien entre Leonardo Bruni et les élites florentines ; Bruni se voit ainsi proposer, en 1406, de reprendre la *Laudatio* pour y ajouter la conquête de Pise, et, en 1407, d'écrire la *Laudatio Coluccii*. Sa brève chancellerie en 1410-1411 ne le persuade pas de revenir s'établir à Florence. Ce n'est qu'en 1415 qu'il décide de revenir, et commence immédiatement à travailler à ce qui deviendront les *Historiarum florentini populi libri XII*. Le 2 janvier 1416, Bruni annonce à son ami Poggio Bracciolini que le premier livre est terminé ; c'est dans ce premier livre que se trouve l'exploration du passé étrusque de Florence, ce qui explique que le contexte d'écriture du livre sur les Étrusques soit placé au milieu des années 1410, et non en 1428, date de publication des six premiers livres.

### **La révision de la légende fésulane**

La tradition de la fondation de Florence et de Fiesole occupe une place majeure dans notre étude, car l'étude du mythe étrusque est, en quelque sorte, liée au déclin de la vieille légende. Par voie de conséquence, la consécration du mythe étrusque implique nécessairement un conflit historiographique avec la légende de Fiesole. Leonardo Bruni, à cet égard, suit les traces de son maître Salutati, lorsqu'il dit :

Florentiam urbem Romani condidere a Lucio Sylla Faesulas deducti. Fuerunt autem hi Syllani milites, quibus ob egregiam cum in ceteris tum in civili bello navatam operam, pars Faesulani agri est attributa et Faesulae una cum veteribus incolis sedes traditae. Has civium

deductiones consignationesque agrorum Romani colonias appellabant, quod vicelibet praedia quae colerent quibusque inhabitarentn sedes tradebantur<sup>123</sup>.

La fondation de Florence est attribuée à Sylla, comme le disait déjà Salutati. On voit bien l'ambition de l'œuvre de Brunni se dessiner : il s'agit de reprendre et d'amplifier les idées mises en place lors de la chancellerie de Coluccio Salutati. Ainsi, la *libertas* républicaine est fortement mise en avant. Ici, néanmoins, Brunni propose une version historiquement plus précise du passage de Fiesole à Florence : les colons de Sylla sont envoyés à Fiesole, mais ceux-ci fondent très vite une nouvelle cité sur les rives de l'Arno. Ainsi :

Per hunc igitur modum a L. Sylla militibus Faesulas deductis agrisque viritim divises, eorum plerique urbem montanam et difficilem aditu, praesertim in illa securitate romani imperii, minime sibi necessariam arbitrati, relicto monte, in proxime subiecta planitie, secus Arni Munionisque fluviorum ripas, conferre aedificia et habitare coeperunt. Novam urbem, quod inter fluentia duo posita erat, Fluentiam primo vocitarunt eiusque incolae Fluentini dicti. Et id quidem nomen per aliqua tempora urbi fuisse videtur, donec crescentibus rebus et civitate maiorem in modum adaucta, sive corrupto ut in plerisque vocabulo sive quod miro floreret successu, pro Fluentia Florentiam dixere<sup>124</sup>.

On voit ici l'intention d'expliquer les raisons qui justifient les décisions prises : à une opposition antithétique entre Fiesole et le sang romain, Brunni substitue un choix politique dû aux besoins économiques et à la situation politique du moment, c'est-à-dire la paix établie dans le territoire contrôlé par Rome, à une époque où les ennemis pouvant menacer l'Italie étaient déjà tous vaincus. Seuls restaient, peut-être, les pirates qu'affrontera Pompée, mais l'intérieur des terres italiennes était bel et bien à l'abri de la guerre – du moins jusqu'aux guerres civiles. Implicitement, il y a ici des thèmes typiques de l'imaginaire communal : la représentation des effets de la paix et de la guerre dans la fresque de Lorenzetti, *l'Allégorie du bon et du mauvais gouvernement* (1338), montre bien la dévastation et la famine qui touche les cités qui se perdent dans les conflits, tandis que les bons gouvernements préservent la paix afin d'apporter la prospérité. Derrière une simple remarque quant à la localisation de la cité, on peut ainsi voir

---

<sup>123</sup> Leonardo BRUNNI, *History of the Florentine People*, éd. et trad. par J. Hankins, 3 vol. Cambridge et Londres, 2001-2007, vol. I, livre I, p. 8. Trad. : « The founders of Florence were Romans sent by Lucius Sulla to Faesulae. They were his veterans who had given outstanding service in the civil war as well as in other wars, and he granted them part of the territory of Faesulae in addition to the town itself and its old inhabitants. Such a relocation of citizens and assignment of lands was called a colony by the Romans, because the estates cultivated and inhabited by the citizens were granted to them as homes. »

<sup>124</sup> *Ibid.*, vol. I, livre I, p. 10. Trad. : « That is how Sulla's veterans came to Faesulae and divided the fields among themselves. Many of them decided, however, that amidst the security of the Roman empire it was unnecessary to inhabit an inaccessible hill town. So they left the mountain and began to form settlements along the banks of the Arno and the Mugnone in the plain below. The new city located between these two waterways was at first called Fluentia and its inhabitants Fluentini. The name lasted for some time, it seems, until the city grew and developed. Then, perhaps just through the ordinary process by which words are corrupted, or perhaps because of the wonderfully successful flowering of the city, Fluentia became Florentia. »

tout un imaginaire et, mieux encore, le regard de Bruni qui indique que Florence est née dans une période où le gouvernement de la république romaine – et non la monarchie ou l’empire – permettait aux villes de prospérer. Et ce n’est pas un hasard si, peu après, il reprend le *topos* de la ville de Florence comme « *piccola Roma* » :

Videntur autem hi coloni, sive levandi desiderii causa sive amore veteris patriae, pleraque Romanae urbis loca aedificiaque aemulari voluisse. Nam et capitolium sibi fecerunt et forum iuxta positum eo situ iisdemque regionibus inter se conversa, quis romanum forum capitoliumque videmus. Addiderunt thermas publicas ad populi lavacra ; theatrum ad spectacula ludorum. Ex eadem aemulatione templum Martis est, in quem videlicet deum Romani genus, fabulosa licet credulitate, referebant. Usque adeo vero aemulandi studio proveci sunt, ut etiam minus necessaria opera maiori impensa non piguerit imitare. Productis ad septimum usque miliarium arcubus, fontes accepti in urbem ducebantur, qui ut Romae opportuni, ubi omnis aqua gypso corrupta solo profertur, sic Florentiae superflui, ubi purissimi latices tota urbe scaturiunt. Huic publicae magnificentiae privata quoque aedificia convenisse crediderim, quamvis in privatis minus appareat. Nam publicis quidem, ut supra diximus, non contemnendae reliquiae attestantur<sup>125</sup>.

On retrouve le thème, par ailleurs déjà présent dans la légende du *Libro fiesolano*, de l’urbanisme florentin calqué sur celui romain. Nous avons déjà expliqué l’importance de la topographie dans la formation de l’identité citadine, et combien cet élément qui peut sembler simplement honorifique contient en réalité l’idée que Florence réunit les mêmes structures qui ont permis à Rome de dominer le monde. Ceci est d’autant plus important que ce parallélisme vient se situer immédiatement après l’éloge caché du gouvernement républicain comme source de prospérité. Leonardo Bruni ajoute un élément, qui semble-t-il, n’était pas présent avant lui : le fait que les Florentins aient construit des aqueducs dont ils n’avaient, selon Bruni, pas besoin. Cet élément permet d’une part de prouver combien les Florentins ont toujours eu à cœur d’émuler les Romains, et d’autre part, de montrer qu’ils ne manquaient pas de la richesse nécessaire à de si grands travaux. Tous les éléments pour la grandeur de la cité semblent ainsi réunis : une bonne constitution, garantie par l’exemple pris sur Rome, et une terre prospère. Seule s’oppose Rome :

---

<sup>125</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People*, *op. cit.*, vol. I, livre I, p. 12. Trad. : « Out of nostalgia or love for their old home, the colonizers seem to have consciously imitated Rome in their planning of the city and in the construction of buildings. They built themselves a capitol and a forum, in the same configuration as was found in Rome, and they had baths for public cleanliness and an arena for watching games and spectacles. The temple of Mars was built in the same spirit of emulation, for it was to this god that the Romans, superstitiously, traced their ancestry. They were so eager to affirm their relationship to Rome, in fact, that they liked to copy less important structures as well, even at tremendous expense. They brought water by aqueduct, which was reasonable in Rome where all the local water was chalky, but superfluous in Florence where perfectly pure water springs up in abundance. It seems likely, moreover, that their private houses matched their public buildings in magnificence, though the evidence that this was the case is less abundant. The above-mentioned ruins of the public buildings prove how ample those, at least, were. »



Crescere tamen civitatis potentiam ac maiorem in modum attolli, romanae magnitudinis vicinitas prohibebat. Ut enim ingentes arbores novellis plantis iuxta surgentibus officere solent nec ut altius crescant permittere, sic romanae urbis moles sua magnitudine vicinitatem premens, nullam Italiae civitatem maiorem in modum crescere patiebatur<sup>126</sup>.

Écrasée par Rome, Florence ne pouvait pas s'étendre ; si Rome n'est plus, rien n'entrave l'expansion de Florence. La domination de Rome sur les cités italiennes avait également une autre conséquence pour Florence :

Neque sane fines augere bello poterat sub imperio constituta nec omnino bella exercere nec magistratus satis magnifici, quippe eorum iurisdictio intra breves limites claudebatur, et haec ipsa romanis magistratibus era obnoxia<sup>127</sup>.

Cette remarque fait l'objet d'une analyse détaillée par Gary Ianziti ; il explique que ces revendications, le droit de faire la guerre et de nommer les magistrats, coïncident parfaitement avec les revendications de l'oligarchie florentine, proche des Albizzi, au moment où Bruni écrit le début de l'*Histoire du peuple florentin*<sup>128</sup>. On voit, en conclusion, que Leonardo Bruni met fin à la tradition de la fondation césarienne et de l'opposition Florence-Fiesole, qu'il remplace par l'option républicaine appuyée par des sources nombreuses, et rattache ainsi Florence à la *libertas* pré-impériale, faisant de Florence une cité d'autant plus ancienne<sup>129</sup>.

### **Qui sont les Étrusques ?**

A cette naissance renouvelée vient s'ajouter un autre élément central dans la description des antiquités italiennes ; Leonardo Bruni désire remonter plus loin que Rome, vers ceux qui dominaient l'Italie bien avant le règne Romulus :

Ante romanum quidem imperium longe maximas totius Italiae opes maximamque potentiam ac prae ceteris vel bello vel pace inclitum nomen etruscorum fuisse, inter omnes antiquissimos rerum scriptores haud ambigue constat<sup>130</sup>.

---

<sup>126</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People, op. cit.*, vol. I, livre I, p. 16. Trad. : « Only the nearness of Rome in her grandeur limited Florentia's rise to power. As mighty trees overshadow young seedlings that grow nearby and keep them stunted, so did Rome overwhelm her neighbors with her sheer size, allowing no greater city to arise in Italy. »

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 16. Trad. : « Being under imperial rule she could not augment her borders by war, nor indeed wage war at all ; nor could she boast splendid magistrates, since their jurisdiction was narrowly circumscribed and subject to Roman officials. »

<sup>128</sup> Gary Ianziti, *Leonardo Bruni and the Uses of the Past: Writing History in Renaissance Italy*, Harvard University Press : Cambridge, MA and London, 2012, p. 117.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>130</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People, op. cit.*, vol. I, livre I, p. 18. Trad. : « Before the Roman empire, the greatest wealth and power in Italy and the greatest fame in war and peace belonged to the Etruscans – such is the clear message of all the most ancient sources. »

La source principale de Bruni est Tite-Live, qui est également la source majeure de tous les historiens du *Trecento*<sup>131</sup>. Leonardo Bruni récupère néanmoins des éléments qui avaient jusque-là été laissés de côté, et s'en sert pour affirmer la spécificité culturelle des Étrusques, qui permet de les ériger en peuple distinct. Si l'idée d'élever les Étrusques au rang d'*exemplum* capable de tenir tête à Rome n'est pas de Bruni mais bien de Coluccio Salutati, le travail massif à partir des sources afin de légitimer cette nouvelle tradition, lui, constitue l'originalité de l'œuvre de Bruni. Il reconstitue ainsi l'histoire de ce peuple :

Origo autem vetustissima eius gentis ex Maeonia est, unde Lydi multitudine ingenti ac praeclara bello manu Italiam navibus advecti, in ea parte quae nunc Etruria dicitur consederunt, pulsisque inde pelasgis ceterisque eius regionis veteribus incolis, a Tyrrheno eorum rege Tyrrheniam nuncuparunt. Aucta subinde subole et potentia simul cum multitudine in dies crescente, quantum inter Apenninum montem et inferum mare Tyberimque et Macram fluvios terrarum clauditur, id totum propagatis finibus tenuere, mox Etrusci a sacrificio, ut creditur, ritu, vel a sereni contemplatione coeli graeca lingua nuncupati, ipsaque regio Etruria dicta<sup>132</sup>.

Premier point important, les Étrusques sont « Lydi navibus advecti » : Leonardo Bruni reprend ici l'idée communément répandue chez les Anciens que les Étrusques seraient un peuple oriental, probablement d'Anatolie (la Lydie étant la région d'Anatolie qui jouxte la mer Égée). En effet, parmi les historiens antiques, seul Denys d'Halicarnasse, au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, soutient l'hypothèse d'une autochtonie étrusque<sup>133</sup>. Celui-ci s'appuie sur la vision italo-centriste de l'*Énéide* de Virgile, qui fait de Dardanos un Étrusque parti en Orient<sup>134</sup>. On voit par là que Bruni, en revenant à la version de Tite-Live, contourne la tradition née de Virgile et de Denys d'Halicarnasse qui avait irrigué la formation de la légende du *Libro fiesolano*. Il rétablit un contact avec les *auctoritates* dans leur généralité, plutôt qu'avec le primat de Virgile. Deuxièmement, on voit que les Étrusques sont montrés comme un peuple conquérant : les Pélasges ayant été repoussés (« pulsus pelagis »), les Étrusques s'emparent de la région et s'y installent ; leur puissance croît tant que le nom de leur roi devient le nom de la région elle-

<sup>131</sup> Erik SCHOONHOVEN, « A literary invention: the Etruscan myth in early Renaissance Florence », *Renaissance Studies*, 24: 459-471, 2010, p. 459.

<sup>132</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People*, *op. cit.*, vol. I, livre I, p. 18. Trad. : « The original home of this people was Maeonia, whence the Lydians, with a large populace and a famous band of warriors, sailed to Italy and settled in the region now called Tuscany. They expelled the Pelasgians and other previous inhabitants, and called the region Tyrrhenia after their king, Tyrrhenus. Their progeny increased and their power grew daily with their numbers, until they had extended their borders and controlled all the lands from the western shore to the Apennines, and from the Tiber to the Macra River. Later they received the Greek name, Etruscans, which referred either to their sacrificial rites or to their contemplation of clear skies. The region itself acquired the name Etruria. »

<sup>133</sup> Raymond BLOCH, à l'article « Étrusques », in *Encyclopaedia Universalis*, vol. VII, 1988, p. 504, col. 1.

<sup>134</sup> Patrick MULA, « Les origines du mythe de Florence du XIII<sup>ème</sup> au milieu du XIV<sup>ème</sup> siècle », Université Stendhal Grenoble, thèse de Doctorat d'État, 1992, p. 130.

même, ce qui prouve l'ampleur de leur puissance. Enfin, troisième et dernier point, leur rapport privilégié aux rites et à la divination, qui constitue un élément caractéristique de leur civilisation, et qui est très souvent invoqué. Par analogie avec les Florentins, cette proximité aux rites permet de souligner le lien étroit qu'entretient Florence avec le sacré, et donc la *pars ecclesiae*. Leur rapport à la religion n'est toutefois pas le seul critère qui peut servir au rapprochement avec Florence ; en effet, voici ce que Bruni dit de l'organisation politique des Étrusques :

Totam vero etruscam gentem in duodecim populos divisam fuisse veteres tradidere, sed eos omnes ab initio rex unus gubernabat. Tandem, ut regia potestas gravior illis visa, ex singulis populis singulos lucumones (sic enim magistratum vocitabant qui comuni consilio totam regeret gentem) creare coeperunt. Eorum unus certo tempore aliis praecerat, ita tamen ut auctoritate et honore, non potentia princeps esset. Sub hoc igitur magistratu per longa tempora pari voluntate auctoritateque duodecim populorum Etruria gubernata, qualis concordiae fructus esse solet, in tantas opes potentiamque accrevit, ut non solum urbibus passim opportunis locis per eam conditis virisque et divitiis intra fines floreret, verum etiam extra longe lateque dominaretur<sup>135</sup>.

Les douze tribus indépendantes, dirigées chacune par un magistrat élu, tirent leur puissance de la concorde qui règne entre elles ; si la monarchie était autrefois présente chez, ils l'ont considérée « gravior », littéralement pesante. Ceci ne peut qu'éveiller chez les Toscans la fierté de la *libertas* des cités d'Étrurie, à la fois celles antiques et celles médiévales. Qui plus est, la *concordia* est montrée comme source des « tantas opes potentiamque », ce qui vise à promouvoir les bienfaits de l'alliance entre cités toscanes, unies par leur désir de préserver la *libertas*. Le thème de la *concordia* fait par ailleurs écho à ce que nous mentionnions plus haut quant au bon et au mauvais gouvernement et à la prospérité qu'amène la paix.

Testes eius potentiae sunt duo maria, quibus Italia modo insulae cingitur ; utraque sane non ab aliis populis quam ab Etruscis nominata. Inferius Tuscum, idemque Tyrrhenum, vetusto gentis nomine, quae appellatio, ut quibusdam Graecis placet, ab Sardinia in Siciliam obtinet. Superius Adriaticum ab Atria, oppido quondam maritimis rebus maxime inclito,

---

<sup>135</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People*, op. cit., vol. I, livre I, p. 18-19. Trad. : « According to ancient sources, the Etruscans consisted of twelve tribes. Originally, however, they all obeyed one king. Eventually, as royal power seemed burdensome to them, each tribe began to elect a separate Lucumo, as they called the magistrate who, with the help of a communal council, ruled the whole tribe. One such Lucumo came to be supreme over the others, but in prestige only, not in actual power. Under this magistracy, Etruria was ruled for a long time by the equal will and authority of all its twelve peoples ; and internal concord, as it usually does, gave them wealth and power. The various cities founded in suitable places within the borders of Etruria became large and prosperous, and eventually the Etruscans held sway over lands far beyond their own borders. »

quod Etrusci per ea tempora, iis quoque locis dominantes, iuxta litus superi maris non longe a Padi ostiis condidere<sup>136</sup>.

On voit ici la confirmation de la capacité des Étrusques à nommer les lieux et les mers, ce qui atteste de leur puissance des deux côtés de la Botte. Plus encore, leurs conquêtes s'étendaient, d'après Bruni, à toute l'Italie :

Etenim Apenninum transgressi, omnia primo cis Padum loca, mox et transpadanam regionem totam usque ad Alpes praeter extremum Venetorum angulum, bello et armis subacta, Etrusci possederunt. Inde per tractum adriatici maris descendentes, magnam eius litoris tenuerunt partem, pulsus Umbris, gente per eam tempestatem maxima ac potentissima, quorum supra trecenta oppida ab Etruscis debellata fuisse veteres tradunt historiae. Cis Apenninum vero per inferiorem Italiae partem ad fretum usque siculum eorum potentia provecta est. Haec autem per loca frequentibus missis coloniis, multae quidem urbes ab eis conditae, multae etiam veteribus exactis possessoribus novo colono repletae memorantur, quarum veluti indices eorum potentiae adhuc extant. Ab inferiori quidem Italiae parte Capua inter inclitas quondam urbes perpaucas nominata ; a superiori vero Mantua et ipsa quoque Etruscorum colonia<sup>137</sup>.

Bruni parvient à opérer un habile renversement : la puissance colonisatrice italique par excellence est d'ordinaire Rome, mais ici, il transparait l'image d'une péninsule entièrement conquise par les Étrusques, des Alpes à la Sicile. Par ailleurs, il réaffirme les origines étrusques de cités comme Mantoue et Capoue, ce qui permet d'ajouter des jalons, çà et là dans la culture classique, de la présence étrusque. Ainsi, Capoue, célèbre par son rôle dans la deuxième guerre punique, devient un témoin de la présence étrusque, à des siècles de distance ; il importe peu que ces événements soient pleinement distincts de l'*etruscitas* de la cité : les érudits connaissent ces noms, et les associent désormais aux Étrusques. Il s'agit de peupler le répertoire des *exempla* classiques de noms liés aux Étrusques, afin de légitimer leur présence et leur gloire.

---

<sup>136</sup> *Ibid.*, vol. I, livre I, p. 20. Trad. : « The two seas that nearly encircle Italy bear witness to the power of the Etruscans, for both are named after them and no others. The lower sea was named the Tuscan or Tyrrhenian Sea after the old name of the people, and according to certain Greek sources, this name applied to it from Sardinia to Sicily. The upper sea was called the Adriatic, named after Atria, a famous port founded by the Etruscans on the coast not too far from the mouth of the Po – for they ruled that area too. »

<sup>137</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People*, *op. cit.*, vol. I, livre I, p. 20. Trad. : « Indeed, once the Etruscans had crossed the Apennines, they subdued in war and occupied, first of all, every place on their side of the Po, and later the whole region on the other side up to the Alps, except for the farthest promontory held by the Venetians. Moving down the sweep of the shore, they controlled the greater part of that coast and expelled the Umbrians, a people who were then numerous and powerful enough, as the ancient sources tell us, to lose over three hundred towns to the Etruscans. On our side of the Apennines they extended their power through the southern part of Italy down to the straits of Sicily. And wherever they went, they colonized. Historians preserve the memory of numerous towns which they founded, as well as numerous towns whose previous inhabitants they drove out and replaced with their own people. Some of those towns still exist, a continuing monument to their former power. Capua is mentioned among the very few once-famous cities of this kind in the south, while in the north there is Mantua, which started as an Etruscan colony. »

## L'Étrurie en péril : un avertissement pour les Florentins ?

Après avoir établi l'ancienneté de leur peuple et de leur conquête de l'Italie, la situant dès avant la guerre de Troie, Leonardo Bruni explique ce qui a pu conduire à la chute d'une si brillante nation :

Sed utraque opinio praestiterit, troianum ante bellum floruisse etruscam rem fateamur necesse est. Duravit autem incolumis domus et foris usque ad transitum Gallorum in Italiam, annos post troianum bellum circiter sexcentos ; post conditam vero urbem Romam centum fere et septuaginta. Quo quidem tempore Galli maximis peditum equitumque copiis duce Belloveso Alpes transgressi, aliaque inde super aliam multitudinem per priorum vestigia ex Gallis Germanisque confluentem, eam omnem Italiae partem, quae nunc Gallia Cisalpina dicitur, Tuscis ademerunt. Novissimi vero omnium Gallorum Senones tractum maritimae orae, in quo Sena Gallia urbs est, occuparunt. Ab iis et aliis Gallis opes Etruscorum attritae et intra iugum Apennini post longa bella repressae<sup>138</sup>.

L'invasion des Gaulois menés par Bellovesos, située autour du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère par Bruni, coïncide avec le récit de Tite-Live. En effet, Leonardo Bruni n'a pas besoin d'inventer une histoire légendaire pour consolider l'histoire étrusque ; les historiens anciens offrent force informations sur eux. Néanmoins, c'est l'emploi qu'en fait Bruni qui est intéressant : de Bellovesos il passe immédiatement aux Sénons, dont la guerre contre Chiusi puis le sac de Rome se déroule à la toute fin du IV<sup>e</sup> siècle, vers 386-390 av. J.-C.<sup>139</sup>. La seule marque de l'ellipse temporelle opérée est le qualificatif « novissimi », qui a, à mon sens, une forte valeur d'euphémisme et permet de rapprocher Bellovesos et les Sénons. Les invasions gauloises sont alors vues dans une même mouvance, comme une agression continue des terres étrusques ; la conséquence historiographique inévitable est l'appropriation par les Étrusques de la valeur, jusque-là attribuée à Rome, d'adversaire privilégiée des barbares. Peut-être est-ce simplement un hasard que Bruni ne mentionne pas Brennus, qui aurait souligné ainsi le versant romain du récit, mais ceci rentre bien dans la remarque que faisait déjà Patrick Mula au sujet du choix des informations présentes dans la légende du *Libro fiesolano* : il s'agirait ainsi pour Bruni de « ne point faire ombre à la grandeur de Florence par un excessif développement de celle de

---

<sup>138</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People*, op. cit., vol. I, livre I, p. 22. Trad. : « Whichever account we accept, however, we must admit that the Etruscan nation flourished before the Trojan War. And it lasted intact at home and abroad until the invasion of Italy by the Gauls, about six hundred years after the Trojan War, and about one hundred and seventy years after the founding of Rome. The Gauls, led by Bellovesus, had massive forces of infantry and cavalry. They crossed the Alps and were followed by other populations migrating from Gaul and Germany. Together these peoples took from the Tuscans all that part of Italy which is still known as Cisalpine Gaul. The last of the Gauls were the Senones, who occupied a tract of the coastline around the city of Senigallia. The wealth of the Tuscans was diminished by these and other Gauls, and after long wars Etruria was confined within the area bounded by the Apennine passes.

<sup>139</sup> TITE-LIVE, *Ab Urbe condita*, V, XXXIV.

Rome<sup>140</sup> ». Car la tradition de Rome ennemie des barbares est fermement établie par le sac de Rome par Brennus et les Sénons, mythifiée par l'épisode des Oies du Capitole, et renforcée dans les siècles suivants par le conflit de Marius contre les Cimbres et les Teutons, la conquête de la Gaule et les guerres germaniques. Le déclin de la puissance étrusque apparaît donc comme un parallélisme parfait avec Rome, mais antérieure, et de ce fait plus prestigieuse. L'extension de la puissance étrusque à toute l'Italie suivie d'une lutte aguerrie contre les barbares qui finissent par l'emporter recoupe à la perfection les invasions barbares de l'Antiquité tardive, et la chute de l'Empire romain. Mais les Gaulois ne sont pas les seuls adversaires de l'Étrurie :

Romanorum insuper crescens potentia alia ex parte fines obtundebat. Ita in medio duarum validissimarum gentium constituti, Etrusci bifariam vexabantur. Mansit tamen etiam post per aliquot saecula robur et auctoritas gentis, ut foris imminutae, sic domi validae praepotentisque<sup>141</sup>.

La situation passée des Étrusques rend encore ici compte de l'état présent des Toscans, enserrés entre Milan ou l'Empire et les États Pontificaux, entre les barbares et Rome. Le danger est alors bien celui d'être affaiblis par une prise en tenailles qui risque de causer à nouveau le déclin de l'Étrurie. De plus, notons que la légende de Bellovesos rapportée par Tite-Live stipule que Bellovesos et ses troupes s'installèrent dans la plaine de Milan, donnant lieu à un possible rapprochement entre Milan et les barbares, que Salutati soulignait déjà lorsqu'il les qualifiait de *Lombardi Longobardi*, comme nous l'avons vu.

L'Étrurie agit ainsi comme un passé glorieux démontrant l'attachement séculaire de la Toscane à la *libertas*, ainsi que sa puissance militaire passée ; la domination étrusque sur l'Italie constitue indubitablement une promesse et une espérance pour les Florentins qui découvrent leur passé glorieux, l'appel à la conquête de toute l'Italie pour reconstituer l'empire étrusque.

### ***Rome et l'Étrurie***

Rome est la référence antique par excellence, nulle autre cité ne l'a égalée par sa puissance. La relation entre Rome et l'Étrurie, à qui Bruni veut donner un prestige nouveau, est ainsi nécessairement pleine du sens qu'il entend donner à sa réalisation de l'histoire étrusque.

### **Rome à l'école des Étrusques**

---

<sup>140</sup> Patrick MULA, « Les origines du mythe de Florence... », *op. cit.*, p. 80.

<sup>141</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People*, *op. cit.*, vol. I, livre I, p. 24. Trad. : « Meanwhile the growing power of the Romans encroached on their borders from the other side. Thus the Etruscans were squeezed between two very vigorous people and were pressed hard on both borders. Still, for several centuries, the strength and authority of this people, though diminished outside Tuscany, remained vigorous and dominant at home. »

Face à la puissance – et à la volonté de puissance – des Étrusques, Rome se pose comme la rivale insurmontable, mais son image est bien différente de celle des Gaulois, présentés comme simples adversaires :

Enim vero longe alia ratione cum Romanis quam cum Gallis agebatur. Nam adversus barbaras illas et efferatas gentes implacabile bellum fuit Etruscis. Cum Romanis vero non odio neque acerbitate unquam pugnatum ; plus etiam amicitiae quam belli interdum fuit<sup>142</sup>.

L'amitié entre les deux peuples, ainsi que l'inimitié envers les barbares, calque à la perfection la situation contemporaine de Bruni : le lien fort à l'Église et l'hostilité profonde envers Milan, contre qui la guerre, interrompue en 1402, reprend tout au long des années 1420 contre Filippo Maria Visconti. Mais les liens entre les deux peuples vont au-delà de l'amitié :

Declarant imitationis studia, quae nemo ab invisis despectisque assumit. Constat autem Romanos praetextam et trabeas phalerasque et annulos, togas quoque pictas et palmatas tunicas, currus insuper aureos triumpho decoros, fascas denique et lictores et tubas et sellam curulem ac cetera omnia regum magistratuumque insignia ab Etruscis sumpsisse. Nam quod duodecim lictores apparebant regibus consulibusque romanis, id quoque inde sumptum traditur, quod cum ex duodecim populis Etrusci constarent, singulos singuli lictores regi dabant. Inde ab Romanis res accepta, nec numerus quidem imminutus est. Haec omnia, ne quis forte nosmet nobis blandiri existimet, graeci romanique vetustissimi scriptores tradidere<sup>143</sup>.

Pour témoigner de l'amitié entre Romains et Étrusques, Leonardo Bruni convoque un élément plus élogieux encore pour les Étrusques : le fait que les Romains leur aient emprunté de nombreux éléments. Nous avons déjà vu cette idée auparavant, mais Bruni la magnifie en multipliant les choses que Rome emprunte aux Étrusques. Viennent de la civilisation étrusque les habits des citoyens, les instruments et ornements des magistrats, « ac cetera omnia regum magistratuumque insignia », ce qui permet à Bruni de sous-entendre des emprunts bien plus nombreux et à tous les niveaux de la société romaine, des simples citoyens jusqu'aux ornements des rois et magistrats. L'organisation politique même, en la magistrature des licteurs, est dérivée

---

<sup>142</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People*, *op. cit.*, vol. I, livre I, p. 24. Trad. : « The Etruscans behaved very differently toward the Romans than they did toward the Gauls. Against those barbarian and savage peoples they waged implacable war. Against the Romans, they never fought with hatred and bitterness ; in fact, from time to time they were more Rome's friends than her adversaries. »

<sup>143</sup> *Ibid.*, vol. I, livre I, p. 24. Trad. : « Rome's desire to imitate them proves this, for no people imitates those whom they hate and despise. The Romans took from the Etruscans the toga praetexta and the phalera ; the painted togas and embroidered tunics ; the rings of office ; the handsome golden chariots used in triumphs ; the fascas, the lictors, the trumpets and curule chairs, and all the other insignia of kings and magistrates. The twelve lictors who prepared the way for Roman kings and consuls are also said to be derived from the Etruscans. Since that nation consisted of twelve peoples, each people sent one attendant to the king. After the custom was adopted by the Romans, the latter kept the same number of lictors. Lest anyone think we are simply flattering ourselves, moreover, we may note that all this information comes from the oldest Greek and Roman sources. »

des Étrusques. On voit encore ici l'appel aux sources, « *graeci romanique vetustissimi scriptores* », suivi d'une prolepse anticipant l'accusation de ne faire là qu'un panégyrique. Les Romains ne s'arrêtent cependant pas aux emprunts en politique et dans les atours :

Nec imperii tantum insignia ceterumque augustiorem habitum sumpserunt ab Etruscis, verum etiam litteras disciplinamque. Auctores habere se Livius scribit, ut postea Romanos pueros graecis, ita prius etruscis litteris vulgo erudiri solitos<sup>144</sup>.

Les Étrusques sont, par cette remarque, placés en rapport aux Grecs pour la gloire des lettres. Ces éléments, néanmoins, ont déjà été vus chez Gregorio Dati, qui écrit son *Istoria* en 1407-1408. Il est alors possible qu'il existe un écrit faisant mention de ces éléments, antérieur à Dati et à Bruni, peut-être une épître de Salutati que nous n'aurions pas trouvée dans cette étude, ou bien que ce soit Dati qui soit le premier à récupérer ces informations des historiens antiques. C'est une question à laquelle il est, dans cette étude, impossible de répondre. Tout au plus est-il possible de relever la très forte proximité temporelle entre les moments d'écriture des deux œuvres, ce qui traduit une certaine perméabilité des récits étrusques dans le milieu florentin de cette époque.

Nam caerimonias quidem ac religionem et cultum deorum, qua in arte Etrusci prae ceteris gentibus excelluisse traduntur, Romani sic ab illis susceperunt, ut tamen priores partes relictas penes auctores ipsos faterentur. Simul atque gravius quidquam rei publicae imminabat, in quo deum numina placandum censerent, vates et haruspices ex Etruria vocabantur. Denique omnis harum rerum cognitio etrusca disciplina apud Romanos vocitata est<sup>145</sup>.

Bruni aborde ici le point peut-être le plus célèbre de l'héritage étrusque, à savoir leur lien privilégié aux cultes et à la divination. Et en effet, nombre de cultes romains dérivent de cultes étrusques ou plus généralement empruntés aux peuples du Latium ; ce n'est pas un hasard si le roi de Rome le plus associé à la religion n'est pas Romulus mais Numa, son successeur sabin. L'idée que c'est le premier roi « étranger » après Romulus qui instaure les cultes et les rites de Rome traduit bien cette reconnaissance, par les Romains, d'avoir emprunté ces cultes aux

---

<sup>144</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People, op. cit.*, vol. I, livre I, p. 26. Trad. : « The Romans did not take from the Etruscans imperial insignia and other dignified forms of dress only, but also their letters and learning. Livy says that he has sources to show that Roman boys, before the period when they were given instruction in Greek literature, were commonly taught Etruscan literature. »

<sup>145</sup> *Ibid.*, vol. I, livre I, p. 26. Trad. : « The Romans also adopted their religious ceremonial and cultic practices from the Etruscans – and in these arts the Tuscans are reported to have excelled all other nations – doing this in such a way that they left the older rites in the charge of their Etruscan inventors. As soon as a serious crisis would threaten the commonwealth and the Romans decided that the spirits of the gods needed placating, priests and soothsayers would be summoned from Etruria. All such knowledge of religious matters was referred to by the Romans as 'Etruscan learning'. »



peuples alentour – du moins si l'on considère que les légendes sont capables de dévoiler des traces de souvenir historique véritable.

Haec et huiusmodi inde sumpta probare mihi videntur, Romanos etruscam gentem cum observantia quadam admiratos, a qua et ornamenta imperii et deorum cultum ac disciplinam litterarum, tria maxima ac praestantissima, sibi publice privatimque imitanda receperint<sup>146</sup>.

Au terme de sa réflexion sur les emprunts des Romains, Bruni ne désigne plus les Étrusques comme les amis de Rome, mais comme un peuple « admiratus ». Les Étrusques ont ainsi fondé le *decorum* politique, la piété et la production littéraire de la jeune Rome ; trois domaines qui sont centraux dans l'identité de la cité, qui constituent par ailleurs ce que Marx nommera les « superstructures ». Plus encore, ces trois domaines conjoints sont au cœur de l'identité humaniste florentine, la conjonction culture-politique étant rattachée à l'héritage guelfe, ce qui montre bien la portée idéologique forte d'un texte historique comme celui-ci.

### ***Bella, horrida bella, et Thybrim multo spumantem sanguine cerno : les guerres entre Étrusques et Romains***

Ce vers tiré de la prophétie que fait la Sibylle de Cumès à Énée dans l'*Énéide* semble parfait pour introduire le récit des guerres entre Étrusques et Romains<sup>147</sup>. Car si les Romains admirent les Étrusques, les guerres font rage et durent de longs siècles ; ainsi, nous dit Bruni :

Nec pacis quidem artibus admirati sunt gentem, bello autem contempserunt. Probant obsidio urbis Romae et obsides Porsennae traditi, quod post transitum Gallorum in Italiam fuisse admirabilius est. Nec ob ullum magis quam ob etruscum hostem Romae trepidatum reperies, neque dictatores saepius dictos. Primus Romanorum Etruscos bello attigit Romulus ipse, Romae urbis conditor ; mox et alii fere omnes romani reges, praeter Numam Pompilium et Tarquinium Superbum, id bellum susceperunt<sup>148</sup>.

---

<sup>146</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People, op. cit.*, vol. I, livre I, p. 26. Trad. : « It seems to me that the Romans willingness to borrow these things shows that they had a certain respect for the Etruscans. Imperial insignia, religious ceremonies, and literary studies are excellent and important matters, things that relate to private as well as public life. »

<sup>147</sup> VIRGILE, *Énéide*, VI, 86-87. « Je vois des guerres, d'horribles guerres, et le Tibre entièrement couvert d'écume de sang ». Texte et traduction consultés sur le site de la *Bibliotheca Classica Selecta*, (<http://bcs.fltr.ucl.ac.be/Virg/V06-001-263.html>).

<sup>148</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People, op. cit.*, vol. I, livre I, p. 26. Trad. : « Nor did the Romans admire Tuscany for the peaceful arts but despise her in war. The Etruscan attempts to besiege Rome and the hostages turned over to Porsenna in particular are recorded, which are all the more impressive because by that time the Gauls had arrived in Italy. Nor will you find that any enemies frightened the Romans more than the Etruscans, or forced them to adopt dictators more often. The first war of Rome against Tuscany was started by Romulus himself, the city's founder, and from then on almost all the kings of Rome took up this same war again, excepting only Numa Pompilius and Tarquinius the Proud. »

Les guerres entre les deux peuples ont, selon Bruni, duré tout au long de la monarchie romaine, de Romulus jusqu'au siège de Rome par l'armée de Porsenna et l'épisode de Mucius Scaevola, et bien après encore, jusqu'à la conquête complète de l'Étrurie en 264 avant J.-C.. Bruni affirme que les Étrusques sont les ennemis que les Romains ont le plus redouté, et qu'ils ont dû recourir aux *dictatores* contre eux plus souvent que contre tout autre adversaire. Bien que cette information soit difficile à vérifier en l'état, il conviendrait à mon sens de nuancer le propos de Bruni, en évoquant par exemple la férocité des Samnites, contre qui Rome a subi des défaites infamantes, notamment la bataille des Fourches Caudines, en 321 avant J.-C., qui constitue un traumatisme important pour Rome, tant pour les pertes humaines que pour les conditions de paix qu'elle est forcée d'accepter. Néanmoins, selon Bruni, les Étrusques ont été ceux qui ont le plus longtemps lutté contre la domination romaine, ce qui constitue un gage de leur résistance ardue ; il convient cependant de noter que sous la monarchie, les relations entre les deux peuples ont été plus cordiales que belliqueuses, comme le prouve l'ascendance étrusque des trois derniers rois de Rome<sup>149</sup>. L'hostilité naîtrait alors sous la période républicaine, à partir de la tentative de Porsenna de rétablir la lignée des Tarquins sur le trône de Rome, comme le montrent les nombreuses batailles de la période républicaine relatées par Bruni ; ainsi de la bataille de Silvia Arsia, en 509 avant notre ère, qui prend lieu immédiatement après la fuite des Tarquins et la proclamation de la République. Véïès et Tarquinie envoient des troupes pour prendre Rome, qui engagent le combat contre les consuls Lucius Junius Brutus et Marcus Valerius, dit Publicola :

Proelium fuit atrox vehemensque ut nullum ante. Utriusque aciei dexterum vicit cornu ; in maxima tamen hominum strage utrinque facta, creditum est uno plures ex Tusces quam ex Romanis cecidisse. Maior autem Romanis inflictas clades, quod L. Brutus, qui auctor fuerat regis eiciendi, in eo proelio interfectus est. Pugnae certe ea fortuna fuit ut utraque pars se victam putaret. Denique Romanis morte alterius consulis orbatis, plurimaque suorum caede territis, fugam ad primam lucem parantibus, Etrusci, priusquam illucesceret, abiere<sup>150</sup>.

Le combat très violent se déroule d'une manière typique des combats de la période classique, selon la manière grecque : les armées positionnent leurs meilleures troupes sur le flanc droit, si bien que chaque armée enfonce le flanc gauche de l'armée ennemie, composé des plus jeunes

---

<sup>149</sup> Jacques HEURGON, *Rome et la Méditerranée occidentale jusqu'aux guerres puniques*, Paris, PUF, 1993, p. 295.

<sup>150</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People*, *op. cit.*, vol. I, livre I, p. 32. Trad. : « The battle was ferocious and cruel as no previous conflict had been. The right wing of both armies outflanked its opponents, but in the mutual slaughter, according to one source, the Etruscans lost many more men than the Romans. The greater loss, however, was inflicted on the Romans, for Lucius Brutus, the leader of the movement to expel the king, was killed in that battle. The outcome was certainly such that each side considered itself defeated. Finally the Romans, bereaved by the death of one of their consuls, were terrified by the enormous casualties among their men and prepared to retreat at dawn ; the Etruscans left the field before daylight. »

et plus pauvres combattants. Cette habitude est si profondément implantée que le général thébain Épaminondas parvient à triompher d'une armée spartiate supérieure en nombre à Leuctres (371 avant J.-C.) en plaçant toutes ses troupes d'élite sur le flanc gauche pour surprendre l'élite spartiate, tuant la moitié des Ὀμοιοί, les citoyens spartiates. De plus, il est coutume de faire avancer les armées en diagonale vers la gauche, afin de ne présenter à l'ennemi que le flanc droit, pour permettre au flanc gauche plus faible d'éviter un combat trop pesant. Ceci se faisait tant et si bien qu'il y aurait eu une bataille où les deux armées, à force de se déplacer vers la gauche, se seraient dépassées sans entrer en contact. Du récit de Bruni, néanmoins, émerge surtout l'impression de massacre et de dévastation pour les deux camps, qui se replient avant la reprise des combats. Nous verrons plus tard ce qu'il en est selon Tite-Live. Limitons-nous ici à noter l'ardeur avec laquelle les Étrusques résistent aux Romains, au point de tuer leur consul Lucius Junius Brutus.

Porsenna inde Clusinus rex, ob restituendum Tarquinius maiori apparatu renovavit bellum. Hoc duce Etrusci Romanos vicerunt, incluserunt, obsederunt, urbem etiam capturi, nisi Horatius Cocles pontem Sublicium, qui unus per id tempus Tyberi supererat, rescindi iussisset. Ostendunt periculi magnitudinem honores a populo romano Coclitii habiti, non ob victam subactamque hostium provinciam, sed ob id solum, quod rumpendi pontis moram facultatemque dedisset suis. At enim maiores, si vera loqui ius fasque sit, tyberino debebantur anni : nempe quam romana virtus tutari non poterat, tyberini gurgites urbem servarunt<sup>151</sup>.

Ici, Leonardo Bruni réduit le prestige de l'action d'Horatius Coclès en affirmant que ce n'est pas lui, mais le Tibre qui a sauvé les Romains ; ceci confère au siège de Porsenna une certaine ampleur mythique, puisque les fleuves sont des divinités. Plus encore, cet épisode ne peut qu'évoquer, chez le lecteur de Bruni, l'épisode de l'*Illiade* dans lequel le fleuve Scamandre, aussi appelé Xanthe, attaque Achille qui massacrait les Troyens dans ses eaux. Il faut également mentionner que Teucros, ancêtre des Troyens, serait né de ce fleuve. Si l'on ajoute le parallélisme du fleuve qui intervient pour sauver la cité assiégée et l'identité Troie-Rome nées de la même lignée enfantée par le Scamandre, le siège de Porsenna est véritablement rendu

---

<sup>151</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People*, *op. cit.*, vol. I, livre I, p. 34. Trad. : « Porsenna, king of Clusium, renewed the war to restore Tarquinius with greater forces at his disposal. Under this leader, the Etruscans beat the Roman army, surrounded and besieged Rome, and almost took the city. The only thing that saved Rome was the order of Horatius Cocles to destroy the Pons Sublicius, which was at that time the only bridge to span the Tiber. How grave the danger had been is apparent from the honors the Roman people granted him, not for conquering and subduing an enemy province, but merely for giving his own people the time and means to destroy a bridge. It would have been more appropriate (if it is not irreverent to speak the truth) to honor the Tiber itself, for it was the river's swirling waters that saved the city when Roman valor could not. »

épique, au sens premier, comparable à la grande guerre des Achéens contre les Troyens. Bruni ajoute encore :

Etrusci, Ianiculo et omnibus cis Tyberim locis occupatis, reliquam urbis partem longa obsidione pressam tenuere, donec deficiente obsessos cetera spe, in corpus regis grassandi consilium iniretur, ut cui aperto bello pares non essent, eum clam per insidias e medio tollere molirentur. Hinc illa scribae caedes et Mutii Scaevolae manus foculo iniecta<sup>152</sup>.

On voit dans cet extrait que Bruni associe les Romains à la ruse et dévalorise ainsi leur action ; surtout, l'épisode de Mucius Scaevola est évoqué comme un complot des Romains qui planifient l'éloignement du roi et l'assassinat, tandis qu'il est ordinairement perçu comme une action solitaire de Mucius, qui, s'il annonce ses intentions au Sénat, n'en agit pas moins seul. Bruni affirme que les Romains attirent le roi loin de ses troupes, tandis qu'il est en général présenté comme étant au milieu de son camp, entouré de son personnel. L'intention est claire : tant pour Horatius Coclès que pour Mucius Scaevola, les deux grands héros de la guerre contre Porsenna voient leurs exploits minimisés et le roi étrusque renforcé dans sa puissance. Ce procédé continue d'être appliqué pour la fin de la guerre contre Porsenna :

Nec tamen his tot artibus prius etruscus rex ab obsidione destitit urbis quam obsides, non mares modo verum etiam feminas, dandi necessitatem expressit obsessis. Dati nobilissimi cuiusque nati, feminae etiam virgines ; inter quas Valeria, Publicolae consulis filia, multaeque aliae patritiarum gentium. Haec praecipua de populo romano Etruscorum gloria fuit, nec cum aliquo quoquam communis ; nunquam enim alii cuiquam imperatori vel genti populus romanus obsides dedit ob pacem impetrandam<sup>153</sup>.

Dans le récit que fait Bruni, Porsenna ne lève pas le siège pour « his tot artibus », alors que l'effroi inspiré par le geste de Mucius pousse normalement le roi étrusque à lever le siège, et constitue le sens de la légende de Mucius, sans quoi le Romain n'est qu'un assassin qui a échoué dans sa mission, et non un héros. Quand le roi lève le siège, il ne le fait donc pas en réponse à l'acte de Mucius, mais en plus il prend des otages avec lui, chose qui constitue la « Etruscorum gloria », surpassant la gloire de tous les autres peuples. Cette phrase constitue par ailleurs un

---

<sup>152</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People, op. cit.*, vol. I, livre I, p. 34. Trad. : « The Etruscans, who controlled the Janiculum and held all the areas on the north side of the Tiber, long held the other parts of the city in the grip of a siege. The besieged formed a plan to attack the person of the king. This was their sole remaining hope as they were unequal to open warfare. So they resorted to cunning tricks to lure him furtively away from the main body of his troops. Hence the murder of the secretary and story of how Mucius Scaevola put his hand in the fire. »

<sup>153</sup> *Ibid.*, vol. I, livre I, p. 34. Trad. : « But all these stratagems did not cause the Etruscan king to lift the siege, and when he did go he insisted on taking both male and female hostages from the besieged. Men of the noblest birth were given, and high-born maidens. Among the latter was Valeria, daughter of Publicola the consul, as well as many others from patrician families. This was a triumph for the Etruscans unequalled by any other people. To no other ruler or people had the Romans ever given hostages in order to sue for peace. »

bon exemple de la rhétorique de Bruni, où le « de populo romano » est placé au milieu de la phrase, donc non accentué, contrairement au début et à la fin de la phrase qui sont les points les plus importants, et qui sont réservés aux Étrusques : « haec praecipua » et « Etruscorum gloria » encerclent la mention « de populo romano », donnant une impulsion dynamique avec le déictique en début de phrase, et créant une assonance de « a » pour les Étrusques et de « o » pour les Romains. Ceci participe d'une impression d'entrave autour des Romains, qui imite à la perfection le siège de Porsenna autour de la cité de Rome : la gloire des Étrusques enveloppe littéralement les Romains. Après cela, les Étrusques et les Romains font la paix, et les otages sont rendus, rétablissant la stabilité.

C'est la ville de Véies, voisine immédiate de Rome, qui relance les hostilités. La première bataille est un nouveau bain de sang, qui est l'occasion pour Bruni de décrire l'issue du combat avec une formule surprenante :

In eo bello, prima quidem pugna, Romanos Vei superarunt. Secunda autem pugna atrocissima fere omnium quae unquam memorantur fuit, in qua Romani, primo proelio ab Etruscis victi, milites iurare coegerunt se nisi victores nunquam redituros. Itaque hac religione obstrictis animis, obstinatius quam ante pugnatum est, non sine utriusque partis maxima clade. Interfecti sunt in proelio Cn. Manilius consul et Q. Fabius alterius consulis frater. Capta etiam romana castra atque direpta ab Etruscis, sed mox fortuna mutata pugnae, a romanis victoribus recuperata. Nec quicquam magis ad victoriam obfuisse videtur Etruscis quam nimia festinatio in castris oppugnandis, ad quae dum properant quasi victores, eorum acies plus iusto exhausta a Romanis superatur. Raro tamen unquam incertior atque mobilius fortuna quam ea die fuit. Victi procul dubio, Romani vicerunt. Tanto denique sanguine victoria constitit ut, cum postea triumphus consuli offerretur, lugendum potius esse diceret quam triumphandum. Non minori tamen dolore huius pugnae casus Veientes quam prioris Romanos affecerat<sup>154</sup>.

Il faut souligner que le fait que les Étrusques l'emportent sur les Romains n'est jamais anodin et marque toujours une sorte de fierté toscane. Ensuite, Bruni place toujours les batailles perdues sur le fil du rasoir : la première bataille est une victoire, sans commentaire afférent. La défaite

---

<sup>154</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People, op. cit.*, vol. I, livre I, p. 36. Trad. : « In the first battle of the war, the men of Veii overcame the Romans. The second battle, however, was perhaps the most horrible ever recorded. The Romans, after their first defeat, had made the soldiers swear that they would never return except as victors. The soldiers felt bound by this oath, and they fought with much greater tenacity than before, and there were extremely heavy losses on both sides. Killed in the battle were the consul Gnaeus Manlius and Quintus Fabius, the brother of the other consul. The Roman camp was seized and plundered by the Etruscans, then the tide of battle turned and the Romans recovered it. Nothing seems to have contributed more to the Roman victory than the excessive haste of the Etruscans in sacking the Roman camp. For when the Etruscans, believing themselves victorious, made a rush for it, they relaxed their own battle-order more than they should have and so were beaten by the Romans. Hardly ever has fortune been so treacherous and so fickle as it was that day. It appeared certain that the Romans had been beaten, but they still won. The victory was so bloody that later, when the consul was offered a triumph, he would state that it was an occasion for weeping rather than for triumphal celebration. And the outcome of the battle caused Veii as much sorrow as Rome. »

étrusque, en revanche, fait l'objet d'une explication détaillée, qui culmine lorsque Bruni raconte que « victi procul dubio, Romani vicerunt » : ils étaient vaincus, mais ils ont gagné. Cette étrange formulation montre bien l'intention de toujours donner une sorte de victoire, aussi maigre soit-elle, aux Étrusques. Même lorsque Leonardo Bruni est contraint d'accorder un triomphe aux Romains, comme ici, il en diminue le prestige en précisant que ce triomphe était endeillé et que l'issue du combat peina autant les Romains que les Étrusques. Bruni opère ensuite une ellipse temporelle pour raconter la fin de Véïès :

Denique, ne singula proelia consecer, haec una Etruriae civitas, nunc ipsa per se, nunc et aliarum civitatum viribus adiuta, supra trecentesimo et quinquagesimo romanae urbis annum bellum extraxit. Victa interdum proeliis et ipsa saepe victrix. Extremum autem in quo subacta est, nullo communi tuscae gentis decreto sed privato consilio, ipsa intulerat bellum. Itaque, mox prementibus Romanis, denegata sibi ceterorum populorum auxilia fuerunt, indignantibus aliis quod citra commune gentis decretum sua ipsi auctoritate bellum movissent, et metu insuper Gallorum ad sua quosque tuenda retinente<sup>155</sup>.

Véïès, abandonnée par les autres cités, se retrouve ainsi assiégée par Rome au terme d'une suite séculaire de conflits. Mais la cité résiste âprement jusqu'au bout :

Haec Romanis obsidendi Veios occasionem facultatemque dedere. Sustinuit tamen, quamvis deserta, suo proprio ac domestico robore aliquandiu bellum, nec nisi post decem aestates decemque hiemes continuas circumfessa, nec tunc quidem vi, sed improvisa cuniculorum fraude, expugnata est<sup>156</sup>.

Le siège long de dix années et brisé seulement par la ruse représente une seconde identification à la guerre de Troie, cette fois-ci inversée : les Romains sont désormais les Grecs, et non plus les Troyens aidés du fleuve Scamandre. Tout comme lors de l'épisode de Mucius Scaevola, les Romains mettent en place des ruses afin de vaincre les Étrusques, que même la puissance de Rome ne peut renverser. Véïès est présentée comme la résistance ultime face à l'envahisseur

---

<sup>155</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People, op. cit.*, vol. I, livre I, p. 38-40. Trad. : « To summarize a great many battles, this one Etruscan city carried on the war against Rome down to 403 B.C. and beyond. Sometimes she had the help of other cities, sometimes she fought alone. Sometimes she was beaten in battle, sometimes she won. Her final overthrow, however, came when she decided on her own, not by agreement among the Etruscan peoples, to resume the war. Thus, when Rome pressed her hard, she was refused help by the other Etruscan peoples. They were angry because Veii had started a war on her own authority without seeking a general resolution of the Etruscan peoples, and they were also, in some cases, fearful of the Gauls and anxious not to leave their own territories unprotected. »

<sup>156</sup> *Ibid.*, vol. I, livre I, p. 40. Trad. : « This gave Rome the chance and the means to besiege Veii. Though abandoned by her allies, the city sustained the war a long time by her own strength alone. Only after ten successive summers and winters of siege was it taken, and then not by force but by a ruse : a surprise attack through underground tunnels. »

romain, qui ploie uniquement du fait de son isolement politique, ce qui constitue un vif avertissement adressé aux contemporains de Bruni.

### **Décadence de la nation étrusque**

La soumission des Étrusques face à Rome est causée par le manque de clairvoyance des Étrusques eux-mêmes, plus que par la surpuissance de Rome ; en effet, lors de la chute de Véies, la cité se révèle être des plus opulentes que les Romains aient jamais vu :

Praedae tantum ex ea una urbe Romani cepere quantum ex omnibus superioribus bellis ad eam diem nunquam acceperant. Denique cum supra exercitum fortunae eius urbis putarentur, universus populus romanus publico edicto, quod nunquam alias factum est, ad praedam vocatus. Fuit enim urbs opulentissima atque maxima, ea situs laude eaque opportunitate ut saepe a victoribus cogitatum sit de relinquenda urbe Roma et Veios, tanquam in praestantiores urbem, populariter commigrando<sup>157</sup>.

A la richesse du pillage de la ville s'ajoute le site de la cité elle-même, que les Romains jugent si excellent qu'ils considèrent le fait de s'y établir. En affirmant à ce point la richesse et la grandeur des cités étrusques, Leonardo Bruni doit alors expliquer les raisons qui mènent à la chute d'une telle civilisation. Ainsi, il raconte l'histoire de la chute des Falisques et des Capénates :

Nam Capenatibus quidem per vastitatem agrorum vis expressa dedendi. Faliscos vero admirandae virtutis specimen in Furio Camillo praestantissimo Romanorum duce inspectum, ut se sponte dederent, subegit. Et quos non ignis, non ferrum, non obsidio, non vastitas agrorum flectere potuerat, iustitiae et honestatis splendor inflexit<sup>158</sup>.

Si les Capénates se rendent à cause de la famine, les Falisques reconnaissent la valeur de Furius Camillus lorsqu'il refuse d'accepter comme otages les enfants des grandes familles falisques, qu'un professeur de grammaire lui apporte. Camillus fait enchaîner le professeur et ramène les enfants aux Falisques. L'anecdote est en faveur de la figure de Camillus, mais Bruni retourne la chose pour montrer que ce sont les Falisques qui sont dignes d'éloges, car ils se montrent inflexibles face à la force brute, mais reconnaissent la valeur de la justice et de l'honneur. Ainsi,

---

<sup>157</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People, op. cit.*, vol. I, livre I, p. 40. Trad. : « The Romans took as much plunder from this one city as they had gained in all their previous wars put together. Since the wealth of the city seemed too much for the army alone, the whole Roman people was summoned, by a special edict, to come and take part in the plunder. This had never been done anywhere else. Indeed, Veii was a most opulent and impressive city, and its site was so fine and had such possibilities that the victors considered many times abandoning Rome and emigrating en masse to Veii, as to the more excellent city. »

<sup>158</sup> *Ibid.*, vol. I, livre I, p. 40. Trad. : « The Capenates were forced to give up because of the devastation to their lands. The Falisci, on the other hand, were so impressed with the admirable virtue of the great Roman leader, Furius Camillus, that they surrendered to him of their own free will. Men who could not be subdued by fire or sword, or by siege, or by the devastation of their fields, were moved by the splendor of justice and honor. »

Bruni parvient à faire l'éloge des Étrusques malgré la défaite, grâce à l'épisode de Camillus. Les autres cités tombent cependant non par la reconnaissance de la grandeur des Romains, mais par le manque de concertation entre elles ; ainsi, après la défaite de Chiusi, de Perugia et d'Arezzo, les Étrusques tremblent :

Hic aliquandiu substitit vis belli, et cursus victoriae retardatus est, iam ipsis civitatibus commune periculum magis horrentibus damnantibusque errorem suum, quod non Veios et Falerios et Capenas, quam dudum oppida praeceperat hostis, quando in iis tutandis res quoque sua agebatur, ab ipso initio defendissent, sed negligendo et quiescendo in consanguineorum periculis, cum suae gentis minui vires, tum hostem augeri passi essent<sup>159</sup>.

C'est en protégeant les autres qu'on se protège soi-même ; voilà le constat de Leonardo Bruni devant la chute de la puissance des Étrusques. Chaque cité ne regardant que sa propre sécurité, elles ont laissé Rome s'accroître au point que même leur puissance réunie ne suffisait plus pour repousser les conquérants. Ici, Bruni se fait plus virulent et son discours au sujet de l'ancienne Étrurie sonne comme une invitation à l'alliance des cités toscanes :

Et profecto non ambigitur quin si omnes Etruriae populi uno consilio bellum gessissent, diuturnius ac magnificentius tota Etruria defendi potuisset<sup>160</sup>.

L'Étrurie aurait pu se défendre durablement et avec magnificence, si seulement ses cités s'étaient unies. Bruni continue en expliquant qu'avec l'aide de seulement une ou deux cités à la fois, aucune des villes prises ne serait tombée. Mais, de manière regrettable :

Sed dum integra fuit etrusca res, nunquam hic animus populis a diis datus ; fracta vero atque imminuta, sero tandem saniora quidem, sed parum iam profutura consilia inierunt<sup>161</sup>.

Jamais les cités étrusques n'ont eu cet esprit d'unité qui les aurait sauvées. Cette tragédie constitue bien un avertissement et un projet politique pour le temps présent : la Toscane, en pleine floraison, ne doit pas oublier qu'elle a déjà chuté alors qu'elle dominait l'Italie, à cause

---

<sup>159</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People, op. cit.*, vol. I, livre I, p. 40. Trad. : « Here the violence of the conflict was briefly checked, and the victorious advance of the Romans slowed, as the Etruscan cities now began to tremble at their common danger. They cursed their own mistake in not from the very beginning defending Veii, Falerii, and Capena, the towns first seized by the enemy, for in protecting those places they would have been acting in their own interest as well. Through negligence and laziness in their kinsmen's hour of need, they had allowed their people's strength to decline and that of the enemy to grow. »

<sup>160</sup> *Ibid.*, vol. I, livre I, p. 44. Trad. : « Undoubtedly, if all the Etruscans had waged war with a unified strategy, they might have defended themselves long and magnificently. »

<sup>161</sup> *Ibid.*, vol. I, livre I, p. 44. Trad. : « Yet the Etruscans, as long as the nation remained whole, were not blessed with this spirit of unity. Only when they had been divided and diminished did they finally – too late – take wiser counsel, but by then it was of little use. »



de son manque d'unité. Il est alors sage de considérer l'union de la Toscane, qui permettrait d'éviter une répétition des erreurs passées.

Ainsi s'achève donc la gloire de l'Étrurie, et commence celle de Rome, qui fleurit aussi grâce au prestige de sa victoire sur les Étrusques :

Venit autem tota in potestatem populi romani circiter CCCCLXX annum post Romam conditam, cum ab ipso conditore Romulo bella initium cepissent. His autem bellis romani duces plurimi claruerunt. Nam et primus rex et primus consul ac deinceps secuti reges consulesque, dictatores praeterea quidam et tribuni militum summa cum industria in illis versati, laudem amplissimam meruere<sup>162</sup>.

On voit que l'Étrurie agit comme un catalyseur de la gloire de Rome : la résistance et les efforts qu'elle a forcés les Romains à effectuer sont une source de fierté et de prestige pour les Étrusques. Tant dans les défaites que dans les victoires, Bruni s'évertue à montrer la grandeur de l'Étrurie ; maintenant qu'elle est sous domination romaine, il pointe néanmoins un danger qui guette :

Remisso dehinc bellorum metu, segura quidem ab armis Etruria fuit, sed veluti marcescente otio oppugnata. Est enim hoc mortalibus natura insitum, ut via ad amplitudinem honoresque exposita, facilius se attollant ; praeclosa vero, inertes desideant. Tunc igitur imperio ad Romanos traducto, cum neque honores capessere neque maioribus in rebus versari liceret, etrusca virtus omnino consenuit, longe plus inerti otio quam hostili ferro depressa<sup>163</sup>.

L'Étrurie doit alors faire attention à ne pas perdre ses vertus, à prendre soin de les entretenir, ce qui signifie ne pas se reposer sur la sécurité offerte par la protection du plus puissant que soi, mais essayer d'égaliser et de dépasser les plus forts. Le message est clair ; l'Étrurie-Toscane se doit de poursuivre la grandeur.

Pour conclure tout ce que nous avons pu dire des Étrusques chez Bruni, je laisserai l'humaniste parler ; car dans son *Oraison funèbre de Nanni Strozzi*, il opère une synthèse

---

<sup>162</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People, op. cit.*, vol. I, livre I, p. 46. Trad. : « About four hundred and seventy years after the founding of Rome by Romulus, who also saw the beginning of these wars, all Etruria fell into Roman hands. These wars brought fame to many Roman leaders. The first king and the first consul, and all the kings and consuls after them, and the dictators, and the military tribunes, all gave their best efforts in campaigns against the Etruscans, and so earned notable glory. »

<sup>163</sup> *Ibid.*, vol. I, livre I, p. 48. Trad. : « Thenceforward, fear of war receded and Etruria was safe from armed attack, but now she was besieged, as it were, by debilitating leisure. It is a fact of human nature that, when the way lies open to greatness and honors, people are ready to better themselves ; when that way is blocked, they become lifeless and do nothing. When their empire had been transferred to the Romans, and the Etruscans could neither gain honors nor put their energies into major enterprises, Etruscan virtue grew completely enfeebled. »

efficace de tout ce que nous avons vu, faisant de Nanni Strozzi le vecteur d'une *etruscitas* retrouvée :

Egli nacque in una città gloriosissima e grandissima, di ampio dominio, di somma autorità, senza dubbio la principale fra tutte le città etrusche, e a nessuna di quelle italiche seconda né per discendenza, né per mezzi, né per grandezza. Per l'origine di questa città si unirono le due più nobili e più illustri genti di tutta l'Italia : gli Etruschi, antichi dominatori dell'Italia, e i Romani, che con la virtù e con le armi si procurarono l'impero su tutta la terra. La nostra città è appunto una colonia dei Romani mescolatasi con antichi abitanti etruschi. Gli Etruschi furono sempre la prima gente dell'Italia e la più grande per autorità e per mezzi ; e la loro potenza prima dell'impero di Roma fu tale che, com'è noto, da questa sola gente fu dato il nome ad ambedue i mari da cui l'Italia è cinta ; e dalle Alpi allo stretto di Sicilia, per quanto l'Italia si estende in lunghezza, questa medesima sola gente dominò per molti secoli. Da questa sola gente, infine, fu diffuso in Italia il culto verso gli dei immortali, da questa sola le dottrine e le lettere. Da questa sola tutti gli altri popoli d'Italia dedussero tutti gli strumenti della pace e della guerra<sup>164</sup>.

Ce discours est écrit par Leonardo Bruni lorsqu'il devient chancelier florentin, en 1427. En effet, dès le début de sa chancellerie, on demande à Bruni d'écrire l'*Oraison funèbre*, afin de restaurer l'image de Florence, amoindrie par les guerres contre Milan. Et si les six premiers livres de l'*Histoire du peuple florentin* ne sont à ce moment-là pas encore publiés (ils le seront en mai 1428), Bruni a déjà écrit le premier volume depuis 1416. Le matériel est donc déjà prêt, et la parenté d'esprit entre le livre I de l'*Histoire* et l'*Oraison funèbre* se ressent parfaitement. Par ailleurs, la force des œuvres de Bruni est claire ; ainsi de ce que dit Bartolomeo Capra, archevêque de Milan, de l'œuvre dédiée à Nanni Strozzi : « Ceux qui l'ont lue savent combien elle réduit l'estime de notre prince et de notre patrie<sup>165</sup>. » De ce fait, les Milanais redoutent les effets de la parution des premiers tomes de l'*Histoire*, dont ils apprennent l'existence le 9 avril 1429, lorsque la nouvelle parvient à Gênes<sup>166</sup>. Ainsi, l'*etruscitas* est une manière de sortir de l'exceptionnalité romaine, de trouver une source de légitimité non ailleurs, mais en soi directement, sans pour autant renier, comme le dit ici Bruni, la légitimité qui vient des origines romaines de la fondation de Florence. L'Étrurie est une matrice politique, religieuse et culturelle pour l'Italie, et telle doit être la Toscane, car elle porte cette grandeur en elle.

---

<sup>164</sup> Leonardo BRUNI, *Opere letterarie e politiche*, P. Viti (éd.), Turin, 1996, p. 714. Traduction de Paolo Viti.

<sup>165</sup> James HANKINS, « Rhetoric, History and Ideology : The Civic Panegyrics of Leonardo Bruni », in *Renaissance Civic Humanism : Reappraisals and Reflections*, ed. James Hankins, (Cambridge, 2000), p. 159.

<sup>166</sup> Gary IANZITI, *Leonardo Bruni and the Uses of the Past: Writing History in Renaissance Italy*, Harvard University Press : Cambridge, MA and London, 2012, p. 90.

## Chapitre 4 – La politique médicéenne de l’histoire

Il s’agit, pour cette dernière partie, d’étudier plus en détail la manière de travailler de Leonardo Bruni, pour en tirer une vue du travail de l’humaniste proche du pouvoir, et des dynamiques qui se mettent en place entre les élites et les écrivains. Ceci permet en effet de voir comment, au cours du XV<sup>e</sup> siècle, le pouvoir des Médicis, qui culmine en la personne de Laurent, élabore une politique culturelle complexe, dont le mythe étrusque constitue un aspect central.

### *La culture au service du pouvoir*

La définition même de l’humanisme tient en la conjonction de l’érudition et de l’action politique ; chancelier florentin et humaniste de premier plan, Leonardo Bruni crée une nouvelle manière d’écrire l’histoire, à la croisée du renouveau méthodologique et du discours politique.

#### « Sélection, omission, accentuation »

Ce titre vient de la formule qu’emploie Gary Ianziti pour définir la manière dont Leonardo Bruni traite les informations qu’il tire des historiens anciens et des sources : « selection, omission, highlighting »<sup>167</sup>. En effet, le disciple de Salutati, s’il ne fait pas un panégyrique comme dans la *Laudatio*, pense son *Histoire du peuple florentin* comme un écrit fondateur pour la puissance florentine. Il s’agit bien de mettre en valeur l’histoire florentine, au prix parfois de légères entorses vis-à-vis du respect des sources ; ainsi du récit par exemple de la bataille de Silvia Arsia, déjà mentionné plus haut, où Bruni transforme ce qui était en réalité une défaite étrusque en un massacre bilatéral :

Exactis deinde regibus Tarquinius regno pulsus, ad Etruscos fiducia generis, quod ab iis oriundus erat, simplex confugiens, duos Etruria populos, Veientes Tarquiniensesque, in arma concivit ; qui romanum in agrum magnis copiis profecti, cum L. Iunio Bruto et M. Valerio, cui postea Publicolae nomen fuit (hi tum primi anni consules erant), pugnaverunt. Proelium fuit atrox vehemensque ut nullum ante. Utriusque aciei dexterum vicit cornu ; in maxima tamen hominum strage utrinque facta, creditum est uno plures ex Tusces quam ex Romanis cecidisse. Maior autem Romanis inflicta clades, quod L. Brutus, qui auctor fuerat regis eiciendi, in eo proelio interfectus est. Pugnae certe ea fortuna fuit ut utraque pars se

---

<sup>167</sup> Gary IANZITI, *Leonardo Bruni and the Uses of the Past: Writing History in Renaissance Italy*, Harvard University Press : Cambridge, MA and London, 2012, p. 13.

victam putaret. Denique Romanis morte alterius consulis orbatis, plurimaque suorum caede territis, fugam ad primam lucem parantibus, Etrusci, priusquam illucesceret, abiere<sup>168</sup>.

Détaillons les éléments qui font de cette bataille une « non-défaite » étrusque : tout d'abord, si les pertes sont plus importantes du côté étrusque, ceci n'est que « creditum est uno ». Bruni anonymise sa source, Tite-Live, et l'isole (« selon un seul ») afin de réduire sa fiabilité apparente, son *auctoritas*. Ensuite, il accroît les marques montrant que les Romains ont la sensation d'avoir perdu beaucoup d'hommes : « orbatis », aveuglés par la mort de leur consul, et « caede territis », terrifiés par le massacre, les Romains se préparent à fuir aux premières lueurs du jour. La perte du consul contre-balance même les pertes subies par les Étrusques : « clades », le désastre est plus grand pour les Romains. Tant et si bien qu'au bout du compte, « utraque pars se victam putaret », chaque armée se considère perdante et décide de quitter le champ de bataille, les Étrusques étant simplement les plus rapides. Notons également que les Étrusques s'en vont, « abiere », là où les Romains « fugam parantibus », se préparent à la fuite. Le tableau est clair : le combat a été meurtrier pour les deux parties, et chacun s'en est retourné chez soi panser les blessures. Si on recherche le récit de cette bataille chez Tite-Live, néanmoins, on s'aperçoit de toutes les modifications apportées par Leonardo Bruni : tout d'abord, Tite-Live ne dit pas que les Romains comptaient partir, il dit que les Étrusques sont les premiers à fuir le combat, laissant les Romains victorieux<sup>169</sup>. Quant à la mort tragique de Lucius Junius Brutus, elle est en réalité contre-balançée par la mort d'Arruns Tarquinius, fils de Tarquin le Superbe. L'épisode est assez mémorable pour que l'on puisse s'étonner que Bruni n'en parle pas : en effet, Lucius Junius Brutus et Arruns Tarquinius sont cousins, et sont chacun le *magister equitum* de leur armée. Les deux hommes s'entre-tuent l'un l'autre, dans un duel parfaitement égal. Pour ce qui est de la sensation des Romains après la bataille et la mort de leur consul, il est certain que le trépas du héros républicain ne peut être considéré comme une

---

<sup>168</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People*, éd. et trad. par J. Hankins, 3 vol. Cambridge et Londres, 2001-2007, vol. I, livre I, p. 32. Trad. : « When the monarchy ended and Tarquinius was driven out, he fled as a suppliant to the Etruscans. He was counting on family loyalty, since he had sprung from them, and he managed to incite to arms two Etruscan peoples, the Veii and the Tarquinii. They sent a vast army to invade Roman territory and fought against Lucius Junius Brutus and Marcus Valerius, who was later known as Publicola (for these were the consuls in those first years of the republic). The battle was ferocious and cruel as no previous conflict had been. The right wing of both armies outflanked its opponents, but in the mutual slaughter, according to one source, the Etruscans lost many more men than the Romans. The greater loss, however, was inflicted on the Romans, for Lucius Brutus, the leader of the movement to expel the king, was killed in that battle. The outcome was certainly such that each side considered itself defeated. Finally the Romans, bereaved by the death of one of their consuls, were terrified by the enormous casualties among their men and prepared to retreat at dawn ; the Etruscans left the field before daylight. »

<sup>169</sup> TITE-LIVE, *Ab Urbe condita*, II, 6-7.

maigre perte. Néanmoins, plus loin dans l'*Histoire*, après avoir raconté le déclin des Étrusques, Bruni dresse la liste des consuls et autres généraux romains ayant célébré des triomphes pour des victoires sur les Étrusques, ce qui renforce l'idée que vaincre les Étrusques était un exploit de taille aux yeux des Romains. Mais dans cette liste, on voit cette mention : « Ex consulibus autem M. Valerius Publicola de hac gente primus triumphavit<sup>170</sup> ». Littéralement, « parmi les consuls ce fut M. Valerius Publicola le premier à célébrer un triomphe face à cette nation [les Étrusques]. » Lorsqu'il raconte la bataille de Silvia Arsia, Bruni se garde bien de mentionner que les Romains ont célébré un triomphe pour cette victoire ; il insiste sur l'impression qu'ont les Romains d'avoir perdu, alors qu'en réalité ceux-ci se réjouissent de leur victoire, comme en atteste le triomphe. La mention du triomphe intervient plus tard, lorsque cela peut servir à honorer les Étrusques. Cette manière de « sélectionner, omettre, accentuer » est caractéristique de l'écriture de Bruni dans l'*Histoire du peuple florentin*, non seulement pour les Étrusques, mais également pour les conflits plus proches de lui temporellement<sup>171</sup>. Pendant le siège de Rome par Porsenna, comme nous l'avons vu, Bruni remodèle légèrement le récit pour minimiser le prestige des héros romains traditionnels que sont Horatius Coclès et Mucius Scaevola, dont l'action est soit complètement niée et attribuée au Tibre, soit rendue infamante comme une ruse et tromperie<sup>172</sup>. Il en est de même lors des combats successifs contre Véïès, lorsque les Étrusques remportent le premier affrontement mais ensuite perdent le combat pour s'être trop tôt lancés dans le pillage ; Bruni élargit les récits de combat pour en faire ressortir toujours l'idée que les Étrusques ont frappé fort, même s'ils ont fini par ployer. Ainsi, l'issue du combat est bien respectée, mais la manière dont se produit la défaite est loin d'être la même. On comprend mieux le récit de cette bataille :

Interfecti sunt in proelio Cn. Manilius consul et Q. Fabius alterius consulis frater. Capta etiam romana castra atque direpta ab Etruscis, sed mox fortuna mutata pugnae, a romanis victoribus recuperata. Nec quicquam magis ad victoriam obfuisse videtur Etruscis quam nimia festinatio in castris oppugnandis, ad quae dum properant quasi victores, eorum acies plus iusto exhausta a Romanis superatur. Raro tamen unquam incertior atque mobilior fortuna quam ea die fuit. Victi procul dubio, Romani vicerunt. Tanto denique sanguine victoria constitit ut, cum postea triumphus consuli offerretur, lugendum potius esse diceret

<sup>170</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People*, op. cit., vol. I, livre I, p. 46.

<sup>171</sup> Gary IANZITI, *Leonardo Bruni and the Uses of the Past: Writing History in Renaissance Italy*, Harvard University Press : Cambridge, MA and London, 2012, p. 203-221.

<sup>172</sup> Leonardo BRUNI, *History of the Florentine People*, op. cit., vol. I, livre I, p. 34.

quam triumphandum. Non minori tamen dolore huius pugnae casus Veientes quam prioris Romanos affecerat<sup>173</sup>.

On repère des éléments communs avec la bataille de Silvia Arsia : l'insistance sur la mort du consul, la recherche des équivalences dans les pertes pour équilibrer les deux camps, et la défaite qui survient pour les Étrusques mais sans que les Romains ne se sentent vraiment victorieux. Cette fois-ci, Bruni ne tait pas le triomphe, mais le consul le qualifie de « lugendum potius quam triumphandum », ce qui amoindrit de beaucoup l'aspect victorieux lié à un triomphe. En modifiant légèrement le récit de la sorte, Bruni améliore l'image des Étrusques là où il peut leur épargner une défaite cuisante.

### **Humaniste au pouvoir, humaniste au service du pouvoir ?**

Le fait que Leonardo Bruni soit enclin à ne pas respecter la scientificité du récit à la faveur d'une amélioration idéologique du sujet décrit fait dire à Gary Ianziti que Bruni n'est pas celui qui fonde l'histoire moderne, purement scientifique ; mais il lui reconnaît un rôle majeur dans le développement d'une forme de méthodologie, fondée sur la recherche des sources et la définition des causes réelles des fluctuations historiques, plutôt que d'attribuer le cours des choses à une volonté divine comme le font couramment les chroniqueurs du *Trecento*. Ceci s'inscrit, plus largement, dans l'idée selon laquelle Leonardo Bruni essaye de créer une nouvelle *auctoritas* historique, la sienne<sup>174</sup>. Grâce à cette *auctoritas* propre, il peut alors s'évertuer à conférer le plus de gloire possible à Florence. Ceci naît de ce que Bruni voit dans les *Vies* de Plutarque, qui visent à créer des exemples pour les contemporains : le projet de l'historien est bien culturel, moral, politique et historique tout à la fois<sup>175</sup>. Néanmoins, dit Ianziti, dans la forme que son projet prend, Bruni n'a pas d'antécédent : l'œuvre est résolument originale.

---

<sup>173</sup> *Ibid.*, vol. I, livre I, p. 36. Trad. : « Killed in the battle were the consul Gnaeus Manlius and Quintus Fabius, the brother of the other consul. The Roman camp was seized and plundered by the Etruscans, then the tide of battle turned and the Romans recovered it. Nothing seems to have contributed more to the Roman victory than the excessive haste of the Etruscans in sacking the Roman camp. For when the Etruscans, believing themselves victorious, made a rush for it, they relaxed their own battle-order more than they should have and so were beaten by the Romans. Hardly ever has fortune been so treacherous and so fickle as it was that day. It appeared certain that the Romans had been beaten, but they still won. The victory was so bloody that later, when the consul was offered a triumph, he would state that it was an occasion for weeping rather than for triumphal celebration. And the outcome of the battle caused Veii as much sorrow as Rome. »

<sup>174</sup> Gary IANZITI, *Leonardo Bruni and the Uses of the Past: Writing History in Renaissance Italy*, Harvard University Press : Cambridge, MA and London, 2012, p. 13.

<sup>175</sup> *Ibid.*, p. 57.

On comprend alors l'enjeu d'une telle figure : Bruni incarne l'humaniste au pouvoir, la réalisation ultime de l'humanisme civique tel que le pense Hans Baron. Néanmoins, la réalité est plus nuancée que cela, et la recherche de Gary Ianziti tend à montrer que Leonardo Bruni est en lien étroit avec les élites florentines, pour qui il fabrique un discours avantageux. Il ne s'agit pas ici de considérer l'*Histoire du peuple florentin* comme une simple œuvre de propagande : le travail sur les sources est bien réel, et la dimension historique de l'ouvrage est considérable. Mais quelques détails épars montrent bien l'intention sous-jacente ; Ianziti souligne les amitiés de Bruni avec Palla di Nofri Strozzi, Nicola di Vieri de' Medici, ainsi que son mariage avec Tommasa della Fioraia en 1412, dont le père Simone fait partie du cercle intérieur des éminences grises de Florence ; ces amitiés sont autant de marques des liens forts tissés entre l'humaniste et l'oligarchie de la période des Albizzi<sup>176</sup>. Le surprenant rôle prépondérant donné à la *Parte Guelfa* dans la *Laudatio*, par exemple, est pour Ianziti la marque d'une entente entre Bruni et ses « sponsors »<sup>177</sup>. Toujours dans le sens du contrat passé entre Bruni et les élites, la demande de Bruni d'obtenir la citoyenneté et des exemptions fiscales qui est acceptée peu après qu'il s'est attelé à l'écriture de l'*Histoire du peuple florentin*. En 1439, les privilèges de Bruni sont encore élargis, avec pour raison clairement mentionnée que ces privilèges sont alloués en récompense de la réalisation des neuf premiers livres de l'*Histoire*. Tout ceci réfute bien l'idée baronienne de l'indépendance intellectuelle des humanistes : Bruni travaille bien sous contrat pour créer une œuvre capable de donner à Florence le prestige des plus grandes capitales.

A la suite de la conquête de Pise en 1406, et après la rivalité contre le roi de Naples Ladislas, qui meurt à l'été 1414, Florence se trouve en une situation pleinement favorable, ce qui explique l'enthousiasme de la *Préface* de l'*Histoire*<sup>178</sup>. Cette période constitue le point de bascule dans la création de l'État territorial florentin : la révision des statuts de 1408-1409 témoigne des changements de la manière de penser le rapport de Florence à son territoire. Ainsi les juristes et les hommes d'État sont-ils, à ce moment, en train de redéfinir les cadres légaux de l'administration pour y intégrer la dimension régionale nouvelle, et Bruni se situe parmi eux. La destruction de la légende de la fondation césarienne, bien ancrée dans les discours, permet de réaligner l'histoire de la ville avec les nouvelles priorités, notamment l'indépendance de

---

<sup>176</sup> Gary IANZITI, *Leonardo Bruni and the Uses of the Past...*, *op. cit.*, p. 100.

<sup>177</sup> *Ibid.*, p. 98-99.

<sup>178</sup> *Ibid.*, 101-102.

Florence. Le fait que Florence étouffe sous l'égide de Rome, car incapable de nommer ses magistrats et de déclarer la guerre, constitue l'écho historicisé du noyau des aspirations à la souveraineté de l'oligarchie du début du XV<sup>e</sup> siècle. C'est dans cette mouvance qu'il faut comprendre le mythe étrusque : il s'agit pour Bruni de fournir un socle idéologique aux revendications de l'oligarchie.

Plus encore, Leonardo Bruni pense le début de son *Histoire* comme un « guide » pour le personnel politique, pour reprendre les termes de Ianziti<sup>179</sup>. Car faire l'éloge de Florence revient, en pratique, à célébrer et congratuler les oligarques pour leur action ; de même, il se fait jour la critique implicite du système précédent, le gouvernement fondé sur les « Arts » identifié à la commune médiévale, que défendent les opposants aux oligarques. L'*Histoire* porte alors un double message : aux externes du cercle intérieur, elle véhicule l'idée que l'oligarchie est compétente et doit être écoutée sans contestation. Aux membres du cercle intérieur, l'œuvre de l'humaniste doit fournir un répertoire d'exemples concrets de politiques et de choix diplomatiques, ainsi que les raisons derrière la réussite ou l'échec des décisions prises. Ianziti conclut son paragraphe sur ce sujet en expliquant que, dans cette dynamique, Bruni n'est pas le génie méthodologique qui invente l'histoire comme discipline moderne par magie, mais que son revirement s'explique par l'ajustement de son récit aux valeurs partagées par les gouvernants et lui-même. Le révisionnisme de Bruni, sa recherche systématique des explications rationnelles et l'extension de ses sources bien au-delà de celles considérées comme normatives à ce moment-là constituent les trois points que souligne Ianziti comme constitutifs des innovations brunniennes<sup>180</sup>. Ce ne sont pas des innovations abstraites mais bien des moyens de créer un passé utilisable par les dirigeants, tout en développant les thèmes classiques de l'idéologie citadine comme le patriotisme et la valeur de la citoyenneté. Là où Baron voyait ces affirmations comme le centre névralgique de l'œuvre de Bruni, et la promulgation d'une liberté active, John Najemy montre qu'il s'agit plutôt d'une mise en valeur de la citoyenneté passive, au service de la domination des élites, dans une œuvre qui redessine les contours du passé pour les mettre en accord avec les nouvelles dynamiques du pouvoir du premier *Quattrocento*<sup>181</sup>.

---

<sup>179</sup> Gary IANZITI, *Leonardo Bruni and the Uses of the Past...*, *op. cit.*, p. 117.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 118.

<sup>181</sup> John NAJEMY, « Civic Humanism and Florentine Politics », in *Renaissance Civic Humanism...*, *op. cit.*, p. 75–104.



## *L'histoire et les arts sous les Médicis*

Enfin, pour conclure cette étude, il s'agit de voir comment le pouvoir médicéen entre en résonance avec Leonardo Bruni et avec le mythe étrusque ; d'abord pendant la période d'affirmation du pouvoir médicéen marquée par Côme l'Ancien, puis pendant le « règne » de Laurent le Magnifique et les dernières années du siècle.

### **Leonardo Bruni et le tournant médicéen**

Quand Côme revient d'exil et bannit ses opposants politiques en 1434, beaucoup d'amis de Leonardo Bruni doivent quitter la ville : Palla di Nofri Strozzi, Rinaldo degli Albizzi, Francesco Filelfo, ... Bruni, le chef idéologue de l'oligarchie, reste néanmoins chancelier jusqu'à sa mort en 1444<sup>182</sup>. Hans Baron propose l'idée selon laquelle Bruni sombrerait dans une forme de quiétisme politique après 1434 ; Paolo Viti va sensiblement dans le même sens lorsqu'il dit que Bruni fait taire son républicanisme<sup>183</sup>. En revanche, James Hankins montre que Bruni, malgré sa rhétorique résolument civique, a toujours été en faveur d'un gouvernement restreint<sup>184</sup>. Ainsi, le gouvernement médicéen ne changerait pas grand-chose aux idées et valeurs prônées par Bruni dans ses œuvres et en tant que chancelier, ce qui explique qu'il ait pu s'accommoder du changement. Ianziti montre que la carrière de Bruni sous les Médicis est loin d'être limitée à une chancellerie, rémanence du gouvernement des Albizzi<sup>185</sup>. Tout suggère une entente forte : il fait carrière dans les plus hautes charges, et cumule cela avec sa chancellerie, chose impossible sans le soutien actif des Médicis. En 1420, Leonardo Bruni traduisait déjà le traité des *Économiques* du Pseudo-Aristote en le dédiant à Côme, tout comme sa traduction des *Épîtres* de Platon en 1427. Ianziti montre que les lettres, les traités, toute la production de Bruni dans cette période va dans le sens des Médicis, comme par exemple le traité *De la constitution de Florence* (1439) et le *Commentarium rerum grecarum* (1439) qui sont tous deux dédiés à Angelo Acciaiuoli, un soutien des Médicis.

*L'Histoire du peuple florentin*, pourtant d'ordinaire classée comme liée à l'oligarchie des Albizzi, peut aussi être liée aux Médicis : si le début de l'œuvre est écrit à partir de 1415 et la première publication a lieu en 1428, aucun autre livre n'est publié avant février 1439, date à laquelle sortent les livres VII à IX. En quatre ans de régime médicéen, Bruni a eu le temps de

---

<sup>182</sup> Gary IANZITI, *Leonardo Bruni and the Uses of the Past...*, *op. cit.*, p. 186.

<sup>183</sup> Paolo VITI, *Leonardo Bruni e Firenze : Studi sulle lettere pubbliche e private*, Rome, 1992, p. 40-42.

<sup>184</sup> James HANKINS, *Renaissance Civic Humanism...*, *op. cit.*, p. 143-178.

<sup>185</sup> Gary IANZITI, *Leonardo Bruni and the Uses of the Past...*, *op. cit.*, p. 187.

modifier l'*Histoire* pour la faire coïncider avec les intérêts des Médicis. La présentation formelle de son travail devant la Signoria advient le 6 février 1439 ; le lendemain sont confirmés ses privilèges de 1416, et lui est garantie l'extension desdits privilèges à ses héritiers masculins. On peut alors se demander comme le fait Ianziti si les trois livres de 1439 présentent un soutien actif aux Médicis<sup>186</sup>. La continuité entre les Albizzi et les Médicis semble si forte qu'il n'y a probablement pas de changement de ton réel ; Ianziti désire toutefois trouver des signes de réorientation. C'est dans la mention faite des Médicis qu'il trouve ceci : en effet, complètement absents des six premiers livres malgré leur forte présence chez Villani, le nom des Médicis commence à apparaître à partir du septième livre. Ianziti montre toutes les légères modifications que Bruni apporte pour effacer les taches sur le nom des Médicis<sup>187</sup>. Contentons-nous de dire que la portée apologétique de l'œuvre est bien perçue par les contemporains, tant et si bien qu'en 1442 la Signoria médicéenne projette de faire traduire l'*Histoire* en langue vulgaire pour s'assurer de sa pleine diffusion. Le fait que Bruni soit vu comme un soutien majeur du régime des Médicis se lit bien dans la colère de l'ancien ami de Leonardo Bruni, Francesco Filelfo, qui lui reproche d'avoir retourné sa veste et d'être devenu un propagandiste à la solde des Médicis. Ianziti postule l'idée que Leonardo Bruni est le premier d'une longue série d'historiens médicéens.

### **Laurent le Magnifique : l'âge d'or étrusque ?**

Ceci nous amène à l'après Bruni, à savoir la seconde moitié du siècle, marquée essentiellement par le règne de Laurent le Magnifique, qui débute en 1469 et se termine à sa mort en 1492. Il ne s'agit pas ici de dresser un tableau exhaustif du rapport entre Laurent le Magnifique et les arts, ce qui serait trop ambitieux et hors des capacités de cette recherche ; d'autres l'ont fait avec brio, dont, entre autres, Francis Kent ou André Chastel<sup>188</sup>. Il s'agit plutôt de montrer, pour conclure cette étude, comment la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle est le moment où le goût pour les Étrusques se répand avec vigueur hors du cadre restreint du couple Salutati-Bruni, notamment dans les arts. Schoonhoven évoque, parmi d'autres, Leon Battista Alberti, Donatello ou encore Antonio del Pollaiuolo comme exemples d'artistes ayant été sensibles à

---

<sup>186</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>187</sup> Gary IANZITI, *Leonardo Bruni and the Uses of the Past...*, *op. cit.*, p. 193-203.

<sup>188</sup> Francis William KENT, *Lorenzo de' Medici and the Art of Magnificence*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 2004 ; André CHASTEL, *Arte e umanesimo a Firenze al tempo di Lorenzo il Magnifico*, Torino, Einaudi, 1964.

l'esthétique étrusque<sup>189</sup>. Néanmoins, l'idéal de liberté des Étrusques dirigés par les Lucumons n'étant pas en accord avec l'image du pouvoir médicéen, c'est Porsenna qui devient la figure tutélaire de la culture étrusque. Laurent le Magnifique connaît très bien les Étrusques et demande à ce qu'on lui envoie les vases arétins et autres découvertes étrusquises, se servant ainsi du prestige de l'ancienne Étrurie pour asseoir le *decorum* de la Florence « princière ». Sa collection de vases et d'œuvres antiques fonde les bases de ce qui deviendra un musée.

Par un bref, en 1489, le pape Innocent VIII essaye de s'emparer d'une parure en or retrouvée dans une tombe étrusque à Tarquinie, nous dit Camporeale<sup>190</sup>. Dans la Valdelsa, à Pogni, des urnes étrusques retrouvées rendent le lieu extrêmement célèbre à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Pour Camporeale, ce mouvement d'enthousiasme archéologique pour l'Étrurie s'affirme progressivement au cours du siècle. Ceci s'explique, dit Camporeale, par le manque de monumentalité des vestiges étrusques, dont il ne reste souvent que les fondations, jamais faites de marbre et donc moins prestigieuses que les temples romains. Néanmoins, les figures étrusques se multiplient, comme dans la *Madonna col bambino* de Donatello qui présente un siège étrusque avec des accoudoirs à têtes de lions.

Un témoignage marquant de la diffusion du *revival* étrusque est incarné par la personne de Giovanni Nanni, dit Annio da Viterbo, fameux théologien et enseignant de latin et de grec qui devient, dans les années 1490, le plus grand faussaire de textes classiques. Il met dans ses faux de quoi fabriquer une théorie historique qui survivra jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle : il postule que Viterbo, centre de l'Étrurie et de l'Italie, est le point d'arrivée du voyage de Noé après le déluge universel. Noé, se faisant alors nommer Janus, fonde la civilisation étrusque. Pour Egidio Canisio, les Étrusques viennent de la Chaldée, et ont civilisé l'Italie à l'instar des Hébreux en Judée. Ces deux exemples de reconstitution d'une légende à la toute fin du *Quattrocento* montrent bien que les Étrusques sont devenus un élément central de l'idéologie toscane, suffisamment répandus pour que des cités moins prééminentes que Florence se revendiquent de la *dignitas etrusca*. Pour achever cette brève histoire du mythe étrusque, la description qu'Élizabeth Crouzet-Pavan fait du tournoi de Florence, en 1469, semble une belle image<sup>191</sup>. L'étendard de Laurent porte, en lettres d'or, la devise « Le tems revient », qui annonce le retour

---

<sup>189</sup> Erik SCHOONHOVEN, « A literary invention: the Etruscan myth in early Renaissance Florence », *Renaissance Studies*, 24: 459-471, 2010, p. 462.

<sup>190</sup> Giovannangelo CAMPOREALE, « La scoperta degli Etruschi nel Rinascimento ». In : *Atene e Roma*, no. 4, 2003, pp. 145-165.

<sup>191</sup> Elizabeth CROUZET-PAVAN, *Renaissances italiennes. 1380-1500*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 26.

d'un âge d'or. Cet âge d'or, c'est bien celui de la Toscane, de l'Étrurie. Les cités toscanes se sont réinventées en cités étrusques, et, sous la domination florentine, se sont unies sous la bannière flamboyante d'un nouveau Porsenna ; le mythe étrusque s'est imposé, et sa promesse de *libertas* est devenue une garantie de puissance pour les ducs à venir.

## Conclusion

Le but premier de cette recherche était de résoudre la question problématique de l'identité de l'inventeur du mythe étrusque. Face aux hypothèses proposant Villani et Boccace, il a été montré que Coluccio Salutati constitue un point de départ plus satisfaisant pour la périodisation et le contenu idéologique rattaché à l'*etruscitas*. En explorant des œuvres comme les *Invectives* de Pétrarque et l'*Istoria* de Goro Dati, il s'agissait de ne pas se cantonner aux deux grands chanceliers, Coluccio Salutati et Leonardo Bruni, afin de montrer la présence et tantôt l'absence de reprise du mythe étrusque. L'*Histoire du peuple florentin*, en revanche, constitue la consécration incontournable de l'orgueil étrusque, et amène un renouveau historiographique tant dans les méthodes que dans les contenus convoqués. Grâce à l'action des humanistes, les Étrusques deviennent, entre leur première réapparition chez Boccace en 1344 et la fin du XV<sup>e</sup> siècle, une source de légitimité et d'autorité politique distincte de la tradition romaine, propre à appuyer le régionalisme toscan qui émerge avec la constitution d'un État territorial florentin. L'indépendance vis-à-vis de la tradition romaine favorise également le progressif détachement de la rhétorique guelfe et de la subordination de Florence à la Papauté, qui s'opère avec la progressive « fermeture oligarchique », toute nuancée qu'elle soit, d'abord pendant le régime des Albizzi, puis avec l'avènement des Médicis au pouvoir.

La cohabitation du mythe étrusque avec le récit de la fondation romaine, syllanienne, de Florence permet de franchir ce moment de bascule qu'est le tournant du début du *Quattrocento* : la légitimation romaine fait sens tant que Florence est menacée par des puissances régionales plus puissantes, comme notamment la Milan de Gian Galeazzo Visconti. Florence a besoin de se placer sous le signe d'une puissance reconnue de tous ; c'est là le sens des vifs échanges entre Antonio Loschi et Coluccio Salutati au sujet de l'héritage de Rome. Au fur-et-à-mesure que la *Città del Giglio* surmonte les épreuves sur sa route, d'abord Gian Galeazzo, puis Ladislas de Naples, suivi de Filippo Maria Visconti, sa puissance s'affirme et elle peut donc se proposer comme héritière d'une tradition propre, plus ancienne et plus prestigieuse encore que Rome. Il peut sembler surprenant que les Florentins cherchent une tradition autre que celle romaine, qui paraît pourtant insurmontable ; mais le récit de fondation ne crée pas qu'un lien de l'antique vers le moderne : la réciproque est aussi vraie. Si la Florence qui se revendique républicaine peut brandir sa *libertas* avec le renfort de la puissance de l'ancienne Rome, les Étrusques peuvent ensuite être proposés comme supérieurs à la tradition

romaine dans l'*Histoire du peuple florentin* car c'est ce que les contemporains de Leonardo Bruni voient : ils voient une Florence – et la Toscane dans son ensemble – qui connaît une période de faste sans égal ; comment expliquer cette floraison miraculeuse, si ce n'est par l'excellence de la lignée étrusque, qui étouffait sous la domination romaine, et qui refléurait à présent ?

En somme, le mythe étrusque est une invention littéraire qui s'impose dans le vocabulaire politique ; il est l'incarnation même de tous les mouvements qui traversent l'humanisme. Il s'affirme par la redécouverte des auteurs antiques, et notamment des historiens grecs comme Plutarque et Thucydide ; par les premières fouilles de vestiges archéologiques ; par la création d'un personnel administratif lettré porteur des valeurs civiques, sensibles aux discours humanistes ; par la théorisation d'un nouveau rapport au temps. Tous ces éléments conjoints permettent le passage d'une légende médiévale, fortement marquée par l'attrait pour la théogonie et la théologie et la tradition impériale ou césarienne, à un mythe historicisé, fondé sur des sources, un appel à la *libertas* et un changement du rapport au temps. En somme, le mythe étrusque est un diamant parfaitement taillé, dans lequel se reflètent tous les rayons de lumière qui composent l'arc-en-ciel qu'est l'humanisme, arc-en-ciel que Laurent le Magnifique arbore fièrement sur son étendard, et qui symbolise bien la paix qu'a réussi à apporter Florence en Toscane ; et, par là, la prospérité d'un nouvel âge d'or florentin.

## Sources

ALBERTI Leon Battista, *I libri della famiglia*, texte établi par Ruggiero Romano et Alberto Tenenti, Turin, Giulio Einaudi Editore, 1969.

BRUNI Leonardo, *Opere letterarie e politiche*, P. Viti (éd.), Turin, 1996.

BRUNI Leonardo, *Laudatio Florentine urbis*, éd. par S.U. Baldassarri, Florence, 2000.

BRUNI Leonardo, *History of the Florentine People*, éd. et trad. par J. Hankins, 3 vol. Cambridge et Londres, 2001-2007.

BRUNI Leonardo, *Oraison funèbre de Nanni Strozzi (1427-1428)*, trad. du latin par F. La Brasca dans *Raisons politiques*, 36 (2009/4), p. 65-75. Voir : <https://www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2009-4-page-65.htm>

BRUNI Leonardo, *De la constitution de Florence (1439)*, trad. du grec par F. La Brasca, dans *Raisons politiques*, 36 (2009/4), p. 77-83. Voir : <https://www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2009-4-page-77.htm>

BRUNI Leonardo, *Éloge de Florence (1403-1404)*, trad. du latin par L. Bernard-Pradelle, dans *Raisons politiques*, 36 (2009/4), p. 45-63. Voir : <https://www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2009-4-page-45.htm>

DATI Gregorio, *Istoria di Firenze di Goro Dati dal 1380 al 1405*, éd. Giuseppe Manni, Florence, 1735.

PETRARQUE, *Invectives*, texte traduit, présenté et annoté par Rebecca Lenoir, Grenoble, J. Millon, 2003.

SALUTATI Coluccio, *Epistolario*, éd. Francesco Novati, Roma, 1893.

VILLANI Giovanni, *Nuova Cronica*, Ugo Guanda Editore, Parma, 1990 (seconde édition en 2007).

## Bibliographie

BAGGIONI Laurent, *Leonardo Bruni dans la tradition républicaine*, dans *Raisons politiques*, 36, (2009/4), p. 25-43.

BALDASSARRI Stefano U., *La vipera e il giglio. Lo scontro tra Milano e Firenze nelle invettive di Antonio Loschi e Coluccio Salutati*, Roma, ARACNE Editrice, 2013.

BARON Hans, *The Crisis of the Early Italian Renaissance, Civic Humanism and Republican Liberty in an Age of Classicism and Tyranny*, Princeton, Princeton University Press, 1966.

BOIA Lucian, *Pour une histoire de l'imaginaire*, Paris, Les Belles Lettres, 1998.

BOUTIER Jean, LANDI Sandro, ROUCHON Olivier (dir.), *Florence et la Toscane, XIVe-XIXe. Les dynamiques d'un Etat italien*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004. Voir : <https://books.openedition.org/pur/15775?lang=fr>

CALLART Caroline, CROUZET-PAVAN Élisabeth, TALLON Alain (dir.), *La politique de l'histoire en Italie, Arts et pratiques du réemploi (XIVe -XVIIe siècle)*, Paris, PU Paris-Sorbonne, 2014.

CAMPOREALE Giovannangelo, « La scoperta degli Etruschi nel Rinascimento ». In : *Atene e Roma*, no. 4, 2003, pp. 145-165.

CHASTEL André, *Arte e umanesimo a Firenze al tempo di Lorenzo il Magnifico*, Torino, Einaudi, 1964.

CIPRIANI Giovanni, *Il mito etrusco nel rinascimento fiorentino*, Florence, Leo S. Olschki Editore, 1980.

CROUZET Denis, CROUZET-PAVAN Élisabeth, DESAN Philippe (dir.), *Cités humanistes, cités politiques (1400-1600)*, Paris, PU Paris-Sorbonne, 2014.

CROUZET Denis, CROUZET-PAVAN Élisabeth, DESAN Philippe, REVEST Clémence (dir.), *L'humanisme à l'épreuve de l'Europe, XVe -XVIe siècles. Histoire d'une transmutation culturelle*, Ceyzérieu, Éditions Champ Vallon, 2019.

CROUZET Denis, CROUZET-PAVAN Élisabeth, PETRIS Loris, REVEST Clémence (dir.), *L'Humanisme au pouvoir ? Figures de chanceliers dans l'Europe de la Renaissance*, Paris, Garnier, 2020.

CROUZET-PAVAN Elizabeth, *Renaissances italiennes. 1380-1500*, Paris, Albin Michel, 2007.



- DAVIS Jonathan, *Culture and Power : Tuscany and its Universities, 1537-1609*, BRILL, 2009.
- DE ANGELIS Laura, « La classe dirigeante de Florence au tournant du 14e et 15e siècle », *Revue française de science politique*, vol. 64, no. 6, 2014, pp. 1123-1137. Voir : <https://www.cairn.info/revue-francaise-de-science-politique-2014-6-page-1123.htm>
- DE ROSA Daniele, *Coluccio Salutati. Il cancelliere e il pensatore politico*, Roma, ARACNE Editrice, 2014.
- DOZON Marthe, *Les légendes de fondation de Fiesole & de Florence au temps de Dante*, Paris X-Nanterre, C.R.L.L.I., n°31, 1984.
- FRANCESCHI Franco et TADDEI Ilaria, *Le città italiane nel Medioevo, XII - XIV secolo*, Bologna, Il Mulino, 2012.
- HANKINS James, *Renaissance Civic Humanism, Reappraisals and Reflections*, Cambridge University Press, 2009.
- IANZITI Gary, *Leonardo Bruni and the Uses of the Past: Writing History in Renaissance Italy*, Harvard University Press : Cambridge, MA and London, 2012.
- KENT Francis William, *Lorenzo de' Medici and the Art of Magnificence*, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 2004.
- LETOUBLON Françoise, *Fonder une cité*, Grenoble, ELLUG, 1987.
- MAIRE VIGUEUR Jean-Claude, *Cavaliers et citoyens - Guerre, conflits et société dans l'Italie communale, XIIe-XIIIe siècles*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2003.
- MONTI Antoine, « Les chroniques florentines de la première révolte populaire à la fin de la Commune (1345-1434), Lille III, thèse de Doctorat d'État, 1983, 2 vol.
- MULA Patrick, « Les origines du mythe de Florence du XIIIème au milieu du XIVème siècle », Université Stendhal Grenoble, thèse de Doctorat d'État, 1992.
- NAJEMY John, *A History of Florence. 1200-1575*, Wiley-Blackwell, 2006.
- PIFFANELLI Luciano, « De part et d'autre de la libertas. Salutati, Bruni, et le discours politique florentin à la Renaissance », in *Medioevo e Rinascimento*, XXXII / n. s. XXIX, 2018.

PIFFANELLI Luciano, *Politica e diplomazia nell'Italia del primo Rinascimento : per uno studio della guerra "contra et adversus dominum ducem Mediolani"*, Rome, École française de Rome, 2020.

REVEST Clémence, « La naissance de l'humanisme comme mouvement au tournant du XVe siècle », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 68e année, no. 3, 2013, pp. 665-696.

Nicolai RUBINSTEIN, « The beginnings of political thought in Florence. A study of Mediaeval Historiography », in *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, V, 1942.

SCHOONHOVEN Erik, « A literary invention: the Etruscan myth in early Renaissance Florence », *Renaissance Studies*, 24: 459-471, 2010.

TADDEI Ilaria, « Il leone, la corona e lo stendardo. L'investitura della Signoria fiorentina (secoli XIV-XV) », in Fantoni Marcello (dir.), *I gesti del potere*, Firenze, Le Cárity, 2011.

## Table des matières

### Table des matières

Déclaration sur l'honneur de non-plagiat .....	3
Sommaire .....	4
Introduction .....	5
<b>PARTIE I - DES LEGENDES MEDIEVALES AU MYTHE HUMANISTE, 1300-1415 .....</b>	<b>14</b>
CHAPITRE 1 – A LA RECHERCHE DU FONDATEUR DU MYTHE .....	15
Villani ou Boccace ? .....	15
La <i>Nuova Cronica</i> de Giovanni Villani .....	15
La critique de la thèse de Cipriani .....	19
Coluccio Salutati, premier artisan d'une <i>etruscitas</i> renouvelée ? .....	21
Les arguments en faveur de Coluccio Salutati .....	21
La légende des origines de Florence .....	28
CHAPITRE 2 – FLORENCE, FILLE DE ROME ? .....	33
La continuité de la légende des origines .....	33
La fierté d'être Italien : Pétrarque .....	33
L' <i>Istoria di Firenze</i> de Gregorio Dati .....	36
Florence aux portes de la Toscane .....	42
La <i>Laudatio Florentine urbis</i> .....	42
Le panorama intellectuel à la veille de l'écriture de l' <i>Histoire du peuple florentin</i> .....	47
<b>PARTIE II - DONNER LEURS LETTRES D'OR AUX ÉTRUSQUES, 1415-1494 .....</b>	<b>50</b>
CHAPITRE 3 – LEONARDO BRUNI, UNE REVOLUTION HISTORIOGRAPHIQUE ? .....	51
Le revival étrusque dans l' <i>Histoire du peuple florentin</i> .....	51
La révision de la légende fésulane .....	51
Qui sont les Étrusques ? .....	54
L'Étrurie en péril : un avertissement pour les Florentins ? .....	57
Rome et l'Étrurie .....	59
Rome à l'école des Étrusques .....	59
Bella, horrida bella, et Thybrim multo spumantem sanguine cerno : les guerres entre Étrusques et Romains .....	62
Décadence de la nation étrusque .....	67
CHAPITRE 4 – LA POLITIQUE MEDICEENNE DE L'HISTOIRE .....	72
La culture au service du pouvoir .....	72
« Sélection, omission, accentuation » .....	72
Humaniste au pouvoir, humaniste au service du pouvoir ? .....	75
L'histoire et les arts sous les Médicis .....	77
Leonardo Bruni et le tournant médicéen .....	78
Laurent le Magnifique : l'âge d'or étrusque ? .....	79
Conclusion .....	81
Sources .....	83
Bibliographie .....	84
Table des matières .....	87

## RÉSUMÉ

La Renaissance est un moment où le passé prend un sens nouveau, actuel : les antiquités romaines et grecques sont convoquées pour éclairer un moment de grands changements culturels, politiques et sociaux. A Florence, c'est dans l'invention d'une tradition propre et indépendante que les humanistes vont chercher les instruments idéologiques pour permettre de faire rayonner la gloire de la cité. Invention au sens de redécouverte, tout autant qu'au sens d'élaboration : car l'œuvre des chanceliers humanistes que sont Coluccio Salutati et Leonardo Bruni est bien celle de façonner une *etruscitas* renouvelée, fondée sur les sources antiques comme Tite-Live, mais également capable de justifier et légitimer les ambitions politiques de Florence. Si les expressions du mythe étrusque à partir du XVI<sup>e</sup> siècle sont bien connues, les origines du mythe restent encore aujourd'hui plutôt floues. Je propose ici de suivre la trace des Étrusques chez autant d'auteurs que possible, pour en déterminer la marche, d'écrit en écrit ; de simple peuple dans un traité d'histoire, à figure tutélaire majeure de la Florence médicéenne. Le mythe étrusque invite à voyager dans le temps, à se perdre entre Antiquité et Renaissance, entre Rome et Florence, à découvrir un moment où la littérature antique vient porter secours aux hommes politiques humanistes ; où la plume, en somme, pique davantage que l'épée.

**MOTS CLÉS** : Florence, Renaissance, Étrurie/Étrusques, Humanisme, XIV-XV<sup>e</sup> siècles, Toscane, Italie, Leonardo Bruni, Coluccio Salutati.